AUGUSTIN THIERRY

LES GRANDES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE

1913

LES

GRANDES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE

DU MÊME AUTEUR

Les Grandes Mystifications littéraires, première série. 3e édition.

(Librairie Plon-Nourrit et Cie)

THÉATRE

La Glissade, comédie en trois actes (en collaboration avec M. Max Maurey. — Comédie Parisienne).

Néron, ballet en deux actes (en collaboration avec M. Max Maurey, musique de M. Henri Hirschmann. — Olympia).

La Voix frêle, pièce en un acte (en collaboration avec M. Eugène Berteaux. — Odéon).

Le Diplôme, comédie en un acte (en collaboration avec M. Eugène Berteaux. — Grand Guignol).

Le Puits n° 4, drame en deux actes (en collaboration avec M. Eugène Berteaux. — Grand Guignol).

EN PRÉPARATION

Les Amuseurs du passé.

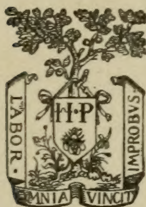
Gazetiers et Journalistes d'autrefois.

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 18720.

AUGUSTIN THIERRY

LES GRANDES MYSTIFICATIONS LITTÉRAIRES

DEUXIÈME SÉRIE



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE

1913

A

FRANCIS CHEVASSU

En témoignage de reconnaissante amitié

AVANT-PROPOS

La presse et le public lettré ont bien voulu réserver un accueil indulgent à la première série de ces études. Je leur adresse ici l'expression de ma sincère reconnaissance.

Désireux de ne pas s'encombrer d'un pesant appareil d'érudition, l'auteur avait préféré ne point remonter dans le passé au delà du dix-huitième siècle et borné son dessein à retracer, depuis cette époque, les principales aventures d'un genre qui contient les *En marge* de la littérature moderne.

Ainsi réduite et limitée, la matière demeurait encore trop riche ; elle débordait le cadre d'un seul volume. Pareille abondance devait entraîner nécessairement d'inévitables omissions. Sans prétendre les signaler toutes, on a

du moins essayé de réparer ici les principales.

D'autre part, d'aimables correspondants et de bienveillants confrères ont regretté « le scrupule qui avait induit l'écrivain à négliger de récentes *mystifications littéraires,* bien qu'elles soient déjà historiques, et à ne point nous conter comment des écrivains distingués essayèrent de découvrir un sens aux délicieuses *Déliquescences* d'Adoré Floupette, ou par quel sortilège un érudit célèbre s'aveugla, au point de préparer une édition avec notes, critique du texte et commentaires des exquises *Chansons de Bilitis.* »

Le reproche était trop aimablement formulé, pour que je ne tinsse pas agréable de déférer à l'invitation qu'on m'adressait. Le lecteur trouvera donc rapportées, dans les derniers chapitres de ce volume, avec l'autorisation de leurs auteurs responsables, celles des supercheries de lettres contemporaines qui ont, en effet, acquis droit de cité dans l'histoire littéraire.

A. T.

I

LA PRÉDICTION DE CAZOTTE
(1796-1806)

charlatans et des illuminés, prétendant arracher à l'Au-delà le secret du destin.

Vers 1780, on aurait pu, à Paris, par certains côtés, se croire ramené à la Rome d'Elagabale et des empereurs syriens. Jean Lombard, dans sa puissante fresque de *l'Agonie,* nous a conté la prodigieuse orgie des adorateurs de la *Pierre Noire* (1), montré le César aux yeux peints et aux joues fardées, avec son cortège de prêtres du soleil, ses mages énigmatiques ses nécromants et ses mystagogues.

Certes, le pauvre Louis XVI ne ressemblait en rien au fils de Caracalla et Lenoir était un lieutenant de police trop vigilant pour tolérer les honteuses saturnales qui souillèrent alors la ville éternelle. Les terribles exemples qui, au siècle précédent, marquèrent la répression du scandale des Messes Noires, où participait si bien le doux Racine, avaient au surplus épouvanté sorcières et magiciens. Il n'en est pas moins vrai

(1) C'est un culte phallique. La Pierre Noire tombée du ciel symbolise la Vie et son principe. Elagabale la fit entrer dans Rome par un chemin couvert de poussière d'or, sur un char à six chevaux blancs, la plaça dans un temple construit spécialement sur le Palatin et la maria solennellement à la lune, l'Astaroth carthaginoise.

que le Paris de Diderot, de d'Holbach et d'Helvétius, des sceptiques, des blasphémateurs et des athées foisonnait en hiérophantes, cabalistes ou rose-croix de tous pays et de toutes fariboles.

On connaît, un peu railleusement, les noms de Cagliostro, de Mesmer, du comte de Saint-Germain ; Swedenborg, Saint-Martin, Martinez Pasqualis sont moins populaires. Leur théosophie nébuleuse rappelait les plus bizarres conceptions du Gnosticisme, les mystiques rêveries d'un Basilide ou d'un Valentin, unissant le monde des corps à celui des esprits, amalgamant un *cosmos* invisible, séjour de Dieu, avec l'univers visible créé par un démiurge (1).

Pourtant, l'esprit léger du siècle avait passé sur toutes ces belles choses. Les plus sombres spéculations du moyen âge ressuscitaient, mais sous une forme spirituelle et musquée. L'abbé

(1) Ainsi, l'École de Lyon, à laquelle appartenait Cazotte, professait, d'après Martinez, que l'intelligence et la volonté sont les seules forces actives de la nature, d'où il suit que pour en modifier les phénomènes, il suffit de commander et de vouloir. Elle ajoutait que, par la contemplation de ses propres idées et l'abstraction de tout ce qui tient au monde extérieur et au corps, l'homme pouvait s'élever à la notion parfaite de l'Essence universelle et à cette domination des esprits dont le secret était contenu dans *la Triple contrainte de l'Enfer*, conjuration toute-puissante à l'adresse des cabalistes.

de Villars, dom Pernetty, le marquis d'Argens vulgarisaient à l'usage des salons les mystères de l'*Œdipus Ægyptiacus*. L'Au-delà se faisait tout aimable et n'avait plus rien d'infernal, bien au contraire. Plus de démons farouches, d'esprits immondes, cornus et fourchus, plus de sabbat, plus de larves, de lémures, ni de goules ; mais des génies familiers et bienfaisants, de séduisants succubes, des elfes, des lutins, des fées, des salamandres : tout le plaisant arsenal fantastique exhumé par Anatole France dans *la Rôtisserie de la reine Pédauque*.



Parmi tant de prophètes inspirés, beaucoup sans doute étaient des imposteurs et parfois des escrocs, mais d'aucuns eurent l'illuminisme sincère et la foi désintéressée : Jacques Cazotte fut du nombre.

Ce littérateur aimable, poète par occasion, à la façon jolie de La Fontaine ou de Marot, et qui mérite de vivre dans un harmonieux demi-jour, a laissé le souvenir d'un gentil conteur et d'un

visionnaire un peu toqué. La pire mésaventure, en effet, lui advint qui puisse atteindre un homme de lettres : il finit par prendre au sérieux ses propres inventions.

Converti au Martinisme (1) en 1775, après la publication du *Diable amoureux*, son chef-d'œuvre, il se retirait au château de Pierry,

(1) C'est le système mystico-philosophique de Martinez Pasqualis, repris et modifié plus tard par son disciple Saint-Martin, le *philosophe inconnu*.

Martinez prétendait trouver dans la Cabale juive la science révélatrice de Dieu et des intelligences créées par lui. D'accord sur certains points avec la tradition chrétienne, il s'en séparait par la croyance à un état élémentaire de la nature avant la création divine.

Cazotte, raconte Gérard de Nerval, dans la belle préface qu'il a consacrée à l'auteur du *Diable amoureux*, venait de publier ce dernier ouvrage, lorsqu'il reçut la visite d'un mystérieux inconnu, qui lui reprocha d'avoir révélé le secret des initiés et lui conseilla de s'abstenir désormais de pareilles divulgations. Pour innocent qu'il fût, le pauvre Cazotte dut être d'autant plus porté à réparer la faute qui lui était attribuée, que ce n'était pas alors peu de chose que d'encourir la haine des Illuminés, nombreux, puissants et divisés en une foule de sectes, sociétés et loges maçonniques qui se correspondaient d'un bout à l'autre du royaume. Accusé d'avoir révélé aux profanes les mystères de l'initiation, il s'exposait au même sort qu'avait subi l'abbé de Villars qui, dans *le Comte de Gabalis*, s'était permis de livrer à la curiosité publique, sous une forme à demi sérieuse, toute la doctrine des rose-croix sur le monde des esprits. L'abbé fut un jour trouvé assassiné sur la route de Lyon et l'on ne put qu'accuser les sylphes ou les gnomes de cette expédition. On sait que cet épisode a fourni à M. Anatole France le dénouement de *la Rôtisserie de la reine Pédauque*.

près d'Épernay, pour y vivre désormais dans le monde de ses rêves. Ils l'enchantèrent, quinze ans, d'illusions consolatrices. Lui-même a pris grand soin de nous expliquer leur nature.

« Nous vivons parmi les esprits de nos pères, le monde invisible nous presse de tous côtés. Il y a là sans cesse des amis de notre pensée qui s'approchent familièrement de nous. Ma fille a ses anges gardiens, nous avons tous les nôtres. Chacune de nos idées, bonne ou mauvaise, met en mouvement quelqu'esprit qui leur correspond. Tout est plein, tout est vivant dans ce monde, où depuis le péché des voiles obscurcissent la matière... Et moi, par une initiation que je n'ai point cherchée et que souvent je déplore, je les ai soulevés, comme le vent soulève d'épais brouillards. Je vois le bien, le mal, les bons et les mauvais. Quelquefois, la confusion des êtres est telle à mon égard, que je ne sais pas toujours distinguer au premier moment ceux qui vivent dans leur chair de ceux qui en ont dépouillé les apparences grossières... Ce matin, pendant la prière, la chambre était si pleine de vivants et de morts de tous les temps et de tous les pays, que je ne pouvais plus distinguer entre la vie et la mort. C'était une étrange confusion et parfois un étrange spectacle. »

Il avait initié les siens à sa religion bizarre et recrutait des prosélytes. Dans les salons pari-

siens et les gentilhommières de Champagne, la rumeur parvenait de ses étranges pratiques, y provoquait des curiosités amusées. Pierry et ses habitants devinrent un centre d'attraction, reçurent de fréquentes visites. Les hôtes étaient aimables, accueillants, empressés; berlines et carrosses s'arrêtaient souvent à la grille. Il en descendait toute sorte de beau monde : seigneurs et grandes dames, la duchesse de Coigny, la marquise de Praslin, la comtesse de Meulan, le marquis de Flavigny, le comte de Failly; des écrivains aussi, des penseurs, des « philosophes » : Condorcet, Champfort, Beaumarchais et cet extravagant bohème immortalisé par Diderot, J.-B. Rameau.

Stimulé par son auditoire, le bon Cazotte discutait, pérorait, prédisait, vaticinait, s'interrompant parfois, pour saluer la grande ombre de Descartes ou de Molière présente à l'entretien..... Hélas, pauvre devin! sa double vue ne devait pas le sauver. Demeuré catholique et royaliste en dépit des génies, il aperçut dans la Révolution, beaucoup plus le règne de l'Antéchrist que l'avènement du « Réparateur invisible ». Toute sa prescience ne sut pas le pré-

server d'en écrire à son ami Pouteau, secrétaire de la liste civile. Saisie au 10 Août, cette correspondance mystique valut à son envoyeur une mise en accusation devant le tribunal révolutionnaire, d'où ces messieurs de la Vertu le dépêchèrent à la guillotine (1).



En 1806, le « Réparateur invisible » était devenu apparent pour tous les Français, seulement il avait pris corps et se nommait Napoléon. Peu tendre à tous les fanatismes, n'a-t-il pas dit : « Dans les têtes fanatisées, il n'y a pas d'organe où la raison puisse pénétrer », il avait rétabli le culte et pourchassé ses caricatures. Rose-croix et cabalistes s'étaient évanouis. Le plus célèbre d'entre eux, Mesmer, vivait réfugié en Allemagne (2). Pourtant, le souvenir

(1) Arrêté une première fois et enfermé à l'Abbaye, le dévouement souvent célébré de sa fille Élizabeth lui sauva la vie, lors des massacres de Septembre. Arrêté de nouveau le 11 septembre, il fut exécuté le 25.

(2) A Meersbourg (grand-duché de Bade), où il mourut en 1815.

persistait, embelli, exagéré par le temps, de leurs miracles ou de leurs prophéties et la croyance de certains leur accordait encore une valeur bientôt démentie par les événements.

Or, cette même année, Petitot (1), publiant les œuvres posthumes et choisies de La Harpe, trépassé trente mois auparavant, y insérait un morceau, retrouvé par lui dans les papiers du critique et bien fait pour secouer l'indifférence ou déconcerter la raillerie des plus incrédules : la *Prédiction de Cazotte*.

L'opuscule est célèbre. Il mérite de l'être, pour la perfection de la mise en scène, la vivante et dramatique intensité du récit.

Au cours d'un souper, le Voyant levait pour

(1) Claude-Bernard PETITOT (1772-1825), auteur de ces tragédies oubliées : *la Conjuration de Pison, Géta, Laurent de Médicis*, devint en 1800 chef du bureau de l'Instruction publique pour le département de la Seine. Nommé par Fontanes inspecteur général des Études en 1809, il remplit sous la Restauration les fonctions de directeur de l'Instruction publique.

Éditeur de la *Grammaire de Port-Royal*, des *Œuvres de Racine*, des *Œuvres posthumes de La Harpe*, etc., il est surtout connu pour deux grandes publications : le *Répertoire du Théâtre-Français* (1803-04, 23 vol. in-8°) et la *Collection des Memoires relatifs à l'Histoire de France* (1819 et suiv., 96 vol.), en collaboration avec Monmerqué.

chacun des convives le voile tragique de leur destinée.

« Il me semble que c'était hier et c'était cependant au commencement de 1788. Nous étions à table chez un de nos confrères de l'Académie, grand seigneur et homme d'esprit : la compagnie était nombreuse et de tout état : gens de cours, gens de robe, gens de lettres, académiciens. On avait fait grande chère comme de coutume. Au dessert, les vins de Malvoisie et de Constance ajoutaient à la gaieté de bonne compagnie cette sorte de liberté qui n'en gardait pas toujours le ton..... Champfort nous avait lu ses Contes impies et libertins et les grandes dames avaient écouté sans même avoir recours à l'éventail. De là, un déluge de plaisanteries sur la religion; l'un citait une tirade de la *Pucelle,* l'autre rappelait des vers *philosophiques* de Diderot... Un des convives nous raconta en pouffant de rire que son coiffeur lui avait dit, tout en le poudrant : « Voyez-vous, monsieur, quoique je ne sois qu'un misérable carabin, je n'ai pas plus de religion qu'un autre. » On conclut que la Révolution ne tardera pas à se consommer, qu'il faut absolument que la superstition et le fanatisme fassent place à la philosophie et l'on en vient à calculer la probabilité de l'époque et quels seront ceux de la société qui verront le règne de la raison. Les plus vieux se plaignent de ne pouvoir s'en flatter, les plus jeunes se réjouissent d'en avoir une espérance très vraisemblable et l'on

félicitait surtout l'Académie d'avoir préparé le grand œuvre et d'avoir été le chef-lieu, le centre, le mobile de la liberté de penser. »

« Un seul des convives n'avait point pris part à cette orgie de la conversation et avait même laissé tomber tout doucement quelques plaisanteries sur notre bel enthousiasme. C'était Cazotte, homme aimable et original, malheureusement infatué des rêveries des Illuminés. Il prend la parole et du ton le plus sérieux : « Messieurs, soyez satisfaits, vous verrez tous cette grande et sublime révolution que vous désirez tant. Vous savez que je suis un peu prophète ; je vous le répète, vous la verrez. »

On lui répond par le refrain connu : « Faut pas être grand sorcier pour ça. » — Soit, mais peut-être faut-il l'être un peu plus pour ce qui me reste à vous dire. Savez-vous ce qui arrivera pour tous, tant que vous êtes ici, et ce qui en sera la suite immédiate, l'effet bien prouvé, la conséquence bien reconnue?

— Ah ! voyons, dit Condorcet : un *philosophe* n'est pas fâché de rencontrer un *prophète*.

— Vous, monsieur de Condorcet, vous expirerez étendu sur le pavé d'un cachot ; vous mourrez du poison que vous aurez pris pour vous dérober au bourreau, du poison que le *bonheur* de ce temps-là vous forcera de porter toujours sur vous (1).

(1) Décrété d'accusation comme les Girondins, arrêté à Clamart et transféré à Bourg-la-Reine, l'illustre penseur que Joseph de Maistre appelle « le détestable Condorcet » s'empoisonna

Grand étonnement d'abord; mais on se rappelle que le bon Cazotte est sujet à dormir tout éveillé et l'on rit de plus belle.

— Monsieur Cazotte, le conte que vous nous faites ici n'est pas si plaisant que votre *Diable amoureux,* mais quel diable vous a mis en tête ce cachot, ces poisons et ces bourreaux? Qu'est-ce que tout cela peut avoir de commun avec la philosophie et le règne de la raison?

— C'est précisément ce que je vous dis, c'est au nom de la philosophie, de l'humanité, de la liberté; c'est sous le règne de la raison qu'il vous arrivera de finir ainsi et ce sera bien le règne de la raison, car alors *elle aura des temples* et même il n'y aura plus dans toute la France, en ce temps-là, que des temples de la Raison.

— Par ma foi, dit Chamfort, avec le rire du sarcasme, vous ne serez pas un des prêtres de ce temple-là.

— Je l'espère, mais vous, monsieur de Chamfort, qui en serez un et très digne de l'être, *vous vous couperez les veines* de vingt-deux coups de rasoir et pourtant vous n'en mourrez que quelques mois après (1).

en effet dans sa prison, à l'aide d'un toxique contenu dans le chaton d'une bague qu'il tenait de son beau-frère Cabanis.

(1) Hérault de Séchelles avait demandé à Chamfort d'écrire des articles contre la liberté de la presse. Il s'y refusa, fut arrêté et conduit aux *Madelonnettes*. Au bout d'un mois on le relâcha. Ses sarcasmes, ses mots à l'emporte-pièce le signalèrent de nouveau à la vengeance du Comité de Salut public. On se présenta pour l'arrêter une seconde fois, mais il avait

On se regarde et on rit encore. — « Vous, monsieur Vicq d'Azyr, vous ne vous ouvrirez pas les veines vous-même, mais après vous les avoir fait ouvrir six fois dans un jour, après un accès de goutte, pour être plus sûr de votre fait, vous mourrez dans la nuit. Vous, monsieur de Nicolaï (1), vous mourrez sur l'échafaud; vous monsieur Bailly, sur l'échafaud (2).

— Dieu soit béni, dit Roucher, il paraît que monsieur n'en veut qu'à l'Académie, il vient d'en faire une terrible exécution, et moi grâce au ciel...

juré de mourir plutôt que de retourner en prison. Il se tira un coup de pistolet, et, comme il n'était pas mort, prit un rasoir et essaya de se couper la gorge. Un ami qui vint le voir le trouva tout sanglant et gardé par un gendarme : « Que voulez-vous, lui dit-il, voilà ce que c'est que d'être maladroit de la main : on ne réussit à rien, pas même à se tuer. » Il raconta comment il s'était crevé un œil au lieu de se faire sauter la cervelle, charcuté le cou et balafré la poitrine sans réussir à trouver le cœur. « Enfin, conclut-il, je me suis souvenu de Sénèque, et en l'honneur de Sénèque j'ai voulu m'ouvrir les veines; mais il était riche, lui; il avait tout à souhait, un bain bien chaud, enfin toutes ses aises; moi, je suis un pauvre diable et me voilà encore; mais j'ai la balle dans la tête, c'est là le principal; un peu plus tôt, un peu plus tard, voilà tout. »

Il mourut le 13 avril 1794, âgé de cinquante-trois ans, en disant à son ami Sieyès : « Je m'en vais enfin de ce monde, où il faut que le cœur se brise ou se bronze. »

(1) Aimar-Charles-Marie de Nicolaï, premier président de la Chambre des comptes (1768), membre de l'Académie française (1789), guillotiné à Paris en 1794.

(2) Arrêté à Melun en juillet 1793, l'ancien maire de Paris fut traduit devant le tribunal révolutionnaire et condamné à mort pour sa participation aux massacres du Champ-de-Mars, deux ans auparavant.

— Vous, vous mourrez aussi sur l'échafaud! (1).

« Oh! c'est une gageure, s'écrie-t-on de toutes parts, il a juré de tout exterminer.

— Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré.

— Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares?

— Point du tout, je vous l'ai dit, vous serez alors gouvernés par la seule *philosophie* et la seule *raison*...

On se disait à l'oreille : « Vous voyez bien qu'il est fou (car il gardait le plus grand sérieux.) Est-ce que vous ne voyez pas qu'il plaisante et vous savez bien qu'il entre toujours du merveilleux dans ses plaisanteries! »

— Oui, reprit Chamfort, mais son merveilleux n'est pas gai... Et quand tout cela se passera-t-il?

— Six ans ne se passeront pas que tout ce que je vous dis ne soit accompli...

— Voilà bien des miracles (et cette fois, c'était moi-même qui parlais) et vous ne m'y mettez pour rien?

— Vous y serez pour un miracle tout aussi extraordinaire, vous serez alors *chrétien*.

Grandes exclamations. « Ah! ricane Chamfort, je suis rassuré; si nous ne devons périr que quand La Harpe sera chrétien, nous sommes immortels! (2).

La duchesse de Gramont dit alors : « Pour ça,

(1) Le poète des *Mois* fut guillotiné en même temps qu'André Chénier, le 25 juillet 1794.

(2) Arrêté comme suspect en 1793, La Harpe sortit en effet de prison, converti au catholicisme. L'élève chéri, le « singe » de Voltaire apporta désormais à défendre ses nouvelles convictions toute son acrimonie native.

nous sommes bien heureuses, nous autres femmes, de n'être pour rien dans la Révolution. Quand je dis pour rien, ce n'est pas que nous ne nous en mêlions toujours un peu, mais il est reçu qu'on ne s'en prend pas à nous et notre sexe...

— Votre sexe, mesdames, ne vous en défendra pas cette fois, et vous aurez beau ne vous mêler de rien, vous serez traitées tout comme les hommes, sans aucune différence quelconque.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous nous dites donc là, monsieur Cazotte, c'est la fin du monde que vous nous prêchez.

— Je n'en sais rien, madame, ce que je sais, c'est que vous, madame la duchesse, vous serez conduite à l'échafaud, vous et beaucoup d'autres dames avec vous, dans la charrette du bourreau et les mains liées derrière le dos (1).

— Ah! j'espère que, dans ce cas-là, j'aurais du moins un carrosse drapé de noir.

— Non, madame, de plus grandes dames que vous iront, comme vous, en charrette et les mains liées comme vous.

— De plus grandes dames! Quoi! les princesses du sang?

— De plus grandes dames encore! (Ici un mouve-

(1) Béatrix de Choiseul-Stainville, duchesse de Gramont, sœur du ministre de Louis XV et protectrice de Chamfort. Arrêtée sous la Terreur, avec son amie, Mme du Châtelet, elle essaya vainement de la sauver. Elle gravit l'échafaud avec un courage hautain.

ment très sensible dans toute la compagnie et la figure du maître de la maison se rembrunit. On commençait à trouver que la plaisanterie était forte.)

Mme de Gramont, pour dissiper le nuage, n'insista pas sur cette dernière réponse et se contenta de dire du ton le plus léger : « Vous verrez qu'il ne me laissera seulement pas un confesseur. »

— Non, madame, vous n'en aurez pas, ni vous, ni personne. Le dernier supplicié qui en aura un par grâce sera...

Il s'arrêta un moment.

— Eh bien, quel est donc l'heureux mortel qui aura cette prérogative?

— C'est la seule qui lui restera, et ce sera le roi de France.

Le maître de la maison se leva brusquement et tout le monde avec lui. Il alla vers M. Cazotte et lui dit avec un ton pénétré : « Mon cher monsieur Cazotte, c'est assez faire durer cette facétie lugubre; vous la poussez trop loin et jusqu'à compromettre la société où vous êtes et vous-même. » Cazotte ne répondit rien et se disposait à se retirer, quand Mme de Gramont, qui voulait toujours éviter le sérieux et ramener la gaieté, s'avança vers lui :

— Monsieur le prophète, qui nous dites à tous notre bonne aventure, vous ne nous dites rien de la vôtre?

Il fut quelque temps en silence et les yeux baissés.

— Madame, avez-vous lu le siège de Jérusalem dans Josèphe?

— Oh sans doute!... mais faites comme si je ne l'avais pas lu.

— Eh bien, madame, pendant ce siège, un homme fit sept jours de suite le tour des remparts, à la vue des assiégeants et des assiégés, criant incessamment d'une voix sinistre et tonnante : « Malheur à Jérusalem, malheur à moi-même! » Et, dans le moment, une pierre énorme lancée par les machines ennemies l'atteignit et le mit en pièces.

Et après cette réponse M. Cazotte fit sa révérence et sortit. »



Cette révélation d'outre-tombe produisit l'effet le plus sensationnel. Nul ne mit en doute que la scène se fût bien passée à l'époque et de la façon qu'avait rapportée La Harpe. Du coup, le pauvre Cazotte en acquit un formidable renom de sorcier et d'oracle.

Comme après tout, il avait été aussi une victime, en 1817, en pleine réaction monarchique et religieuse, l'éditeur Bastien estima profitable de publier une réimpression de son œuvre (1).

(1) Quatre volumes in-8° avec gravures, chez Bastien, rue Poupée.

La fameuse *Prédiction* y figurait en bonne place avec un commentaire approprié.

Beuchot dirigeait alors le *Journal de la Librairie*, tout en travaillant à sa grande édition de Voltaire. A tant pratiquer l'auteur de *Candide*, il avait gagné un certain scepticisme à l'endroit des avertissements prophétiques. Il lui parut surprenant que le ciel eût jugé à propos d'impartir au chantre d'*Alvare* et de *Biondetta* une connaissance de l'avenir portée au degré que n'atteignirent jamais Daniel ou Isaïe, ni même ce Baruch qu'admirait si fort La Fontaine. Il s'en ouvrit à son ami Boulard, le fameux bibliophile, l'homme aux cinq cent mille volumes (1).

Boulard avait acheté à Petitot les manuscrits de La Harpe et fouilla dans ses cartons. Il retrouva le texte de la prophétie, mais augmenté d'un appendice autographe, supprimé par Petitot, qui indiquait clairement que la pièce avait été composée après la Terreur, probablement vers 1796.

Aussitôt après la sortie de Cazotte, le récit con-

(1) Un article du *Journal de Paris* (lundi 17 février 1817) avait également pu donner l'éveil à Beuchot.

tinuait sans interruption et s'achevait en façon d'apologue. La Harpe prenait la parole à son tour, répondant à un contradicteur anonyme :

« Quelqu'un m'a dit : est-il possible? ce que vous racontez là est-il vrai? — Qu'appelez-vous vrai? ne l'avez-vous pas vu de vos propres yeux? — Oui, les faits, mais la prédiction, une prophétie si extraordinaire?... — C'est-à-dire que ce qui vous paraît ici de plus merveilleux, c'est la prophétie. Vous vous trompez, le miracle, c'est cet amas de faits inouïs et monstrueux qui répugnent à toute théorie connue, qui font le renversement de toutes les idées humaines, même dans le mal, de tout ce qu'on connaissait de l'homme, même dans le crime. Voilà le prodige réel, *comme la prophétie n'est que supposée,* et si vous en êtes encore à voir, dans tout ce que nous avons vu, ce qu'on appelle une Révolution, si vous croyez que celle-là est comme une autre, c'est que vous n'avez ni lu, ni réfléchi, ni senti. En ce cas, la prophétie, *même si elle avait eu lieu,* ne serait qu'un miracle de plus, perdu pour vous comme pour les autres et c'est là le plus grand mal. »

Le 28 juin 1817, dans le *Journal de la Librairie*, Beuchot fit donc justice du prophétisme de Cazotte (1).

(1) Son article était ainsi rédigé : « On vient de réimprimer la prophétie de Cazotte, faite en 1788 et rapportée par La

Un doute, cependant, doit subsister encore. La *Prédiction* est un petit chef-d'œuvre, le chef-d'œuvre de La Harpe, — Sainte-Beuve l'a constaté avec raison, — tellement chef-d'œuvre qu'on peut trouver improbable qu'il en soit l'auteur.

Comment admettre, en effet, qu'un écrivain pompeux et glacé ait buriné ce récit nerveux, si vivant et scénique? Nodier en doutait déjà, sans pour cela croire au prodige. Suivant lui,

Harpe. Bien des gens paraissent encore ajouter foi à cette pièce et cependant voici la vérité. On a trouvé, il est vrai, dans les papiers de La Harpe, un écrit de sa main intitulé : *Prédiction de Cazotte faite en 1788*. M. Petitot, éditeur des *Œuvres posthumes et choisies de La Harpe*, dans lesquelles ce morceau parut pour la première fois, s'est permis de supprimer l'appendice à la fin de cette prophétie. Cependant cet appendice, aussi de la main de La Harpe, se trouvait sur le même feuillet et immédiatement à la suite de la prophétie, sans aucun intervalle, ni signe séparatif.

« M. Boulard, propriétaire de l'autographe de La Harpe, nous a permis d'en prendre lecture et copie. A l'endroit supprimé par M. Petitot, se trouvent deux barres, pour indiquer au compositeur de ne pas aller au delà. Mais le morceau supprimé était plus important à publier que tout le reste de l'écrit et devait nécessairement le suivre. Par respect pour la mémoire de La Harpe, M. Boulard se propose de le publier incessamment. La publication de la pièce entière prouvera que La Harpe n'a voulu tromper personne, et à l'avenir il ne sera plus permis d'abuser de son nom. »

Ajoutons, en passant, que ce projet demeura à l'état d'intention.

« il était facile à un esprit sagace et mûri, comme celui de Cazotte, de prévoir quel serait le sort des promoteurs de la Révolution et de conjecturer, avec les lumières du sens historique, la marche empirante des événements. Il ne faut pour cela qu'une profonde sensibilité, un jugement droit et une longue habitude de l'observation. »

L'hypothèse de Nodier est séduisante mais ne retient pas l'examen. La vie de Cazotte nous est connue; il s'en faut que l'aimable, le doux halluciné ait jamais possédé le sens de l'histoire et de ses contingences, que lui prête trop gratuitement le romancier de *Trilby*, lui-même un tantet visionnaire.

Alors?... Je ne tiens pas le moins du monde à conserver à Cazotte son rôle de prophète et Charles Asselineau me paraît avoir plus probablement entrevu la vérité (1).

On peut inférer avec lui que « cet homme qui était toujours sur le trépied » dut improviser, certain soir de 1788, après dîner, « dans son langage merveilleux et fantastique », une

(1) Cf. *Bulletin du Bibliophile*, année 1868.

histoire *conjecturale* de la Révolution. La Harpe, présent à l'affaire et d'ailleurs mis en cause, en aura tracé la relation toute fraîche en rentrant chez lui (il avait ces manies de paperasseries et de notes) et conservé dans sa rédaction *immédiate* le mouvement, le ton, les expressions, la mise en scène. Plus tard, frappé par la justesse de certaines appréciations, il aurait ajouté les circonstances où chacun des convives trouva la mort, pour les intercaler dans l'entretien.

Bien entendu, ceci n'est qu'une explication, nullement une certitude. Y a-t-il d'ailleurs une certitude?... De toutes les choses sûres, affirme le mélancolique proverbe espagnol, la plus sûre est de douter!

II

UN FAUX BARDE D'ARMOR

(1839)

II

UN FAUX BARDE D'ARMOR

Certain après-midi d'octobre 1838, en son appartement du passage Sainte-Marie (1), Augustin Thierry, qui remaniait alors la cinquième édition de son *Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands,* reçut la visite d'un jeune érudit déjà signalé à son attention. Il se nommait Théodore Hersart de La Villemarqué, s'occupait d'antiquités bretonnes et passait pour avoir recueilli de bouche en bouche, parmi les paysans, un choix unique et prodigieux de chansons ou de poésies populaires.

Là-bas, au pays de Quimperlé, dans le vallon frais où babillent joyeusement les deux rivières jumelles, l'Isole et l'Ellé, les siens possédaient, au milieu des grands bois, l'antique

(1) Aujourd'hui rüe Saint-Simon.

manoir de Kéransker. La couronne vicomtale timbrait son écu, à la herse sarrazine de sable sur champ d'or.

Dès son jeune âge, l'enfant s'était passionnément intéressé aux dramatiques *gwerzious,* aux *sonious* gracieux, qu'en échange de ses aumônes ou de ses médicaments les villageois reconnaissants venaient réciter à sa mère. Plus tard, le même enthousiasme continuait de transporter l'archiviste, frais émoulu de l'École des Chartes. Un ardent patriotisme local enflammait son cœur. Il rêvait d'éveiller de son long sommeil la poésie d'Armor, de la ressusciter de l'oubli des siècles, ainsi qu'avait fait Raynouard et que faisait Jasmin pour les lettres provençales.

C'était le temps où la nouvelle école historique, voyant dans les traditions populaires une survivance du passé, s'attachait à en réunir les témoignages. Michelet, Augustin Thierry, plus tard Henri Martin, glanaient où ils les rencontraient ces lambeaux d'autrefois : *duans, sagas, lais, ballades, cantilènes,* frustes essais de littératures encore bégayantes ; tout ce qu'on a depuis baptisé le *Folklore.* Ils y cherchaient à la

fois, avec un élément de pittoresque, la justification de leur système et la preuve de leur clairvoyance.

L'auteur des *Lettres sur l'Histoire de France* réserva donc bon accueil à son visiteur. Il n'avait nulle raison de suspecter sa bonne foi et la cruelle infirmité qui avait éteint son regard devait, semble-t-il, le préserver de toute mystification.



M. de La Villemarqué venait soumettre un texte à son appréciation. Il s'agissait d'une pièce en dialecte de Tréguier : *le Retour ou le Naufrage de Silvestik*.

Une mère s'y lamentait sur le sort de son enfant, parti à la guerre, au pays des Saxons, « sous les ordres du fils de la duchesse ».

« Une nuit que j'étais couchée et que je ne dormais pas, j'entendis les filles de Kerlaz chanter la chanson de mon fils...

Seigneur Dieu, Silvestik, où es-tu maintenant?

J'ai, près de ma porte, une petite colombe blanche,

j'attacherai à son cou, j'attacherai une lettre avec le nœud du ruban de mes noces et mon fils reviendra.

Lève-toi, ma petite colombe, lève-toi sur tes deux ailes; volerais-tu loin, bien loin, par-delà la grande mer, pour savoir si mon fils est encore en vie?...

— Voici la petite colombe blanche de ma mère qui chantait dans le bois; je la vois qui arrive aux mâts, je la vois qui rase les flots.

Dans trois ans et un jour j'arriverai heureusement, dans trois ans et un jour, je serai près de mon père et de ma mère.

Deux ans s'écoulèrent, trois ans s'écoulèrent...

— Adieu, Silvestik, je ne te verrai plus! si je trouvais tes pauvres petits os, jetés par la mer au rivage, oh! je les recueillerais, je les baiserais!

Elle n'avait pas fini de parler qu'un vaisseau de Bretagne, un vaisseau du pays, sans rames, les mâts rompus, vint se perdre à la côte.

Il était plein de morts et Silvestik était là; mais ni père, ni mère, hélas! ni ami n'avait fermé ses yeux. »

L'expédition du Conquérant remontant au onzième siècle, le découvreur de la ballade plaçait à cette époque sa rédaction première. L'allure du morceau séduisit l'historien. Il contenait force détails : la colombe blanche avec son ruban de noces, le nombre mystérieux des trois ans et un jour, le naufrage pathétique sous les

yeux de la mère, où devait trouver son compte un amoureux de la couleur locale. Dans le « fils de la duchesse » Augustin Thierry reconnut Alain Fergan, fils d'Havoïse (1), et crut pouvoir l'identifier. Jugeant la pièce « aussi intéressante au point de vue historique qu'au point de vue poétique », il remercia celui qui l'apportait et, l'acceptant pour véritable, l'inséra dans ses *Éclaircissements*.



Dans la suite, une assez longue correspondance s'engagea entre l'illustre aveugle et celui qui réclamait sa protection. M. de La Villemarqué revint plusieurs fois au passage Sainte-Marie, puiser des encouragements et solliciter un appui. Il annonçait son dessein de publier les documents en sa possession, proclamait sa volonté d'élever ce monument à la gloire ignorée de la Bretagne lyrique. Lorsque le *Barzaz Breiz* (le Barde de Bretagne) parut en 1839,

(1) Cf. *Histoire de la conquête de l'Angleterre*, chap. IV.

Augustin Thierry lui servit en quelque sorte de patron littéraire.

La mode était aux poésies populaires, Fauriel venait d'ouvrir le feu avec ses *Chansons grecques* : la réussite fut éclatante. Certes, on connaissait déjà les recueils bretons du chevalier de Fréminville (1) et d'Émile Souvestre (2), mais rien n'avait encore été donné d'aussi complet ni surtout d'aussi parfait. Cent poèmes et davantage, d'inspiration, de rythme et de forme variés, appartenant à toutes les époques du cinquième au dix-huitième siècle, faisaient du *Barzaz Breiz* la plus précieuse histoire poétique de la Bretagne à travers les âges. Il était impossible de rêver une anthologie plus riche et plus attrayante de compositions, tour à tour délicates, animées, charmantes et colorées.

Dans une longue et docte préface, citant les historiens grecs et latins, Diodore de Sicile, Hécatée, Ælien, Ammien-Marcellin, le poète Ausone, le grammairien Festus, le savant édi-

(1) *Antiquités de la Bretagne*, par le chevalier DE FRÉMINVILLE, 4 vol. 1832-37.

(2) *Les Derniers Bretons*, par Émile SOUVESTRE. — Paris, Charpentier, éditeur, 1835-37.

teur rappelait les origines de la poésie bretonne, fille des anciens bardes. Les vieux noms légendaires de Taliésin (1), de saint Sulio (2), d'Hyvarnion, de Gwench'lan (3), revivaient sous sa plume. Puis, après une érudite dissertation sur les dialectes et la prosodie celtiques, il contait son enfance émerveillée de récits au manoir paternel, les servantes, au rouet, débitant leurs histoires, et plus tard ses efforts, ses courses, sa longue chasse aux conteurs, ses randonnées de village en village. Il avait poursuivi sa glane aux pardons, aux foires, aux *liniéries,* aux veillées, aux fileries : les mendiants, les tisserands, les *pillaoueriens* ou chiffonniers avaient été ses plus actifs collaborateurs.

« Pour obtenir, affirmait-il, des textes aussi complets, aussi purs que possible, je me les faisais souvent répéter jusqu'à quinze et vingt fois. Telle était la méthode de Walter Scott, que j'adoptai pour mienne. »

Et les morceaux ainsi recueillis en Tréguier,

(1) Barde du pays de Galles auquel on attribue de nombreux poèmes. Les plus anciens remontent au douzième siècle.

(2) L'un des saints légendaires de l'ancienne Armorique.

(3) Bardes du neuvième siècle (?).

en Léon, en Cornouailles, ou en Vannes (1), constituaient une merveilleuse chronique versifiée. Toute la Bretagne rêveuse, féerique et légendaire revivait dans les chants d'épopée, les récits harmonieux qui magnifiaient ses exploits. C'était une exhumation somptueusement lyrique de ses héros et de ses gloires, depuis Grâlon, Arthur, Merlin, Noménöe jusqu'aux derniers chouans, en passant par Alain-Barbe-Torte, Jeanne de Montfort, le combat

(1) L'idiome celtique répandu sur divers points du territoire armoricain se divise en quatre dialectes : trégorrais, léonais, dialecte de Cornouailles et vannetais, celui-ci assez différent des autres pour qu'il soit difficile à un Breton de Quimper de comprendre un Breton de Vannes. Il appartient au groupe linguistique que M. Loth divise en deux rameaux : le *gaélique* et le *breton* proprement dit.

Au *gaélique*, se rattachent l'irlandais, l'écossais des Highlands et le dialecte de l'île de Man; au *breton*, le gallois, le cornouaillais et le breton armoricain.

Toujours, suivant M. Loth, « la limite des deux langues va de Plouha (près la Manche) à l'embouchure de la Vilaine, englobant dans le domaine du breton Guingamp, Pontivy, Locminé, Vannes. Il y a un siècle ou deux, on parlait breton dans une grande partie de la péninsule de Guérande; on ne le parle plus de ce côté que dans quelques hameaux avoisinant Batz. Il y a donc encore peu de temps, le breton dominait sur toute la côte sud, à peu près jusqu'à l'embouchure de la Loire. On remarquera que la ligne de démarcation fléchit considérablement vers l'ouest, à l'intérieur, et que sur la côte nord, le breton a perdu à peu près toute l'étendue des anciens évêchés de Saint-Brieuc, Saint-Malo et Dol. »

des Trente, Du Guesclin, Pontcalec et du Couëdic (1). Plus ingénieux que Bensérade qui voulait mettre l'histoire de France en rondeaux, l'éditeur du *Barzaz Breiz* réalisait un autre tour de force : il narrait en ballades toute l'histoire d'Armorique.

Le succès de son livre fut immense. De 1840 à 1867, six éditions successivement modifiées et augmentées ne l'épuisèrent pas. Il fut traduit en anglais et en allemand (2). « L'auteur, dit M. de Kerdrel, croyait ne tirer qu'un coup de pistolet et ce fut un coup de canon. Le monde entier l'entendit et reconnut la salve en l'honneur de la Bretagne. »

(1) Le chevalier Charles-Louis du Couëdic de Kergoualler (1740-1780), commandant de la frégate de trente-six canons *la Surveillante*. Ayant rencontré un bâtiment anglais de même force, *The Quebec*, il le fit sauter après un combat acharné. Il rentra victorieux à Brest, mais ne tarda pas à succomber aux suites de ses blessures.

(2) Première édition. *Barzaz Breiz*. Chants populaires de la Bretagne recueilllis et publiés avec une traduction française, des éclaircissements, des notes et des mélodies originales par Th. Hersart de la Villemarqué. Paris, Charpentier, 1839, 2 vol. in-8°; 3e édit. augmentée de trente-trois nouvelles ballades historiques, 1845, 2 vol. in-12 (Delloye). 4e édit. 1846, 2 vol. (Franck). 6e édit. 1867, un vol. in-8° (Didier). 10e édit. Paris, 1903 (Perrin). — Traduction anglaise de Tom Taylor; traductions allemandes de Moriz, Hartmann et Ludwig.

De fait, l'apparition du *Barzaz Breiz* marqua, de Nantes à Rennes, le signal d'une renaissance analogue à celle dont le Romantisme venait de doter la France.

Un réveil s'accomplit dans les esprits ; un souffle de renouveau traversa le ciel breton.

L'influence du prestigieux recueil sur le mouvement des études celtiques fut incomparable. On rêva de reconstruire l'idéale cité d'Arthur ; les grandes ombres sacrées de Gwench'lan et de Merlin se dressèrent à nouveau sur les horizons armoricains. L'engouement fut universel, et George Sand, dans les *Promenades autour d'un village,* criait son admiration :

« Une seule province de France est à la hauteur, dans sa poésie, de ce que le génie des plus grands poètes et celui des nations les plus poétiques ont jamais produit. Nous voulons parler de la Bretagne. Le *Tribut de Noménöe* est un poème de cent quarante vers, plus grand que l'*Iliade*, plus complet, plus beau, plus parfait qu'aucun chef-d'œuvre sorti de l'esprit humain... En vérité, aucun de ceux qui tiennent une plume ne devrait rencontrer un Breton sans lui ôter son chapeau ! »

Comme il convient, d'ailleurs, un peu de ridicule vint se mêler à cette apothéose. Une acadé-

mie bretonnante, l'*Akademi Vreiz,* se fonda, qui acclama La Villemarqué pour son président ou plutôt pour *penn-sturier* (pilote). Des néophytes de bonne volonté en devinrent les *marc'hek,* c'est-à-dire les chevaliers. Son premier soin fut d'expurger la langue et de réformer l'orthographe. Elle proscrivit impitoyablement tout vocable qui décelait une origine française, pour y substituer des termes empruntés à l'Irlande ou au pays de Galles. Les mots celtiques se hérissèrent de consonnes rébarbatives. La tentative, étant puérile, échoua et l'*Akademi Vreiz* n'est plus aujourd'hui qu'un assez falot souvenir.



Le triomphe de La Villemarqué devait nécessairement lui susciter des imitateurs. Dans toute la « Contrée de la Mer », les chercheurs se mirent en quête : d'abord un juge de paix de Perros-Guirec, M. de Penguern, puis M. Le Men, archiviste du Finistère, enfin un châtelain trégorrais, M. F.-M. Luzel. Ils aboutirent à d'inquiétantes constatations.

Les poésies populaires bretonnes se divisent en trois classes : *kantikou* ou cantiques, *soniou* ou chants lyriques, et *gwerziou* ou chants narratifs (1). Le *Barzaz Breiz* ne contenait presque absolument que ces derniers. Ce que leur dé-

(1) Il faut, suivant M. Louis Havet, discerner deux parts dans la littérature de la Basse-Bretagne : la littérature populaire pure, conservée uniquement par la tradition orale et la littérature semi-populaire écrite et imprimée, dont les auteurs sont des gens du peuple et composent pour le peuple. Cette dernière comprend des *chants* et des *mystères*. Les chants semi-populaires sont très nombreux; ils occupent en général une, deux, quatre, parfois dix ou douze pages et sont publiés sous forme de feuilles volantes. Plusieurs sont des cantiques, la plupart ont un caractère, non pas sans doute historique, mais narratif; ils racontent une légende chrétienne, parfois purement mythologique, un crime ou un malheur; en temps de calamité publique, ils constituent pour les paysans des notices plus ou moins véridiques, soit sur les événements, soit sur les hommes en vue.

Les *mystères* ou tragédies, bien qu'œuvres de longue haleine, sont en grand nombre. On en connaît plus de quarante, dont fort peu ont été imprimées. On les joue encore quelquefois et la *Sainte Tryphine* a été représentée à Saint-Brieuc en 1867.

Les sujets des chansons bretonnes, suivant la loi générale des poésies populaires, ne sont pas plus spécialement bretons que français, grecs, allemands ou slaves; ils se retrouvent, presque sous la même forme, dans la poésie populaire des races les plus différentes et les plus éloignées. Les noms propres, les détails insignifiants changent seuls; le fond et certains détails pittoresques se conservent et, avec une remarquable fidélité, se transmettent de génération en génération et de province à province.

couvreur avait si bien réalisé pour eux, ses émules le voulurent à leur tour entreprendre pour les *sonious*.

Mais alors, un étrange phénomène les surprit. Toutes les fois qu'ils étaient amenés à citer aux paysans quelques fragments du *Barzaz Breiz*, leur auditoire ne les comprenait pas ou, s'il venait à reconnaître partiellement certains d'entre eux, il fallait sans pitié en émonder les plus charmantes fleurs poétiques.

« Ce que j'affirme, écrivait M. Luzel, c'est que le peuple ne chante plus ces poèmes tels que M. de La Villemarqué les a donnés et même qu'il en a désappris les plus parfaits, en admettant qu'il les ait jamais connus. »

Et, sans vergogne, il émettait les doutes les plus formels sur l'authenticité du recueil tout entier (1).

Le savant, ainsi suspecté, conservait une tranquille assurance ; les éditions de son livre se succédaient sans qu'il daignât se départir

(1) Cf. *Documents pour servir à l'étude et à l'histoire de la langue bretonne Gwerzious Breiz Izel. Chants populaires de la Basse-Bretagne,* recueillis et traduits par F.-M. Luzel. (Paris, Franck, édit. 1868.)

d'un dédaigneux mutisme, et l'Académie des Inscriptions semblait lui donner raison en lui ouvrant ses portes en 1858 (1).

Hélas! bientôt les preuves s'accumulaient, MM. d'Arbois de Jubainville, Louis Havet entraient en lice à leur tour.

On soumit le fallacieux ouvrage aux investigations d'une critique rigoureuse. L'infatigable M. Luzel retrouva quelques-uns des *gwerzious* qui figuraient au *Barzaz Breiz,* originaux réels ceux-là, mais combien misérables auprès de leurs imitations fleuries. *Le Retour de Silvestik,* qui avait si bien abusé Augustin Thierry, se réduisait au récit des malheurs d'un soldat enrôlé contre la volonté des siens (2). La pièce n'était pas de 1066,

(1) Ce fut, à vrai dire, en qualité d'académicien libre.

(2) Dans le chant populaire dont M. Luzel a publié deux versions, il n'y a point de jeunes gentilshommes, mais un capitaine qui a versé à *Silvestik* sa prime d'enrôlement; *Silvestik* ne doit pas revenir au bout de trois ans et un jour, mais au bout de deux semaines. Il n'est pas question de sa mère. C'est son père qui soupire après son retour : « Adieu donc, *Silvestik;* si vous étiez resté à la maison, nous serions riches. » *Le creux du rocher de la colline* est remplacé par le trou d'un mur, *la colombe blanche* par un modeste passereau et il n'est pas question du *ruban de noces.* Point davantage de *fils de la duchesse. Silvestik* est allé non pas au *Pays des Saxons,* mais

mais plus modestement du dix-huitième siècle. Le *Tribut de Noménöe*, la *Marche d'Arthur*, la *Submersion de la ville d'Is*, ces joyaux étaient d'invention pure (1). La tradition orale n'avait

à Metz-Saint-Laurent, c'est-à-dire à Metz en Lorraine. La fin de l'histoire est adoucie : voici les dernières lignes :

« Pendant que le père affligé se lamentait, son fils chéri *Silvestik* était sur le seuil à l'écouter.

« Taisez-vous, dit-il, taisez-vous, père de bon naturel : ne versez plus de larmes : voici votre fils.

« Ne versez plus de larmes, voici votre fils qui revient de l'armée ; pardonnez-moi, mon père.

« Prenez *ma pipe et mes deux pistolets* : je vous les donne pour votre pénitence.

« Afin que vous ne puissiez dire que vous avez nourri un fils pour vous affliger. Pardonnez-moi, mon père. »

Si M. de La Villemarqué avait publié une version aussi peu tragique, nous aurions été privés de la phrase émue qui termine ses *Notes et éclaircissements* dans la première édition (t. I[er], p. 111) : « La colombe messagère de la colline ne lui rapporta qu'un rameau d'espérance trompeuse que le vent des tempêtes devait effeuiller et flétrir avec ses derniers beaux jours et ses dernières joies de mère. » (Louis Havet, art. cit.)

(1) Voici l'opinion de M. Le Men dans l'*Athenæum* :

« Les chants dont l'ouvrage se compose peuvent être rangés sous deux chefs : 1° Prétendues vieilles histoires comme la *Prophétie de Gwench'lan*, la *Marche d'Arthur*, la *Submersion de la ville d'Is*, le *Tribut de Noménöe*, le *Vin des Gaulois*, lesquelles, je considère toutes comme étant simplement des pièces fabriquées et fausses. Il est remarquable que celles qu'on représente comme les plus anciennes soient les plus parfaites de la collection....; 2° les chants dont les prototypes sont connus, mais qu'on a altérés pour leur donner un caractère historique... Pendant les vingt dernières années, j'ai traversé toutes les parties de la Bretagne et particulièrement le Finis-

pas transmis de chants bretons antérieurs au quatorzième siècle. Bien plus, on ne trouvait pas trace dans les *gwerzious* populaires d'un seul grand nom historique. Les seuls personnages qui y figurent sont, ou des gentilshommes bretons obscurs, quelquefois des saints, très rarement des héros originaires de provinces lointaines, mais toujours fameux par des aventures privées et non par des actions publiques. Que devenait dans tout cela « l'histoire poétique » de la Bretagne ? Tous les noms de gloire inscrits au *Barzaz Breiz* n'étaient plus qu'autant de clinquants oripeaux dont un fabricant trop avisé avait habillé le plus mensonger des néants.

Historiquement faux, le *Barzaz Breiz* l'apparaissait aussi philologiquement. La langue en était épurée, archaïsée, les mots français rem-

tère, j'ai passé bon nombre de jours dans les localités même où M. de La Villemarqué déclare avoir recueilli ses vieilles chansons et ses vieux poèmes ; pour moi, je n'ai jamais eu la chance d'en rencontrer la moindre trace. Je me suis informé auprès des personnes qui connaissent le mieux nos coutumes et nos mœurs bretonnes, je me suis adressé aux inspecteurs des écoles primaires que le ministre de l'Instruction publique chargea en 1851, 52, 54 de recueillir les chants populaires dans les districts ruraux ; ils m'ont fait la même réponse... » — (*Athenæum* du 11 avril 1868.)

placés par leurs équivalents gaéliques oubliés, les traits vulgaires soigneusement éliminés, les idées chevaleresques et raffinées remplaçaient les sentiments rustiques.

Le doute n'était plus permis; à chaque page, le procédé de l'auteur se dénonçait sur le vif. Quand il ne l'imaginait pas en entier, il altérait, remaniait, embellissait la pièce authentique, substituant des noms célèbres aux inconnus, semant le pittoresque et la couleur locale, interpolant ou violentant les textes pour les coincer dans un cadre voulu et adapter à des personnages historiques des récits qui leur étaient étrangers à l'origine.

Au Congrès celtique de Saint-Brieuc, en 1872, les conclusions de M. Luzel, confirmées depuis par les travaux de MM. N. Quellien et Anatole Le Braz, furent péremptoires (1) : le *Barzaz Breiz* devait, au pays du pastiche, aller rejoindre *Ossian,* la *Guzla* (2), l'auteur inconnu de l'*Hymne des Cantabres,* Garay de Montglave

(1) Cf. F. M. Luzel, *De l'authenticité des chants du Barzaz Breiz.* (Saint-Brieuc, 1872.)

(2) Voir le premier volume des *Grandes Mystifications littéraires :* chap. I et VIII. (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

avec le *Chant d'Altabiscar,* et Mary-Lafon avec celui d'*Hannibal.*

La Villemarqué est mort en 1895 sans avoir jamais avoué l'aimable supercherie à laquelle il devait sa fortune.

Si, bien que l'affirme une morale par trop utilitaire, la fin ne justifie pas toujours les moyens et qu'il ait eu le tort originel d'employer un procédé fâcheux pour se lancer au succès, il serait excessif, même pour un celtisant, de lui conserver une rigueur trop obstinée.

« La production de documents faux, a dit Gaston Pâris, a quatre causes principales : l'intérêt, la vanité, la religion, le patriotisme. »

Pour ce dévot des grandeurs bretonnes, le mobile ne peut être mis en doute. Il dut rêver pour sa chère province d'un cycle de ballades épiques, que des bardes ambulants, des homérides en sabots allaient chanter de porte en porte, par les campagnes d'Armor.

Un beau jour, cet auto-suggestionné anima lui-même ses fantômes et peut-être, comme Chatterton, avait-il fini par croire à leur réalité. Il s'en rencontre de splendides dans le nombre.

Le *Barzaz Breiz* abonde en beautés de premier ordre, et Brizeux, le plus grand des lyriques bretons, lui doit cette sorte d'exaltation mystique, qui est le meilleur de son inspiration.

Si l'archéologue, le linguiste et l'historien disparaissent, l'artiste survit tout entier et il nous faut beaucoup pardonner à l'heureuse fraude par quoi se manifesta un grand poète.

III

LA PRODIGIEUSE BIBLIOTHÈQUE DU COMTE DE FORTSAS (1840)

III

LA PRODIGIEUSE BIBLIOTHÈQUE DU COMTE DE FORTSAS

(1840)

Les amoureux d'hôtels de ville et les amateurs de beffrois dédaignent de s'arrêter à Mons. La capitale du Hainaut a mauvaise réputation auprès des touristes. Son renom de centre minier nuit à son prestige pittoresque. Une ville noire, songez donc!... Et quant à la campagne d'alentour, tout ce pays borin, creusé de fosses et de galeries, souillé de poussières et de fumées, où les cheminées énormes, la charpente haut dressée des puits d'extraction déshonorent le paysage, on conçoit que son attirance soit médiocre sur les curieux qui viennent, en Belgique, chercher autre chose que des jouissances industrielles.

Namur, du moins, a la Meuse et sa vallée ; les

« beurtias » et les « terris » montois sont d'une séduction moins souriante.

Pourtant un tel ostracisme doit sembler excessif.

Mons est accueillante à l'étranger, la bienveillance de ses habitants leur dispense, à l'ordinaire, une courtoise hospitalité ; la nef ogivale de Saint-Waudru a du style et de la majesté, l'hôtel de ville s'avère, comme il convient, du gothique le plus flamboyant. En outre, et ce qui devrait suffire à lui concilier largement l'indulgence des lettrés, depuis le jour où Thierry Maërtens établit à Alost sa première imprimerie (1), la cité wallonne est peut-être, dans toute la Belgique, celle où s'est le mieux conservé l'amour du livre et le culte des belles éditions. Les bibliophiles s'y rencontrent nombreux et les bulletins de leur société attestent, chaque année, l'importance de leurs travaux comme la richesse de leurs trouvailles.

En 1840, ces amateurs de « livres vielz et

(1) Thierry (ou Diertz en flamand) Maërtens (1450-1534), le plus ancien des grands imprimeurs des Pays-Bas. Le premier livre où paraît son nom, avec celui de Jean de Westphalie, son associé, est de 1474.

anticques » avaient élu pour président leur collègue Rénier Chalon.

Jeune encore, n'ayant pas écorné la quarantaine, celui-ci justifiait déjà une réputation d'érudit bibliographe et de numismate distingué. Il était fonctionnaire, émargeait au ministère des finances en qualité de receveur des contributions, percepteur de la taxe sur les chiens, un « cacheux d'tailles, » comme on dit en patois, mais se délassait de ses labeurs fiscaux en publiant force monographies savantes : une *Chronique du bon chevalier messire Gilles de Chin,* ou les *Mémoires de Jehan, seigneur de Haynin et de Louvignies.*

Au moral, c'était un homme affable et de relations faciles, volontiers ironique pourtant dans ses propos, l'air tout à la fois bénin et mordant, patelin et ambitieux, moitié mouton et moitié loup, synthétisant en somme assez bien le caractère wallon, plus proche qu'on ne le croit de l'esprit méridional, par sa gaîté, son entrain, son amour de la plaisanterie un peu grasse d'allure et qui dissimule toujours une malice aiguisée.

Ce penchant à la facétie allait inspirer au

président des bibliophiles montois l'idée d'une étonnante mystification, où se prit à l'envi toute la gent livresque, les dévots grands et petits des Alde, des Paul Manuce, des Elzevier et des Plantin : bibliothécaires, archivistes, cataloguistes et bouquinistes, tous les amants aussi de reliures somptueuses, tous ceux que transporte la pensée des plats incrustés de miniatures, qu'émerveille la vue des couvertures rehaussées d'or, de portiques à froid ou d'arabesques en relief, que fascine la ciselure des coins émaillés et des fermoirs niellés, qu'éblouit l'éclat des tranches guillochées et des nervures ouvragées : mirobolante attrape, qui devait jeter l'émoi jusque dans les conseils de gouvernement et rendre, du même coup, le nom de son auteur fameux bien au delà des frontières de sa Belgique natale.



Le 10 juillet 1840, imprimé par les soins du libraire Emmanuel Hoyois, partait sous bande, à l'adresse des plus notoires amateurs, un

extraordinaire catalogue annonçant une vente prochaine. Tiré seulement à cent trente-deux exemplaires, — l'auteur de ce volume a la bonne fortune d'en posséder un, — il est aujourd'hui devenu introuvable et s'intitulait explicitement : « *Catalogue d'une très riche mais peu nombreuse collection de livres, provenant de la bibliothèque de feu M. le comte J.-N.-A. de Fortsas, dont la vente se fera à Binche, le 10 août 1840, à onze heures du matin, en l'étude et par le ministère de Me Mourlon, notaire, rue de l'Église, n° 9.* »

Un avertissement liminaire fournissait aux intéressés les plus alléchantes précisions : « Presque toutes les bibliothèques formées depuis cinquante ans, annonçait-il, ont été servilement calquées sur la *Bibliographie instructive de Debure* (1). Un goût tout à fait opposé à ce servilisme, une pensée de bibliomane exclusif a, au contraire, présidé au choix de la collection unique que nous exposons aujourd'hui aux

(1) Guillaume-François Debure, libraire et bibliographe français (1731-1782), auteur de la *Bibliographie instructive ou Traité de la connaissance des livres rares et singuliers* (1763-1768), ouvrage, encore aujourd'hui, très estimé.

Son cousin G. Debure (1734-1820) a rédigé les catalogues de ventes célèbres.

enchères. M. le comte de Fortsas n'admettait, sur ses tablettes, que des ouvrages inconnus à tous les bibliographes. C'était sa règle invariable, règle dont il ne s'est départi jamais. Avec un pareil système, on conçoit que la collection formée par lui, bien qu'il y ait consacré pendant quarante ans des sommes considérables, ne peut être fort nombreuse. Mais ce qu'on aura peine à croire, c'est qu'il expulsait impitoyablement de ses rayons des volumes payés au poids de l'or, des volumes qui eussent été l'orgueil des amateurs les plus exigeants, sitôt qu'il apprenait qu'un ouvrage, jusqu'alors inconnu, avait été signalé dans quelque catalogue. Cette triste découverte était indiquée sur son inventaire manuscrit, dans une colonne à ce destinée, par ces mots : *Se trouve mentionné dans tel ou tel ouvrage,* etc ; puis *vendu, donné,* ou (chose incroyable si l'on ne savait jusqu'où peut aller la passion des collectionneurs) *détruit!*

« La publication des *Nouvelles Recherches,* de Brunet (1), fut, pour notre bibliomane, un

(1) Brunet (Jacques-Charles), célèbre libraire et bibliographe français (1780-1867), qu'il ne faut pas confondre avec son confrère et homonyme Pierre-Gustave. Il est l'auteur du

coup bien sensible, et qui, sans doute, n'aura pas peu contribué à accélérer sa fin. Elle lui fit perdre, en une fois, le tiers de sa chère bibliothèque. Depuis lors, il semblait dégoûté des livres et de la vie ; il ne fit plus une seule acquisition, mais le bulletin de Techner venait de temps en temps encore éclaircir les rangs déjà bien dégarnis de son bataillon sacré. »

Une courte biographie du trépassé complétait ce boniment amorceur : « Jean-Népomucène-Auguste Pichauld, comte de Fortsas, né le 24 octobre 1770, en son château de Fortsas, près de Binche-en-Hainaut, est décédé au lieu même de sa naissance et dans la chambre où il avait reçu le jour soixante-neuf ans auparavant, le 1er septembre 1839. Tout entier à ses livres, il avait vu (ou plutôt il n'avait pas vu) passer trente années de révolutions et de guerres, sans se déranger un instant de son occupation favorite, sans sortir en quelque sorte de son sanctuaire. C'est pour lui qu'on aurait dû imaginer la devise : *Vitam impendere libris.* »

fameux *Manuel du libraire et de l'amateur de livres* (1810), auquel les *Nouvelles Recherches bibliographiques* vinrent, en 1834, servir de complément.

On lui doit aussi de savantes recherches sur Rabelais.

Tout de suite l'étonnement d'abord, puis l'émotion, grandirent au camp des *bibliofous*.

Jean-Népomucène, comte de Fortsas, était parfaitement ignoré, mais bien des collectionneurs n'ont-ils pas accoutumé de ne point divulguer leurs trouvailles, de se dissimuler eux-mêmes dans une ombre propice? D'ailleurs, l'ingénieux artisan de cette pipée colossale l'avait préparée avec une science consommée, doublée d'une connaissance parfaite des goûts et des caractères de ceux qu'il voulait prendre à ses gluaux, tous pour la plupart ses familiers et ses amis.

Il savait leur marotte favorite, le fort et le faible de leur passion, avait cuisiné de longue date son canard bibliophilique.

Aussi, quels étonnants numéros recélait le catalogue Fortsas, cinquante-deux volumes seulement, mais quels volumes, des reliques inouïes, d'inestimables trésors! En façon de commentaires, des notes traîtresses, force détails d'une vraisemblance perfide aiguisaient la curiosité, aiguillonnaient le désir, incendiaient la manie.

Chacun de ces bouquins fantastiques s'adressait à quelqu'un et lui allait droit au cœur. Pour acquérir le plus humble d'entre eux, le moins

fanatique eût vendu son meilleur, peut-être même jusqu'à son seul habit !

Avec quels battements de cœur, après l'annonce d'un *Corpus juris civilis* d'Elzevier, exemplaire unique imprimé sur peau et divisé en quatre volumes, magnifique reliure de maroquin rouge aux armes de Hollande, avec quel frémissement ne lisait-on pas cette observation provocatrice : « Sur la garde du premier volume, une note signée D. Elzevier nous apprend que cet exemplaire, le seul imprimé sur peau, a été confectionné pour les États de Hollande et à leurs frais. L'exécution de cet ouvrage est admirable et c'est peut-être le plus beau livre qui existe. Je l'ai acheté, le 19 février 1802, d'un juif d'Amsterdam, pour la modique somme de deux mille florins ; mon ami sir Richard Hebert m'en a plusieurs fois offert mille livres sterling. »

Techner, le plus grand docteur ès livres de l'époque, l'opulent libraire, prédécesseur des Conquet, des Morgan et des Fontaine, en gagnait de cruelles insomnies.

La mention de certain in-octavo, relié en chagrin vert, avec fermoir à clé, d'argent

doré : « *Mes campagnes aux Pays-Bas, avec la liste, jour par jour, des forteresses que j'ai enlevées à l'arme blanche.* Imprimé par moi seul, pour moi seul, à un seul exemplaire et pour cause » , jetait l'alarme dans une noble famille.

— Achetez, je vous en conjure, à tout prix, les sottises de mon polisson de grand-père, mandait la princesse de Ligne à M. Voisin, archiviste de l'Université de Gand (1).

Une note insidieuse du fameux catalogue justifiait cette inquiétude : «Liste plus que curieuse, expliquait-elle, des bonnes fortunes du Prince. Le maréchal de Richelieu lui avait sans doute donné l'idée de ce singulier inventaire. »

Et sur combien d'autres joyaux sans pareils ne s'enflammaient pas encore de doctes convoitises !

Le Sardanapale de ce temps (à la sphère) 1/12, 1699, satire hollandaise contre Louis XIV, pièce infâme du mystérieux Corneille Blessebois et les *Mémoires de l'abbé de Mouson,* résident de

(1) Le choix du mandataire n'était pas heureux. Bien qu'il fût un fort savant homme, M. Voisin, en effet, était connu pour sa naïveté. On l'avait surnommé l' « Enfant de chœur de la librairie ».

France à Liège pendant les troubles du dix-septième siècle, — le seul exemplaire connu qui fût complet, — tournaient la tête à M. Polain, le savantissime conservateur des archives provinciales liégeoises (1).

M. Van de Weyer, ministre de Belgique à Londres, faisait, par son secrétaire de légation, réclamer l' « *Évangile du citoyen Jésus, purgé des idées aristocrates et royalistes et ramené aux vrais principes de la raison, par un bon sans-culotte*. Arras, an III de la République, œuvre du conventionnel Joseph Lebon, » en même temps que « l'*Estériade,* poème dédié à S. A. Mgr Alexandre Farnèse, gouverneur et capitaine général des

(1) Polain (Mathieu-Lambert), historien, né à Liège le 25 juin 1808, mort dans cette ville, le 4 avril 1872. Remarqué pour son ardeur à embrasser, en 1830, la cause de l'indépendance belge, il fut nommé secrétaire de l'Hôtel de ville de Liège. C'est alors qu'il écrivit la brochure qui devait asseoir sa réputation : *De la souveraineté indivise des évêques de Liège et des États Généraux sur la ville de Maëstricht* (1831). Archiviste adjoint de la province en 1833, archiviste titulaire en 1835, en remplacement de Rossins, il conserva ce poste, pendant un quart de siècle.

Son ouvrage le plus connu est les *Récits historiques sur l'ancien pays de Liège*, écrit dans la forme pittoresque adoptée par Augustin Thierry dans ses *Récits des temps mérovingiens*.

Il fut élu en 1847 à l'Académie Royale de Belgique.

Pays-Bas, par son très humble servant François Brassart, poète lauréat, le *Ronsard belgien*. A Mons, en Haynau, 1584, petit 1/8° maroquin rouge aux armes des Farnèse ».

Un brave numismate hennuyer, M. Serrure, réalisait des valeurs pour s'offrir l' « *Assiette et description de la terre et seigneurie de Rummen*, par dom Cornélius Van Sheepdaal. Maestricht, Jean Nypels, 1615, petit 1/12, 88 pages et deux planches représentant des monnaies de Rummen, très riche reliure ancienne en satin cramoisi, aux armes de Rummen, brodées soie et or (1). »

(1) Citons encore, entre autres *pièces uniques* mentionnées au fabuleux catalogue :

N° 3. — *Brief discours d'un esprit, lequel sous la forme d'un cerf, espouvanta moult la citez de Toloze*. — A Toloze, chez la veufve Colomier, 1619, petit in-8°, 77 pages. (Ce petit livre est du fameux démonographe *Sébastien Michaelis*. Il en parla plusieurs fois dans son *Histoire admirable de la possession et conversion d'une pénitente*. Lyon, 1623.)

N° 7. — *Histoire de la mort glorieuse du saint martyre* (sic) *Annessens, décapité à Bruxelles, le 9 de septembre 1719, par ordre du tiran* (sic). Prié in-8°, 50 pages. Sans lieu ni date, relié en veau ancien; deux piqûres de vers dans la marge d'en bas.

N° 35. — *Poésies de Carême* (du sieur Poisson), à la Trappe, chez Lafriture (Mons, Henri Bottin), 1779. Volume inachevé, demi-reliure, dos et coins de maroquin bleu. (Par F.-A. Poisson dit *le poète*, né à Mons en 1725, mort dans la même ville en 1788. Le genre favori de ce poète était la satire et l'épigramme dont, trop souvent, la méchanceté faisait tout le sel. Non content d'avoir colporté et lu de tous côtés son

Dans sa boutique de la rue de Nimy, à Mons, le libraire Hoyois, complice de l'aventure et

manuscrit, Poisson, tout comme un autre, voulut se voir imprimé tout vif. Par malheur pour sa gloire, le conseil eut avis de cette édition clandestine ; et comme quelques perruques de ce respectable corps étaient assez mal traitées dans ses rimes, on fit saisir le livre avant qu'il eût vu le jour. Mon exemplaire, *seul* échappé à la brûlure générale, provient des héritiers de l'auteur.)

Nº 43. — *Les suites du plaisir, ou desconfiture du grand Roi dans les Païs-Bas*. Au Ponent (Hollande), 1686, in-12, 152 p., fig. ; mar. noir doré s. tr. (Libelle d'un cynisme dégoûtant à l'occasion de la fistule de Louis XIV. Une des figures représente le *derrière royal,* sous la forme d'un soleil entouré de rayons, avec la fameuse devise : *Nec pluribus impar.*)

Nº 47. — *Disputatio philosophica, qua anonymus probare intitur homines, ante peccatum, sexum non habuisse*. Coloniae Allobr. apud J. Tornaisium. MDCVII, in-4º, 48 p., fig., demi-reliure, non rogné.

(Cet ouvrage a appartenu à Leibniz, dont il porte la signature et plusieurs notes autographes.)

Nº 69. — *Parallèle des Juifs qui ont crucifié Jésus-Christ, leur Messie, et des Français qui ont guillotiné Louis XVI, leur roi*. In-8º, 89 p., sans lieu ni date (Mons, Monjot, 1794), demi-reliure, dos de maroquin.

(Cet ouvrage est du P. Charles-Louis Pischart, dominicain, natif de Blainville en Lorraine. Il a valu à son auteur, âgé de quatre-vingt-quatre ans, d'être fusillé le 29 thermidor an II sur la grande place de Mons, par suite d'un jugement rendu la veille par les sieurs Bar, Defrise et Lelièvre, *jugeant révolutionnairement en leur honneur et conscience* (sic).)

Nº 109. — *Aventures galantes du capitaine Blainville pendant son séjour à B*... (Bruxelles) 1746, petit in-12 de 369 p. sans indic. de lieu. Maroquin bleu doré sur tranche.

(Piquantes révélations — vraies ou fausses — sur la haute société de Bruxelles à cette époque, dans le genre des *Amusements* de Chevrier, mais plus fort.)

chargé de recueillir les offres, se voyait assailli de lettres et de requêtes, quémandant les renseignements, fixant des prix d'acquisition. Techner, encore que Nodier, son ami, eût flairé la supercherie, proposait 4 000 francs du *Corpus juris* elzévirien. Toute la bouquinerie française et belge se mettait en mouvement : Crozet, le libraire de la Bibliothèque royale, quai Malaquais, les Castiau de Lille, les Castermann de Tournay, les Deek de Bruxelles, les Maelcamp d'Anvers.

Qu'est-ce que Binche? Où est-elle située? Comment peut-on s'y rendre? interrogeaient fiévreusement les correspondants.

Et leurs enchères continuaient de pleuvoir : quinze cents francs pour un « *Mystère de Monseigneur Sainct Denys,* à neuf personnages, in-folio oblong sans date » ; cinquante louis pour un *Roman de Mélusine* imprimé à Audenarde en 1481.

D'aucuns, parmi les plus enragés, se risquaient au voyage, réclamant vainement à tous les échos l'étude de Me Mourlon et le mystérieux château du comte de Fortsas.

Un gros allemand, Jacob Ketel, vint tout

exprès de Cologne. Il baragouinait à peine le français et parce qu'on le supposait Flamand, la seule réponse qu'il obtenait à ses questions furieuses était un : « Je ne sais pas, monsieur » bien poli, dans la langue d'Henri Conscience : *Ik kan niet verstaen mynheer*. Il regagna ulcéré les bords du Rhin.

Le 1[er] août, huit jours avant la date fixée pour la vente mémorable, MM. les aubergistes de la bonne ville de Binche, *Lion Rouge, Soleil d'Or* et *Grand Monarque,* s'affairaient déjà à leurs fourneaux. Ils attendaient la venue des hôtes les plus illustres. MM. Techner, Nodier, Quérard, Arthur Dinaux (1), le bibliophile Jacob, Merlin, Le Glay, Duplessis ; les *Bibliophiles français,* le marquis de Château-Giron en tête, tout le club de Roxburg et la *Camden Society* conduite en masse par sir Phillips de Middlehill, avaient annoncé leur arrivée.

(1) Dinaux (Arthur-Martin), érudit et bibliophile, né à Valenciennes, le 8 septembre 1793, mort à Montataire (Oise), le 15 mai 1864. Fondateur et directeur des *Archives du nord de la France et du midi de la Belgique*, son principal ouvrage, en quatre volumes, s'intitule *Recherches sur les trouvères artésiens, cambraisiens, brabançons et du Tournains*.

Les *Sociétés badines* sont un travail posthume recueilli et mis en ordre par G. Brunet (1867).

Bien plus, le baron Frédéric de Reiffenberg, conservateur en chef des Bibliothèques royales à Bruxelles et membre de l'Académie de Belgique (1), avait mandé au bourgmestre ahuri, qu'il venait d'obtenir les plus larges crédits du ministère, à l'effet d'acquérir les merveilles qui jetaient sur sa commune un lustre aussi éclatant.

Le gouvernement de Léopold I[er] entendait conserver, pour le pays, un trésor qui constituait à ses yeux un véritable patrimoine national.

(1) Frédéric-Auguste, baron de Reiffenberg, né à Mons en 1795, mort à Saint-Josse-ten-Noode, près Bruxelles, en 1850, historien et polygraphe. Il fut d'abord officier et servait comme lieutenant dans les rangs de l'armée anglo-néerlandaise (brigade hollando-belge Bylandt) à la bataille de Waterloo. Esprit des mieux cultivés, adonné de bonne heure à l'érudition, il devint successivement, après avoir quitté l'armée : professeur de philosophie à l'université de Louvain (1822), de Liège (1825), conservateur enfin de la Bibliothèque de Bruxelles et membre de l'Académie royale. Le plus important de ses ouvrages est son *Histoire de l'Ordre de la Toison d'Or* (1830). La légèreté de son caractère, une regrettable absence de scrupules lui valurent un fort déplaisant déboire. La publication qu'il entreprit, sous son nom, des manuscrits laissés par P.-A. Ernst, curé d'Afden, fit scandale, le plagiat ayant été reconnu évident.



Cette fois, la mesure était comble et la plaisanterie, à se prolonger plus longtemps, menaçait de dépasser les bornes. En outre, le prudent Hoyois craignait des représailles et, commerçant avisé, tremblait pour ses vitrines. Son trop facétieux associé résolut d'arrêter les frais.

Trois jours plus tard, un journal de Mons, *l'Émancipation,* publiait cet avis, répété sur un feuillet imprimé, largement distribué par la poste : « Le public est informé que la belle bibliothèque de M. le comte de Fortsas ne sera pas vendue aux enchères. MM. les amateurs l'apprendront sans doute avec regret, mais cette précieuse collection ne sera pas perdue pour le pays : elle a été acquise par la ville de Binche pour sa bibliothèque municipale. »

La bibliothèque de Binche!... C'était couronner la bouffonnerie par une charge nouvelle. Binche est un grand village (1) et n'a

(1) *Était*, du moins, en 1840... Binche compte aujourd'hui 12 000 habitants; les femmes y travaillent surtout à la fabrication des « fleurs à plat » pour dentelles de Bruxelles.

jamais rien possédé qui ressemblât à un dépôt public. Les yeux les plus aveuglés furent bien obligés de se dessiller; le comte de Fortsas s'en fut au pays d'illusion rejoindre le baron de Crac son très glorieux émule.

A leur tour, les mystifiés se montrèrent gens d'esprit en ne se fâchant point. Ils acceptèrent gaiement leur infortune et prirent, Reiffenberg en tête, le bon parti de railler leur mutuelle crédulité. Firent-ils pas mieux que de se plaindre! D'ailleurs, ils pouvaient se consoler en pensant que le fabuleux catalogue constituait déjà, pour ses heureux possesseurs, une jolie friandise de bibliophile.

Quant au jovial inventeur de cette joyeuseté, il poursuivit en paix une vie qui devait être fort longue, menant de front à la fois la numismatique avec l'érudition. La liste est fournie de ses doctes travaux, et pourtant, ce n'est pas à la science qu'il doit le plus clair de sa notoriété. Ses compatriotes ignorent probablement l'*Histoire des seigneurs de Florennes,* ils n'ont pas oublié le fondateur de l'illustre secte des *Agathopèdes,* « société gastronomique et *sauciale* » dont les prouesses goguenardes sont demeurées

légendaires à Bruxelles (1). *Vanitas vanitatum*... et le mystificateur impénitent survit à l'écri-

(1) L' « illustre société » des *Agathopèdes* ou vulgairement des *Bons enfants* (Ἀγαθὸι παίδὲς) fut fondée, vers 1850, par Rénier Chalon, assisté de l'excentrique écrivain Guillaume Gensse. Les statuts de l'ordre parodiaient ceux de la franc-maçonnerie. Les membres étaient baptisés *Frères Voraces*, en abrévation les F. V. suivis de cinq points symboliques, ainsi disposés :·: Les principaux dignitaires portaient le titre de *Pourceau Grand Maître*, de *Gastrologue* et de *Grand Veneur*.

Le local de la société, composée des Frères Voraces « ayant fait preuve de gloutonnerie en toutes choses », s'appelait *Ménagerie*. La ménagerie elle-même, en imitation burlesque de l'Académie royale, était divisée en trois classes : la classe des *Sciants* (sciences); la classe des *Bêtes laides* (belles-lettres) et celle des *Beaux Anes* (beaux-arts).

L'ère moderne agath:·: commençait le 29 septembre. Le *cycle* (année) se distribuait en douze mois dont les noms, inspirés du calendrier républicain, évoquaient l'occasion gastronomique du moment : *Raisinaire*. — *Crépose*. — *Boudinal*. — *Petitpoisidor*. — *Huitrimaire*. — *Jambonose*. — *Canardinal*. — *Cerisidor*. — *Levraumaire*. — *Truffose*. — *Fraisinal*. — *Melonidor*. — Chaque mois, à son tour, se composait de trente *nuits* (jours); douze nuits formaient une *dodécade*. La douzième nuit était consacrée aux trav:·: agathop:·: les onze autres à la *digestion*.

Les douze mois de trente nuits donnent un total de trois cent soixante nuits, le *cycle* se complétait donc par cinq nuits supplémentaires dites *Fêtes purgatoriales*, en vertu du principe d'Hippocrate, et séparément désignées : *la Rhubarbe; le Sené; l'Aloès; la Bourrache; le Chiendent*.

Les réunions agathopédiques étaient naturellement prétexte à beuveries et lippées franches. On y élaborait force mystifications qui ne furent pas toujours du goût le plus athénien. Quant aux travaux des F:·: V:·:, le titre de ce *Mémoire*, publié sous la signature de Guillaume Gensse, suffira, je pense, à en indiquer la portée. Alphonse Allais lui-même n'eût pas

vain. Cet amour de la faribole ne nuisit pas à sa carrière. Rénier Chalon appartint à toutes les sociétés savantes, devint président des *Bibliophiles belges*, membre de l'Académie royale.

Quand il mourut presque nonagénaire en 1889, il n'avait, assure-t-on, rien perdu de son entrain, ni de sa belle humeur. Assurément, ce jour-là, Momus et son turbulent cortège durent prendre le deuil.

trouvé mieux : *Aperçu iconoclastique sur les différents procédés employés dans la fabrication de l'huile de cailloux et manière de se servir de cette substance métallurgique dans la guérison des affections cutanées.*

IV

LE MOLIÈRE INÉDIT DE M. DE CALONNE

(1845)

IV

LE MOLIÈRE INÉDIT DE M. DE CALONNE

Lireux : Victor-Auguste Lireux, si fort plaisanté par Banville (1), présidait en 1845 aux destinées odéoniennes (2). Ce chroniqueur aimable, ce journaliste avisé, un instant — pourquoi, grand Dieu? — déporté par le second Empire, et qui devait gagner la fortune dans les spéculations de Mirès, était volontiers incriminé de verser dans le plus désastreux classicisme (3).

(1) Voir les *Odes funambulesques*.

(2) Il avait pris la direction du théâtre en 1843 et sa gestion fut désastreuse, en dépit d'efforts réels et méritoires. Il dut déposer son bilan en 1845. Bocage lui succéda.

(3) Né à Rouen en 1810, Lireux avait fondé dans sa ville natale un journal satirique, spirituel et fort médisant, *l'Indiscret*. Il quitta Rouen, pour Paris, en 1841 et devint l'un des principaux collaborateurs de *la Patrie*. Après son départ forcé de l'Odéon, il prit la critique dramatique, d'abord au *Courrier français*, puis au *Charivari* et enfin au *Constitutionnel*. Adversaire résolu du prince-président, il rédigea, en collaboration avec Cham, *l'Assemblée nationale comique*, où celui qui allait devenir Napoléon III n'était pas épargné. Condamné, après le

En effet, la Tragédie triomphait sur ses tréteaux. Sans parler du répertoire, il avait apporté tous ses soins à monter la *Lucrèce* de Ponsard (1), et, pendant que les *Burgraves* tombaient — de quelle chute profonde — au Théâtre-Français, la femme de Tarquin Collatin était acclamée au carrefour Médicis : forfait horrible, abominable attentat à la religion de l'idole Hugo, que ses adorateurs faisaient expier au sacrilège en épigrammes, railleries, brocards et persiflages variés. Mais, de tous ces Pasquin, leur victime ne prenait nul souci : bientôt il récidivait sans remords, jouant une adaptation des *Nuées* (2), due à la plume « rétrograde » d'Hippolyte Lucas, une comédie antique « désolante de platitude », *la Ciguë* (3), œuvre de ce débutant sans avenir qui se nommait Émile Augier.

coup d'État, à huit années de déportation à Lambessa, les démarches de quelques amis bien en cour réussirent à le faire gracier. Rentré en France, il renonça dès lors à la politique et se lança dans les affaires financières. Associé de Solar, il fut co-directeur du *Journal des chemins de fer*. Il est mort, oublié mais enrichi, à Bougival en 1870.

(1) La première représentation fut donnée le 2 mai 1843.

(2) Première, le 21 novembre 1844.

(3) *Id.*, le 13 mai 1844.

Naturellement, la fureur dramatique sévissant à souhait déjà, sous Louis-Philippe, Lireux voyait son cabinet directorial assiégé de solliciteurs.

Parmi tous ces fâcheux, quémandeurs de billets, dramaturges en gestation, l'un des plus opiniâtres était un jeune licencié frais émoulu de Sorbonne. Il avait vingt-deux ans, se nommait Ernest de Calonne, rimait agréablement et affirmait volontiers sa parenté avec le ministre-courtisan trop admiré de Marie-Antoinette (1).

Lui aussi, l'infortuné, le démon du théâtre le possédait. Il avait présenté à l'Odéon une tragédie romaine : *Virginie,* gonflée des souvenirs de Tite-Live et du *Conciones*. Hélas! bien qu'elle comptât six actes — il y en avait un de rechange — et fût composée suivant la formule toujours chère à M. Viennet, la « Lucrèce plébéienne » (2) n'avait pas connu les glorieuses destinées de sa commère patricienne.

Malgré ses prédilections, Lireux avait reculé

(1) Il était, beaucoup plus authentiquement, fils de Fabius de Calonne, universitaire guilleret, professeur à Henri-IV et membre du *Caveau,* auquel on doit à la fois nombre de chansons grivoises et une traduction de Cornelius Népos.

(2) Ainsi que l'a baptisée Michelet.

devant la victime d'Appius Claudius et rendu son manuscrit à l'auteur. Celui-ci ne s'était pas découragé; remisant décemvirs et tribuns, il avait riposté par l'envoi d'une bluette aimablement Louis-XV, *Sous le masque*.

A présent il attendait son arrêt, multipliant les démarches et prodiguant les visites. Insistance perdue, l'écrivain éraillait ses braies à faire antichambre, Lireux persistait à ne point s'engager et demeurait sibyllin. Alors, dépité, excédé d'une éternelle attente, le pauvre M. de Calonne finit par se donner au diable...

Le diable est toujours là pour profiter de nos imprudences. Il le prit au mot et lui souffla une idée naturellement diabolique.

*
* *

Trois jours plus tard, *l'Entr'acte* insérait, en bonne place, une lettre timbrée de Rouen, par laquelle un certain M. Guérault-Lagrange, qui se disait avocat en cette ville et descendant de Lagrange, l'ancien camarade de Molière, annonçait *urbi et orbi*, qu'en fouillant dans une

armoire où s'étaient entassés de vieux papiers de famille, il avait mis la main sur une copie du *Docteur amoureux*.

Ce fut une belle rumeur au camp des moliéristes et dans tout le monde des lettres. Du Molière inédit, quelle trouvaille!... D'ailleurs, au moins de nom, on connaissait déjà ce *Docteur amoureux*. Boileau même l'avait cité avec éloge. Si le texte se trouvait perdu, son existence n'en était pas moins certaine. Il avait fait partie de ce premier répertoire que le grand comique promenait de ville en ville, au cours de ses tournées provinciales, en Languedoc, en Dauphiné, en Bourgogne et qu'il devait plus tard supprimer de son œuvre (1).

(1) Les travaux des érudits *moliéristes*, en particulier ceux de MM. P. Mesnard et E. Rigal, ont réussi à établir les principales étapes de Molière et de ses compagnons en province. On peut considérer comme à peu près certains les résultats suivants : Molière avec les Béjart est resté dans la troupe de Charles du Fresne jusqu'en juillet 1650 et l'on a pu signaler son passage à Toulouse, Albi, Carcassonne (1647), Nantes (1648), Poitiers, Toulouse, Narbonne (1649), Agen (1650). En octobre et novembre 1650, Molière est à Pézenas où siègent les États de Languedoc. Il est vraisemblablement alors le directeur de la troupe, puisque le reçu de 4000 livres « ordonnées aux comédiens par Messieurs des États » est signé de lui. Trois ans plus tard, devenu le protégé du prince de Conti, Molière fut chargé de « divertir » les États de Languedoc à Montpellier de

Tout en jouant la tragédie de Corneille, de Rotrou ou de Tristan l'Hermite ; la comédie de Scarron, de Boisrobert, de Cyrano, il avait fallu à l'auteur de *l'Étourdi,* par nécessité, « pour la recette », composer force petites pièces, des « farces », triomphe de l'hôtel de Bourgogne au temps de sa jeunesse. Quelques années auparavant, Viollet-le-Duc (1) en avait retrouvé deux : *La Jalousie de Barbouillé* et *le Médecin volant.* On savait le nom de plusieurs autres : *Le Docteur pédant, le Maître d'école, Gros-René écolier, Gorgibus dans le sac, le Fagoteux, la Casaque* (2). Il n'y avait donc rien d'absolument invraisemblable à ce que *le Docteur amoureux* connût la même fortune que ses aînés. Ami intime de Molière, « orateur » de la troupe, Lagrange pouvait fort bien avoir conservé d'an-

décembre 1653 à mars 1654 et de décembre 1654 à mars 1655. En novembre 1655, il revenait à Pézenas, puis il jouait à Narbonne, à Bordeaux, à Agen, à Béziers (1656) et de nouveau à Pézenas (1657). On sait que c'est en 1653 (1655 selon M. P. Mesnard) que Molière donna à Lyon son *Etourdi.* Le *Dépit amoureux* est de 1656 et fut joué à Béziers.

(1) L'érudit, père du grand architecte (1781-1857).

(2) *Gorgibus dans le sac,* farce renommée de Tabarin, a fourni plus tard à Molière une scène des *Fourberies de Scapin* et *le Fagoteux,* tiré d'un fabliau du treizième siècle, *le Vilain Mire,* est devenu *le Médecin malgré lui.*

ciens manuscrits. Une fois sur la piste de ce rare gibier, son arrière-petit-fils n'aurait peut-être qu'à fouiller dans son armoire, pour en exhumer toute une famille de farces perdues ou d'ébauches ignorées. Quelle perspective ouverte à l'espoir des admirateurs du grand Poquelin!

Or, par une fortune singulière, M. de Calonne se trouvait être en relations avec ce Guérault-Lagrange. L'avocat normand, retenu à la chambre par une crise de goutte, l'avait même choisi, malgré sa jeunesse, « pour suivre l'affaire » et mener *le Docteur amoureux* à bonne fin de représentation.

Le lendemain, pénétré de sa nouvelle importance, derechef le mandataire se présentait chez Lireux. Cette fois, il n'attendit pas. M. le Directeur le reçut aussitôt avec empressement. Songez donc, un gaillard qui détenait Molière à sa discrétion!... Quelle aubaine si l'Odéon pouvait confisquer la géniale pochade, quelle humiliante nasarde à MM. les sociétaires du Théâtre-Français et à Buloz, leur commissaire royal (1)!

(1) En 1840, le comité avait obtenu l'autorisation de s'administrer lui-même, sous la surveillanee de M. Buloz, commissaire royal, appelé en 1838 à la succession du baron Taylor.

Le prédécesseur de M. Antoine se montra donc précis et catégorique. Que l'honneur lui fût confié de monter *le Docteur amoureux,* et *Sous le masque* était reçu d'emblée, avec promesse d'un tour de faveur. M. de Calonne apparut conciliant, sans rancune des rebuffades passées. Au nom de son ami toujours podagre à Rouen, il accepta la proposition qu'on lui adressait : rendez-vous fut pris pour une lecture au premier jour.

Elle eut lieu le 12 février, dans un grand silence attentif et déférent. Le classique Lireux exultait; il reconnaissait et saluait au passage, dans leur forme première, quelques-uns des morceaux célèbres que Molière devait plus tard reprendre et utiliser dans *M. de Pourceaugnac, l'Avare* ou *le Mariage forcé.*

L'émotion générale, mais pour des raisons différentes, avait même gagné jusqu'au lecteur dans son fauteuil : « Je me rappelle, a-t-il écrit dans la suite, que le buste honoré de Molière assistait à cette séance; il me faisait face. Je ne pouvais m'empêcher de porter les yeux sur lui, de temps en temps. Cela me gênait. Je changeai de place et je lui tournai le dos; j'étais plus à mon aise. »

Les rôles furent aussitôt distribués aux meilleurs interprètes : Monrose, Barré, Alexandre Mauzin, Mlle Volet, et les répétitions commencèrent.

Consciencieux et recueillis, les artistes apportaient la plus édifiante attention à l'étude de leurs personnages. Les amendes chômaient, ils rivalisaient de zèle, exacts, dociles, empressés. L'honnête M. de Calonne s'en applaudissait joyeusement et devait, sans nul doute, informer le pauvre Guérault-Lagrange, dont la goutte persistait à ne point céder aux ordonnances des médecins.

Cependant, autour du chef-d'œuvre si miraculeusement retrouvé, une polémique s'était engagée dans les journaux. Quelques critiques, plus méfiants qu'il ne convient, flairaient la supercherie. Viollet-le-Duc, consulté, avait haussé les épaules : Lagrange était mort sans postérité. Théophile Gautier dénonçait le pastiche et daubait sur Lireux.

Malgré son enthousiasme, celui-ci s'émut devant ces attaques. La copie de théâtre qu'il avait entre les mains lui sembla tout à coup bien incertaine, il réclama le manuscrit original.

Pareille exigence parut fort ennuyer M. de Calonne. Le méticuleux provincial qu'était son invisible camarade hésitait, affirmait-il, à se dessaisir d'une pièce si précieuse.

— Le manuscrit, maugréait Lireux, ou j'arrête les répétitions.

Ainsi mis en demeure, il fallut bien s'exécuter. Après de nouveaux palabres avec le juriste rouennais, le manuscrit arriva enfin. Le traînard y avait mis le temps : — était-ce donc celui de le fabriquer?

Il fit aussitôt son entrée triomphale à l'Odéon. C'était d'ailleurs une fort estimable calligraphie : quatre-vingts pages d'une haute cursive allongée, dont l'encre avait congrûment pâli depuis deux siècles, et sur papier de fil aux armes du duc de Pomponne. Lireux, transporté, s'empressa de l'hospitaliser dans son bureau. Il l'en sortait parfois, pour le produire aux curiosités de ses intimes. Après chaque exhibition, un double verrou répondait de sa sécurité : ce bon M. Guérault-Lagrange pouvait dormir tranquille.



Tout arrive, même le jour d'une *première*. Le 1er mars 1845, une débauche d'affiches avertit les Parisiens que *le Docteur amoureux* allait subir la grande épreuve. Lireux avait composé son spectacle « à la gloire de Molière », avec l'intrépidité d'un croyant et la ténacité d'un amoureux. On commençait à six heures par *l'Avare;* venait ensuite la pièce si impatiemment attendue, présentée comme il suit au public :

« *Le Docteur amoureux*, comédie retrouvée de Molière, en un acte en prose, qui fut jouée pour la dernière fois, le 24 octobre 1658, devant Monsieur, frère unique du Roi, par Molière et sa troupe, dans la salle des gardes du vieux Louvre et qui depuis avait été perdue. »

Le Malade imaginaire, enfin, terminait la soirée. En outre, au bas des placards figurait cet avis alléchant : « Le manuscrit du *Docteur amoureux* sera exposé au foyer du théâtre pendant toute la durée de la représentation. »

Une déplorable rechute empêchait toujours M. Guérault-Lagrange d'assister au triomphe de l'œuvre sauvée par son aïeul, mais, en revanche, l'ami qui l'avait préparé — le digne jeune homme — avec tant de sollicitude méritoire, s'était mis en peine de composer un prologue et racontait en vers l'origine de la pièce et son odyssée (1).

(1) Ce prologue, d'une verve malicieuse, était — coïncidence voulue — récité par un acteur nommé Boileau. En voici les passages les mieux venus :

LE PROLOGUE, *en costume de manuscrit.*

« Je suis le manuscrit du *Docteur amoureux*
« Et je viens devant vous m'expliquer de mon mieux.
« Je vais donc vous conter une petite histoire ;
« Souffleur, soutenez-moi : j'ai perdu la mémoire,
« Voilà bien deux cents ans que je ne parle pas,
« Si ce n'est toutefois avec messieurs les rats.

. . . .

« Je naquis à Bordeaux ; Poquelin fut mon père
« Et je m'en vante. A peine eus-je vu la lumière
« Qu'on me fit voyager et courir le pays,
« De Lyon à Rouen, de Rouen à Paris.
« Une fois arrivé dans cette grande ville,
« Mon père obtint du Roi, chose alors difficile,
« La faveur de jouer à la Cour devant lui.
« C'est moi dont il fit choix pour lui prêter appui.

. . . .

« Le Roi, qui m'écouta, m'applaudit et mon père
« Me dut depuis ce temps un destin plus prospère.
« Voyez comme, par lui, je fus récompensé,
« Il me mit au secret ; je me vis délaissé,
« Et lorsque chaque soir, un public idolâtre
« Accablait de bravos mes frères au théâtre,

Cependant le théâtre avait ouvert ses portes, et pour une belle « chambrée », comme on dirait aujourd'hui, c'était une belle chambrée.

A l'orchestre ou au balcon se pressaient des figures connues : artistes, mondains, gens de lettres, voire érudits et grammairiens, attirés par l'appât d'un si friand régal. On se montrait Villemain, Francisque Michel, Désiré Nisard,

« Et la ville et la cour oubliaient leur aîné,
« Comme s'il fût défunt ou pas encore né.
« Boileau seul se souvint de moi, car il me nomme,
« Boileau me regretta : c'était un si brave homme!
« Mon père, avec dessein, me fit passer pour mort.
« Vous allez décider s'il eut raison ou tort...
« Ma famille eut grand soin d'appuyer ce mensonge
« Elle héritait de moi. C'est fort mal quand j'y songe.
« Mais je vais me venger : Sganarelle, deux mots;
« Rendez-moi, s'il vous plaît, les amusants propos
« Que vous m'avez volés. Mon cousin le Malade,
« Restituez-moi donc la scène d'algarade
« Qui fait si bien chez vous. Pourceaugnac, mon neveu,
« N'imitez point l'Avare et donnez-nous un peu
« Ce passage bouffon que vous nous enlevâtes :
« Vous le nierez en vain, je suis sûr de mes dates.

. . . .

« Quand mon père mourut, Lagrange son ami
« Devint mon possesseur. Il me plaça parmi
« Des papiers dont j'ignore et le sens et l'usage
« Et me fit à Rouen faire un nouveau voyage.
« C'est là que je dormis d'un si profond sommeil
« Que j'ai grand'peine encore à croire à mon réveil.

. . . .

« Enfin j'espère en vous : oui, si ma gaîté brille,
« Vous y reconnaîtrez le ton de ma famille.
« Et les bravos perdus pendant mon long sommeil
« Pourront seuls, par leur bruit, achever mon réveil. »

l'austère M. Patin, le facétieux Roqueplan, Eugène Sue, Méry, Alphonse Karr. Dans les loges, chatoyaient les belles habituées des salons Récamier, de Girardin, Mélanie Waldor, Anaïs Ségalas. A son poste, enfin, l' « État-major » de la critique au grand complet : Gustave Planche dédaigneux de la mode, l' « impassible » Jules Janin, Chaudesaigues, Étienne Arago, Hippolyte Lucas, Théophile Gautier barbu et chevelu.

L'Avare fut écouté avec une respectueuse indifférence, mais à l'entr'acte le public envahit le foyer. L'avertissement sur l'affiche produisait son effet : chacun brûlait d'apercevoir le fameux manuscrit.

Entre deux gendarmes chargés de sa sauvegarde, il s'étalait bien en vue, sur la table où tout à l'heure Argan allait compter les parties de M. Fleurant. Des mains avides s'en emparent. On le regarde, on l'examine, on le tourne, on le retourne, on le palpe, on le flaire, on l'aurait goûté s'il eût été goûtable. Deux feuillets disparurent, arrachés dans la bousculade. L'impression générale s'affirmait favorable; pourtant Théophile Gautier, désolam-

ment sceptique, continuait de trouver « l'air trop vieux à ce cahier pour n'être pas trop jeune. »

Le rideau se leva. Qu'allait-il advenir?... Un succès et la pièce appartenait à Molière, mais si c'était un échec!...



Les personnages du *Docteur amoureux* étaient ceux des bouffonneries italiennes rajeunies sur l'*Illustre Théâtre*. Leurs noms s'avéraient pertinemment moliéresques : un barbon, docteur ridicule, *Géronte;* sa fille *Dorine*, ornée d'une suivante *Marianne*, un amoureux *Cléante*, escorté de *Mascarille*, le valet classique débrouillard et matois qui deviendra Scapin, avant d'être Frontin, Crispin ou Figaro.

Géronte désire marier sa fille, mais en sa qualité de docteur, il veut « s'engendrer » suivant ses goûts à quelque savant et savantissime, notaire ou médecin. Précisément il attend *Valère*, le fils de son ami *Orgon*, qui doit arriver par le coche.

Or, *Dorine* aime *Cléante* et en est aimée.

Elle dit sa peine à *Marianne* qui l'encourage à résister :

« — Un notaire n'est pas notre fait. Nous voulons un jeune seigneur aimable, tendre, qui estime notre esprit et notre beauté, qui nous épouse par la raison qu'il nous aime et non pas qui nous aime par la raison qu'il nous épouse. »

Cléante, survenu, apprend son malheur et se désespère.

« — Êtes-vous notaire? interroge *Marianne*.

Cléante. — Non point, à mon grand contentement.

Marianne. — Renoncez donc à l'honneur de nous avoir pour femme.

Cléante. — Je ne te conçois pas.

Marianne. — Ne seriez-vous point quelque chose comme docteur?

Cléante. — Moins encore.

Marianne. — Rentrez au logis et tenez-vous-y tranquille.

Cléante. — Explique-toi.

Marianne. — Il nous faut un gendre qui salue en latin, marche en grec, dorme en hébreu, mange en égyptien, boive en carthaginois et digère en syriaque. Savez-vous tout cela?

Cléante. — Je sais comme il faut aimer une femme aussi parfaite que vous, Dorine, toute ma science s'arrête là!

Marianne. — C'est la bonne, mais elle ne suffit pas à M. Géronte. »

Sur le conseil de son valet, *Cléante* va se présenter comme un docteur à *Géronte*. Hélas! malgré son nom en *us*, son pathos philosophique et son admiration pour Aristote, il n'arrive pas à convaincre le bonhomme, engagé avec *Orgon*. Force est donc de recourir à l'ingéniosité de *Mascarille*. Celui-ci guette *Valère* à sa venue, l'emmène sous un prétexte, et le chambre en compagnie de flacons de bon vin et de pâtés de venaison. Puis, se donnant pour lui à *Géronte*, il entreprend de dégoûter le beau-père d'un gendre à souhait rendu butor, ivrogne et débauché (1).

L'obstiné vieillard, malgré tout, hésitait en-

(1) Mis en présence de sa fiancée, *Mascarille-Valère*, dans un mouvement de scène emprunté au *Mariage forcé*, l'effarouchait par ses transports.

Mascarille. — Foi de notaire, je n'ai jamais vu de femelle aussi parfaite! Le cou mignon que voilà, il faut que je le baise encore... Tout cela va donc m'appartenir. Je vais avoir en possession propre ces épaules appétissantes, ces bras potelés et friands, ces petits...

Géronte. — Arrêtez, Valère.

Mascarille. — Je remonte, ce menton rondelet, cette bouche amoureuse...

Géronte. — Arrêtez, encore un coup.

Marianne. — Monsieur Géronte, vous aurez là un gendre des plus agréables.

core à rompre les fiançailles, lorsque revenait *Cléante,* armé cette fois d'un argument irrésistible :

« Cléante. — Je suis riche, monsieur Géronte, et ne demande pour tout bien que votre fille.

Geronte. — Sans dot?

Cléante. — Sans dot.

Géronte *(à part).* — Ce docteur a des qualités que je n'avais point aperçues. »

Et la « farce » se terminait classiquement par le double mariage de *Dorine* et de *Cléante,* de *Mascarille* avec *Marianne,* dont *Valère,* encore mal dégrisé, venait dresser le contrat.



Le rideau tomba sur des bravos nourris... Évidemment, l'auteur du *Misanthrope* avait été souvent mieux inspiré. Si l'on reconnaissait sa manière, assurément c'était la moindre... *Quandoque dormitat..* Mais sans doute aussi, ne fallait-il voir dans ce *Docteur amoureux* qu'une ébauche, une pochade improvisée, dont les traits les mieux venus devaient plus tard se

retrouver dans les chefs-d'œuvre. Où s'esclaffait le Grand Roi pouvaient bien sourire les sujets du Roi-citoyen. D'ailleurs, le jeu des acteurs, la rondeur de Barré, la vivacité de Monrose, la grâce de Mlle Volet avaient emporté la réussite... Donc, foin des médisants, la pièce était bien de Molière.

Tel fut, dans sa majorité, l'avis de la critique. « L'attribution à Molière, écrivait Hippolyte Lucas, dans *le Siècle,* parait des plus vraisemblables. Celui-ci se pillait, se refaisait sans cesse, on le sait. On retrouve dans ce *Docteur* des scènes de cinq ou six autres de ses comédies. » Et il proclamait « la pièce amusante, d'un bon comique, infiniment supérieure à *la Jalousie de Barbouillé* et au *Médecin volant* (1). »

Le National, le Constitutionnel partageaient le même sentiment. Étienne Arago se bornait sans conclure à critiquer le titre, qu'il eût préféré *l'Amour docteur*. Janin, dans les *Débats,* garda prudemment le silence.

A peu près seul, Théophile Gautier s'entêta à dénoncer le pastiche. Il ne voulait pas être

(1) *Le Siècle,* feuilleton dramatique du 3 mars 1845.

dupe et l'aspect du manuscrit avait déterminé sa conviction : « Une encre décolorée par le temps, disait-il, le serait d'une manière inégale et n'aurait pas cette teinte blonde uniforme, produite par une décoction de bistre. » Pour lui, « la pièce est de Calonne, qui l'a reconstruite d'après les analyses laissées par les contemporains et qu'il a entremêlées de centons pris dans les différentes œuvres du maître (1) ». Il reconnaissait, au surplus, l'imitation plaisante, adroitement troussée, et « l'allure du style assez franche ».

Malgré ce réquisitoire, *le Docteur amoureux* continuait à faire recette. Qui sait, peut-être la mensongère comédie figurerait encore au catalogue des œuvres de Molière, si son auteur responsable ne s'était mal avisé de venir bavarder. Des indiscrétions filtrèrent et la dispute recommença. Une enquête sérieuse fut menée à Rouen. Jamais, dans la patrie de Corneille, aucun Guérault-Lagrange ne s'était fait inscrire au barreau : nul n'y connaissait ce personnage vraiment par trop mythique. Sommé de le pro-

(1) *Presse*, feuilleton dramatique du 3 mars 1845.

duire, son inventeur se déroba. On découvrit également l'origine de la mirobolante copie aux armes de Pomponne. Avec l'aide d'un camarade chartiste, Calonne l'avait fabriquée de toutes pièces. Le facétieux paléographe contrefaisait des modèles de l'époque.

L'évidence n'était plus niable, et les rires éclatèrent, quelques-uns réprobateurs et scandalisés. Lireux, furibond, retira la pièce. Il faillit même intenter un procès à l'effronté qui s'était si bien moqué de lui ; la crainte du ridicule l'en empêcha, mais il renvoya dédaigneusement le manuscrit de *Sous le masque*.

Après ce bel exploit, qui le haussait, pour ses débuts, au rang des plus adroits mystificateurs de lettres, le jeune M. de Calonne rentra dans le silence. De plus austères travaux le sollicitaient. Il préparait l'agrégation des lettres. On le retrouve, en 1850, professeur de rhétorique à Alger. Il n'avait pas renoncé au théâtre, mais, entre deux explications d'Horace ou de Sophocle, ne s'y livra plus que rarement, à de longs intervalles et sans mérite exceptionnel (1).

(1) Il fit en effet représenter le 13 décembre 1853 à Alger une comédie en vers, *Berthe et Suzanne ; l'Oncle Sommerville*

Certain jour pourtant, un autre directeur de théâtre, en humeur de joyeuseté, lui fit proposer de « retrouver » une pièce de Regnard. Cette fois, l'universitaire assagi se contenta de répondre spirituellement « qu'il fallait être bien *Distrait* pour oublier que le *Légataire universel* avait gardé la succession de Regnard telle que le *Joueur* l'avait faite ; qu'un *Retour imprévu* ne serait pas vraisemblable et que l'auteur d'une pareille offre méritait qu'on lui répondît : *Attendez-moi sous l'orme.* »

(1865) ; *le Gentilhomme citoyen* (troisième Théâtre Français, 1878) ; *la Dispense* (même théâtre, 1879). On lui doit également un recueil de poèmes, *Hier et Demain* (1875).

V

LES MÉTAMORPHOSES D'OLIVIER BASSELIN (1826-1866)

V

LES MÉTAMORPHOSES D'OLIVIER BASSELIN

Le 4 avril 1866, en Sorbonne, la séance d'ouverture du Congrès des sociétés savantes, présidée par Amédée Thierry, fut marquée par un incident scandaleux auquel Henri Martin servait à la fois d'occasion et de victime.

Il se trouvait alors candidat à l'Académie française contre Cuvillier-Fleury et la lutte s'annonçait des plus chaudes. La politique s'était emparée de l'élection : la presse monarchiste bataillait pour l'ancien précepteur du duc d'Aumale, les journaux républicains défendaient l'historien contre le critique.

On connaît le système d'Henri Martin ; sa théorie de la formation parallèle de la nationalité française à travers les siècles, à la fois politique, littéraire et sociale ; sa conception, d'ailleurs erronée, du génie celtique imprégnant d'âge en âge notre caractère national. Ses

convictions, enflammées d'idéal démocratique, avaient conduit l'écrivain à magnifier dans le passé l'importance des mouvements populaires. Au tome IV de son *Histoire de France*, notamment, il célébrait avec un lyrisme de style, bien inhabituel sous sa plume, l'insurrection paysanne qui, à la fin de la guerre de Cent Ans, avait soulevé la Normandie contre les Anglais (1).

« Au temps de l'invasion d'Henri V, vers 1415, il y avait dans le Bocage normand une société de joyeux compères qui s'appelaient les *Galants*, les *Compagnons Galois* ou les *Gales-Bon-Temps*, du celtique *Galach*, brave et par extension galant homme, bon compagnon. La ville de Vire était leur chef-lieu et leur dévotion avait pour objet la bouteille. Leurs chansons bachiques se nommaient vaux de Vire, du nom du faubourg où se tenaient leurs réunions, à l'entrée de la verte vallée de Vire. C'est de là qu'on a fait par corruption vaudeville. L'arrivée des Anglais, en portant la désolation dans les vallées normandes, ne fit pas taire les voix bruyantes des Compagnons du vaux de Vire, mais changea le ton de leurs chants. Une résistance énergique suivie d'une soumission forcée, puis, par intervalles, de grandes révoltes et, entre les révoltes, une sorte de chouannerie dans le Bocage, tel

(1) Le passage figure encore en entier aux *Éclaircissements* de la 4e édition.

fut l'aspect de la Normandie sous les Anglais. Les adorateurs de la dive bouteille, les devanciers de Rabelais, devinrent les indomptables instigateurs de la rébellion, qu'ils servirent de leurs bras comme de leurs chansons. Ils se firent un capitaine dont le nom est resté vaguement populaire et dont la tradition a fait l'inventeur du vaudeville, mais dont on a trop longtemps oublié les vrais titres à la popularité, c'est-à-dire le généreux emploi de sa verve et sa fin tragique. Olivier Basselin, ancien matelot, exploitait, dit-on, un moulin à foulon dans le faubourg, au Pont-des-Vaux, lorsque les Anglais s'emparèrent de Vire, en 1417. On a conservé la chanson par laquelle il appelle le Bocage aux armes :

Entre vous, gens du village,
Qui aimez le roi Françoys,
Prenez chacun bon courage
Pour combattre les Englois.
Prenez chacun une houe
Pour mieux les déraciner,
S'ils ne s'en veulent aller,
Au moins faites-leur la moue... » (1)

(1) Voici la chanson entière :

Cuydez vous que je me joue
Et que je vouloisse aller
En Engleterre demourer?
Ils ont une longue coue.

Entre vous, gens de village,
Qui aymés le roy Françoys,
Prenez chascun bon courage
Pour combattre les Engloys.

Et l'historien se désolait :

« Les vœux du pauvre Bachelin ne furent pas exaucés et ce fut lui qui monta sur le gibet dont il menaçait les oppresseurs de son pays. Voici l'oraison funèbre que lui firent ses compagnons : »

« Hélas, Olivier Basselin,
N'aurons-nous plus de vos nouvelles?
Vous ont les Anglais mis à fin. »

. . . .

Prenez chascun une houe
Pour mieulx les desraciner.
S'ils ne s'en veulent aller,
Au moins faictez leur la moue.

Ne craignez point à les battre,
Ces godons panches à pois,
Car ung de nous en vault quatre :
Au moins en vault-il bien trois.

Afin qu'on les esbaffoue,
Autant qu'en pourrès trouver
Faictes au gibet mener
Et qu'on les y encroue.

Pardieu ! si je les empoingne
Puis que j'en jure une foys
Je leur monstrerai sans hoingne
De quel pesant sont mes doigts.

Ils n'ont laissé porc ne oue
Tout entour nostre cartier
Ne guerne, ne guerniller.
Dieu si mect mal en leur ioue !

Les Anglais ont fait déraison
Aux compagnons de Vau-de-Vire,
Vous n'ouirez plus dire chansons
A ceux qui les soulaient bien dire. » (1)

Tout embrasé d'enthousiasme, le panégyriste lisait dans le passé, comme un prophète voit l'avenir :

« La compagnie du Vau-de-Vire survécut à son capitaine et vit ce jour de victoire et de délivrance qu'avait

(1) Hélas! Ollivier Basselin,
N'orron nous poinct de vos nouvelles?
Vous ont les Engloys mis à fin?

Vous soulliès gayement chanter
Et de mener joyeuse vye
Et les bons compaignons hanter
Par le pays de Normandye.

Jusqu'à Sainct-Lô en Cotentin,
En une compaignye moult belle,
Oncques ne vy tel pellerin.

Les Engloys ont fait déraison
Aux compaignons du Vau de Vire
Vous n'orrez plus dire chansons
A ceux qui les soulloient bien dire.

Nous priron Dieu de bon cueur fin
Et la doulce Vierge Marie
Qu'il doint aux Engloys male fin
Dieu le père si les mauldye?

rêvé le Tyrtée populaire du Bocage. Elle salua d'un chœur éclatant la bataille de Formigny (1) : »

« Cuydaient toujours vider nos tonnes,
Mettre en chartre nos compagnons,
Tendre sur nos huys des sidones (linceuls)
Et contaminer nos vallons...

S'embesoignans de nos futailles,
Dieu a féru ces enragés
Et la dernière des batailles
Par leur trépas nous a vengés (2). »

(1) Victoire remportée en 1450 par le connétable de Richemont sur les Anglais.

(2) Cuydoient toujours vider nos tonnes,
Mectre en chartre nos compaignons,
Tendre sur nos huys des sidones
Et contaminer nos vallons.

Cuydoient toujours dessus nos terres
S'esbattre en joye et grand soulas (réjouissance),
Pour reconfor embler (enlever) nos verres
Et se gaudir de nos repas.

Ne beuvant qu'eau, tous nos couraiges
Estoyent la vigne sans raizin,
Rougissoient encor nos visaiges
Ainçois de sildre ne de vin.

(Mais ce n'était ni par l'effet du cidre, ni par celui du vin.)

S'embesoignant de nos futailles,
Dieu a féru ces enraigiés
Et la dernière des batailles
Par leur trépas nous a vengiés.

Ici le découvreur de héros entonnait un péan.

« Quelle distance de cette franche et vaillante poésie populaire au fatras alambiqué des poètes de cour! C'est ici, et dans le *Pathelin*, qu'est le vrai lien de l'ancienne poésie nationale, avec la langue et la littérature de la France moderne qui va naître. »

Olivier Basselin, chef de partisans : un champion du patriotisme, un défenseur du sol natal, le buveur sans cesse altéré, le fol et bon vivant qui chante si bien les glouglous de la bouteille :

« Bon vin, je ne te puis laisser
Je t'ai m'amour donnée
Bon vin, je ne te puis laisser
Ne soir, ne matinée. » (1)

Beuvons tous : des jours de détresse
Jectons le record (souvenir) en ce vin.
Ores ne me chault que lyesse
Beuvons tous du vespre (soir) au matin.

(1) La pièce est connue :

Bon vin, je ne te puis laisser
Je t'ay m'amour donnée
Anehaunoy!
Je t'ay m'amour donnée.

Souvent m'a faict la soif passer,
Bon vin, je ne te puis laisser

le godailleur endurci qui célébrait l'ivresse comme une vertu :

Hélas ! que fait un pauvre ivrogne?
Il se couche et n'occit personne;
Ou bien il dit propos joyeux;
Il ne songe point en usure
Et ne fait à personne injure.
Buveur d'eau peut-il faire mieux?

En dépit des travaux de Le Roux de Lincy et d'Eugène de Beaurepaire qui déjà l'affirmaient, la thèse était audacieuse. Il ne fallait rien moins, pour l'imposer dans sa hardiesse, que toute l'autorité du savant annaliste.

Ne soir, ne matinée,
Anehaunoy,
Ne soir, ne matinée,

Tu es plaisant à l'emboucher,
J'ayme tant la vinée.
Je prends plaisir à te verser
Tout au long de l'année.

Soubz la table m'a fait coucher,
Maintes fois ceste année,
Et si m'a fait dormir, ronfler
Toute nuict et nuictée.

Et ma robe à deux dés jouer,
Chanter mainte journée,
A la maison d'un tavernier
Passer ma destinée.



Or, en cette journée du 4 avril, dans le grand amphithéâtre de la Faculté des lettres, aux oreilles effarées de la docte assemblée, une stupéfiante déclaration allait être portée à la tribune par un érudit normand, M. Julien Travers, éditeur lui-même du poète virois (1).

On venait d'entendre un mémoire de M. de Rosières ; le président, suivant l'ordre du jour, donna la parole au rapporteur qui lui succédait :

— Mes chers collègues, commença M. Travers, laissez-moi vous conter une anecdote de jeunesse. En 1826, hélas! voici quarante ans, professait à Saint-Lô certain régent de rhétorique. C'étaient alors les jours héroïques du romantisme, le moyen âge florissait, Victor Hugo écrivait le *Pas d'arme du roi Jean,* Charles Nodier et le baron de Rojoux ressuscitaient à

(1) A Paris, chez Lance (1833). Deux autres éditions avaient précédé le travail de M. Travers, celle d'Assalin (1811) et de Louis du Bois (1821).

nouveau Clotilde de Surville (1). La *Muse de l'Ardèche* enthousiasmait les collégiens laudiniens, le « cher enfantelet, vrai portrait de son père », tournait leurs têtes juvéniles. En vain, le maître essayait-il de calmer leurs transports, de démontrer la fraude évidente. Peine perdue, ils refusaient d'entendre raison et n'en trépignaient que mieux. Alors, pour leur donner une leçon et les mettre en garde dans l'avenir, le jeune professeur — il avait vingt-quatre ans et c'est là son excuse — imagina de leur tendre une embûche.

Chez nous, au pays de Vire, Olivier Basselin est, vous le savez, une façon de héros légendaire; une auréole fabuleuse entoure le mystère de sa vie. Bref, il reste dans notre petite patrie le plus populaire des Normands. Donc, un beau jour, au début de sa classe, mon professeur tint ce petit discours à ses élèves :

— Messieurs, puisque vous aimez les témoignages d'autrefois, je suis heureux de vous apporter une vieille chanson normande, un antique vau de Vire, contemporain de la vic-

(1) Voir le premier volume des *Grandes Mystifications littéraires*, chap. v. (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

toire remportée sur les Anglais à Formigny par nos ancêtres. Je l'ai trouvé dans un manuscrit du quinzième siècle et vous en apporte la primeur.

Et de sa voix la plus sonore, il lut à son auditoire le Chant des Compagnons Galois :

Cuydoyent toujours vider nos tonnes
Mettre en chartre nos compagnons...

la pièce décisive, sur laquelle se fonde précisément M. Henri Martin, pour asseoir sa thèse d'une chouannerie dans le Bocage.

Eh bien! mes chers collègues, j'ai le regret d'avoir à le constater devant vous, notre éminent confrère a été abusé par un faux. Il n'y a pas eu, au quinzième siècle, d'insurrection populaire en Normandie, pas davantage de compagnies de partisans reconnaissant Olivier Basselin pour capitaine. De telles conjectures ne s'appuient que sur de patriotiques illusions, et les théories qui prétendent l'établir ne sont qu'un échafaudage systématique étayé sur des méprises.

Ce vau de Vire est un pastiche. Le Roux de Lincy eut le tort de l'accueillir, mais s'il a pu

leurrer des collégiens, il ne doit pas plus longtemps tromper des érudits. Et quand j'affirme qu'il est apocryphe, j'ai de bonnes raisons, vous pouvez m'en croire, je le sais mieux que personne, puisque j'en suis l'auteur; le régent du collège de Saint-Lô n'est autre que moi-même :

Me, me adsum qui feci, in me convertite ferrum! (1)



Une énorme hilarité secouait à présent le savant auditoire. Jamais les murailles de la vieille Sorbonne n'avaient entendu pareille explosion de rires intempestifs. Fort ennuyé, lié avec Henri Martin d'une étroite amitié, le président s'affairait au bureau, adjurant et objurguant, essayant en vain de ramener un peu d'ordre, de rétablir la dignité compromise de la séance. Il manqua de briser sa sonnette, mais en dépit de ses efforts, les délégués pré-

(1) M. Julien Travers oubliait toutefois de dire que dès 1858, Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) dénonçait son Vau-de-Vire comme « ridiculement apocryphe ».

tèrent jusqu'à la fin la plus déplorable inattention aux travaux dont on les entretenait.

Julien Travers sortit en triomphateur. Dans la cour Gerson, c'était à qui s'approcherait de lui, pour le féliciter et lui serrer la main. Le soir même, les journaux commentèrent l'incident, qu'ils amplifièrent le lendemain. Bien qu'il s'en défendit, on accusa le détracteur d'Henri Martin de vouloir faire échec à sa candidature et de lier partie avec son concurrent. La *Gazette de France* protesta avec satisfaction qu'un historien publiquement convaincu d'une erreur si grossière était pour jamais indigne d'entrer à l'Académie. En riposte, Taxile Delord, dans *le Siècle*, malmena fort le « Trissotin de Caen ». *L'Événement, le Figaro* se gaussèrent. Ce fut bien pis dans les revues spéciales ; bientôt le mystificateur connut de cruelles disgrâces.

Il n'avait pas seulement surpris la candeur des potaches, ses élèves, il avait en même temps déçu le monde savant, qui lui gardait une solide rancune. Dans l'édition d'Olivier Basselin, publiée par ses soins en 1833, ne trouvait-on pas, en effet, son pastiche introduit, qu'il affirmait authentique, désigné, par

une note fallacieuse, comme « échappé aux investigations, inconnu de tous les antiquaires de Normandie ». En outre, circonstance aggravante, il avait laissé Le Roux de Lincy lui donner une place dans son *Recueil des Chants historiques français* : double crime, inexpiable attentat contre l'érudition!

Dans la *Revue critique* (1), M. Paul Meyer tomba sur le malfaiteur à bras raccourcis, vengeant du même coup Henri Martin calomnié. — Comme une hirondelle ne fait pas le printemps, une douteuse facétie ne suffit pas à infirmer un système historique. L'écrivain n'avait qu'à supprimer dans son ouvrage la fâcheuse citation, et tout serait dit. Ses conclusions n'en subsistaient pas moins : les compagnons du vau de Vire avaient réellement existé; les pages émues demeuraient entières qui racontaient « leurs exploits héroïques pour secouer le joug de l'étranger ».

La polémique si bien engagée à Paris se continuait en province. A peine rentré à Caen, M. Travers fut pris à partie par un professeur

(1) Numéro du 21 avril 1866.

au lycée, M. Léon Puiseux, auquel vint s'adjoindre un jeune docteur ès lettres, M. Armand Gasté. Le *Journal de Caen* et le *Moniteur du Calvados* retentirent du fracas de leur dispute. Ce fut une belle bataille d'érudits, où les combattants se bombardèrent à plaisir de textes et de citations. La victoire demeura finalement aux conscrits contre le vétéran. Henri Martin se vit réhabilité pour la seconde fois. Il y eut une victime pourtant, et assez imprévue : Olivier Basselin, qui sortit fort amoindri de l'aventure.



Les amateurs de chansons à boire et de refrains bachiques doivent en faire leur deuil : le bon « lifrelofre », comme dit Rabelais, le franc-luron qu'ils affectionnent n'a pas existé, du moins comme ils l'entendent. Les travaux de M. Armand Gasté (1) l'ont péremptoire-

(1) *Les Insurrections populaires en Normandie et la question d'Olivier Basselin. — Olivier Basselin et le vau de Vire. — Étude critique et historique sur Jean Le Houx.* (Thèse pour le doctorat ès lettres, 1874.)

Il serait injuste de ne pas citer, à côté de M. A. Gasté,

ment démontré, en retirant à maître Olivier les meilleurs joyaux de sa couronne poétique.

Ce ménestrel, à la gloire usurpée, n'est pas l'auteur des morceaux qui continuent de traîner sous son nom dans les Anthologies.

Il n'a point célébré sa trogne vultueuse :

« Beau nez dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et clairet
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet (1)... »

Eugène de Beaurepaire qui, dès 1858, établit que Jean Le Houx était en réalité l'auteur des chansons attribuées à Basselin.

(1) C'est le plus connu des vaux de Vire :

Beau nez dont les rubis ont coûté mainte pipe
De vin blanc et clairet
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet.

Gros nez, qui te regarde à travers un grand verre
Te juge encore plus beau.
Tu ne ressembles poinct au nez de quelque herre
Qui ne boit que de l'eau.

Un coq d'Inde, sa gorge à toy semblable porte.
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez? Pour te peindre en la sorte
Il faut beaucoup de temps.

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine,
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guigne,
En beuvant du meilleur.

ni les charmes de Madeleine, sa mie.

En un jardin, d'ombrages tout couvert,
Au chaud du jour, j'ai trouvé Madeleine,
Qui, près le pied d'un sycomore vert,
Dormait au bord d'une claire fontaine.

Pour une foule de raisons littéraires, historiques, grammaticales et philologiques, l'honneur doit en être sûrement reporté sur un avocat au bailliage de Vire, vers la fin du seizième siècle, Jean Le Houx (1).

(1) Voici ces conclusions empruntées à l'ouvrage de M. Armand Gasté : *Étude critique et historique sur Jean Le Houx* :

« 1° Si l'on rapproche l'écriture d'un acte authentique signé Jean Le Houx, — acte emprunté à l'étude d'un notaire de Vire, — de l'écriture du manuscrit n° 27 de la bibliothèque de Caen, on acquiert bien vite la certitude que ce manuscrit est écrit *tout entier* de la main de Jean Le Houx ;

« 2° Dans ce manuscrit, Jean Le Houx s'attribue la composition de *toutes* les chansons qui y sont contenues ;

« 3° Les ratures, les corrections qu'on y voit en grand nombre, les indications mises en tête de plusieurs chansons, prouvent clairement que l'auteur ne cesse de remanier son œuvre en vue d'une édition définitive ;

« 4° Dans les *Vaux de Vire* des deux recueils contenus dans le manuscrit de la bibliothèque de Caen, Jean Le Houx parle de lui-même en mainte occasion et nous fournit des renseignements sur sa personne, sur son rôle littéraire et sur les événements arrivés de son temps;

« 5° Dans ces chansons il est fréquemment fait allusion aux avocats; on y trouve un assez grand nombre de termes de

Ah! malheureux Le Houx, robin infortuné, persécuté de ton vivant, pillé après ta mort! Tu voulus joindre coupablement l'épicurisme à la basoche et tu avais le tort de préférer la taverne à l'audience. Thémis n'est pas le dieu Liber, imprudent, et son sanctuaire, une guinguette! On te le fit bien voir. Il te fallut aller à Rome humblement solliciter ton pardon, brûler les enfants de ta muse perverse et, pour montrer ton repentir, écrire dorénavant des noëls, proclamer, après les vertus du vin clairet et du pommé normand, la gloire de Marie et de son fils Jésus... Pauvre diable!

Quand tu mourus, en 1616, un autre te

jurisprudence, que seul pouvait employer un homme versé dans la science du droit;

« 6° Des mots grecs, des mots latins, des imitations d'auteurs de l'antiquité, indiquent la main d'un lettré du seizième siècle;

« 7° Des emprunts faits à Rabelais, à Ronsard, à Marot, à Bonaventure des Périers; des chansons mises sur des timbres dont les paroles sont de Malherbe et de Guédron; des rythmes empruntés à Ronsard ou à des poètes de la Pléiade, donnent à ces chansons une date certaine, qui ne peut être reculée au delà du seizième siècle;

« 8° Plusieurs mots, inconnus à Basselin, n'ont pu être employés par lui;

« 9° Des dates historiques — batailles ou traités de paix — fixent évidemment au seizième siècle la composition des *Vaux de Vire* du manuscrit de Caen.

déroba ton œuvre ; il t'a fallu deux siècles et davantage pour obtenir une justice qu'on te dispute encore (1).

Mais alors, dira-t-on, et Olivier Basselin ? Qu'en demeure-t-il comme poète, après cette amputation ?

Quoi qu'en disent ses défenseurs, il faut l'avouer, pas grand'chose. Son existence même n'est que vraisemblable, elle n'est pas rigou-

(1) Jean Le Houx naquit à Vire vers le milieu du seizième siècle. Il fit ses études de droit, vraisemblablement à Caen et, reçu licencié, revint à Vire où il exerça la profession d'avocat au bailliage. Plus assidu au cabaret qu'au prétoire, son amour de la bamboche lui valut les mésaventures brièvement rappelées ici. Le Houx mourut vers le milieu de l'année 1616 et fut inhumé solennellement dans l'église de sa paroisse. Il s'était marié deux fois et laissait une nombreuse postérité. Sonnet de Courval lui fit une pompeuse épitaphe qui débute par ces vers :

Passager viateur qui visites ce temple,
Arreste un peu tes pas et de grâce contemple
Ce tombeau dans lequel gist le docte Le Houx,
Houx toujours verdoyant en vertus immortelles,
En cent perfections admirablement belles,
Qui le faisoient paraistre un soleil entre nous.....

La première version ancienne que l'on possède de l'œuvre de Jean Le Houx a été publiée vers 1670, sans nom d'auteur, par un imprimeur de Vire, Jean de Cesne, sous ce titre : *le Livre des chants nouveaux de Vau de Vire, corrigé et augmenté oultre la précédente impression*. Suivant M. Ad. van Bever, cette deuxième édition dut avoir à peu près le sort de la précédente donnée vers 1570, car il n'en reste à l'heure actuelle qu'un seul exemplaire conservé à la Bibliothèque nationale.

reusement prouvée. La tradition populaire rapporte qu'un foulon, dont la vie est parfaitement inconnue, composa, l'un des premiers, dans les vallons formés par la Vire et la Virène, des couplets joyeux nommés vaux de Vire, du lieu où ils furent écrits et chantés. On a voulu identifier ce Basselin, ou Vasselin, avec certain chef de bandes qui périt dans une escarmouche contre les Anglais. Le rapprochement est plausible, mais il n'est pas démontré.

En tout cas, les vers qu'on prétend authentiquement mettre sous son bonnet : lampons, flonflons d'amour ou strophes patriotiques, méritent peu de retenir l'attention (1).

(1) Exception faite, cependant, pour ces couplets à la verve gouailleuse, où l'on entend les commères normandes trinquer, portes closes, durant que leurs maris sont absents :

Beuon, ma commere, nous ne beuon point.
Ils estoient trois dames d'accord et d'apoint,
Disant l'une à l'aultre : Nous ne beuon point,
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Beuon, ma commere, nous ne beuon point.
Il y vint ung rustre, tout en beau pourpoint,
Pour seruir les dames tres bien et à point;
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Beuon, ma commere, nous ne beuon point,
Se dirent les dames : Vecy bien a point :
Faison bonne chere, ne nous faignons point :
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Il n'est pas que les Anglais pour « avoir fait déraison aux Compagnons du Vau-de-Vire », et nous pouvons, après ces derniers, répéter le refrain mélancolique :

Hélas! Olivier Basselin,
Nous n'aurons plus de vos nouvelles,
Vous ont les *savants* mis à fin!...

Beuon, ma commere, nous ne beuon point.
Le miguon commence : il ne tarda point :
De seruir s'auance, tout a leur bon point.
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Beuon, ma commere, nous ne beuon point.
De chanter s'auance en doulx contrepoint,
Et en grant plaisance vint frapper au point.
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

Beuon, ma commere, nous ne beuon point :
Des maris doubtance nous n'en ayons point :
D'eulx n'airon greuance, car ilz n'y sont point.
Beuon, ma commere, nous ne beuon point.

VI

LES DÉLIQUESCENCES D'ADORÉ FLOUPETTE (1885)

VI

LES DÉLIQUESCENCES D'ADORÉ FLOUPETTE

Le Symbolisme n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir : voici trente ans, il s'affirmait bruyamment doctrine de bataille, se proclamait avec orgueil la Révolution nécessaire,

Comme il s'agit ici d'une très subtile mystification de lettres, d'une satire cinglante, jointe à la plus spirituelle parodie, et qu'il serait autrement impossible d'en goûter toute la saveur ou d'en apprécier la portée, je dois rappeler les origines du mouvement, son esthétique générale, ses tendances et son aboutissement.

Il nous venait du Nord, d'Allemagne et d'Angleterre à la fois (1). Vers 1882, ardente et batailleuse, toute une jeune génération litté-

(1) Les Pré-Raphaélites anglais, Dante Gabriel Rosseti, Holmann Hunt, Burne Jones, Morris, Walter Crane ont exercé sur les symbolistes leur influence profonde; comme en poésie, Robert Browning, Tennyson, Meredith et Swinburn.

raire se leva contre le naturalisme triomphant. Elle lui reprochait, non sans quelque raison, de réduire l'art « à n'être plus qu'une imitation du contour extérieur des choses » . Se réclamant des doctrines esthétiques d'Hegel, les novateurs prétendaient ramener toute littérature à l'Idéalisme, source unique de vérité « qui nous dévoile l'âme des choses dont les yeux du corps ne saisissent que l'enveloppe » .

Leur truchement expressif devint le Symbole qui doit traduire les affinités de notre âme, ses correspondances mystérieuses avec le monde extérieur et qui consiste, suivant la nuageuse explication de Mallarmé, « à évoquer petit à petit un objet et en dégager un état d'âme, ou inversement, à choisir un objet et en dégager un état d'âme par séries de déchiffrement » .

Les apôtres de la foi nouvelle cherchèrent donc, au théâtre et dans le roman, à créer des personnages incarnant des idées et par conséquent symboliques ; plus spécialement encore, ils voulurent consacrer la poésie à la traduction des « nuances » profondes et sub-conscientes de l'âme.

Le drame wagnérien, qui se révélait alors à la

France, héroïque, fictif, légendaire, abstrait, devint leur Évangile. On sait la place qu'y tiennent les forces de la nature. La mer emplit le *Vaisseau fantôme* de ses fureurs, le symbole domine *Parsifal* et le *Ring*, dans *Tristan* l'action intérieure est tout. Ils s'en inspirèrent à l'excès. Leur admiration exclusive, passionnée, les conduisit à vouloir rétablir l'union primitive de la poésie et de la musique. Les poèmes symbolistes *durent* ressembler à celle-ci, *dans son objet*, qui est d'exprimer les sentiments et les émotions échappant à l'analyse, *par ses moyens*, les rythmes et les sons.

Cette merveilleuse conception entraina l'école nouvelle à tenir compte autant de la *sonorité* des mots que de leur *sens*, à s'occuper, non plus comme les Parnassiens, « dans leur honorable et mesquine tentative (1) », du mètre et de la rime, mais surtout de la « musique intérieure du rêve ». Ainsi, les symbolistes furent-ils amenés à inventer une nouvelle prosodie, à modifier le style et la syntaxe, sous l'influence de la « musicalité du verbe » (2).

(1) Jean Moréas.

(2) Somme toute, constate fort justement M. Camille Mau-

Leur tentative appartient au passé et je n'ai pas à tracer sa chronique mais seulement à exposer une doctrine. Les curieux d'histoire littéraire, soucieux de plus amples détails, pourront les trouver dans le Supplément du *Figaro* du 18 septembre 1886, où Jean Moréas, le théoricien du groupe, publia son manifeste.

Il me faut pourtant bien constater que, sauf au théâtre, où M. Maurice Maeterlinck et peut-être aussi M. Henry Bataille en sont les continuateurs d'un si beau talent, le Symbolisme a, partout ailleurs, échoué dans ses ambitions. Il put exercer son influence sur quelques écrivains dont les œuvres reflètent le goût du mystérieux, du bizarre, de l'évocation et de la réticence (1), il fut impuissant à se cristalliser dans une œuvre et son grand homme lui a manqué. La révolution annoncée a fait long feu : les causes de son échec sont faciles à découvrir.

clair, les deux postulats du Symbolisme furent l'utilisation de l'allégorie et la réforme métrique ; le premier est essentiellement d'origine allemande, le second absolument d'origine anglaise.

(1) Maurice Rollinat ou Jean Lorrain, par exemple, pour ne citer que ceux-là.



La discussion inévitable du système mena fatalement ses défenseurs à l'exagérer. Les moins illusionnés — les seuls, à vrai dire, dont le talent fût certain — essayèrent en vain de réagir; ils furent, comme toujours, débordés par une minorité outrancière. Du raffinement on versa dans la subtibilité et le subtil, à son tour, aboutit à l'obscur et à l'amphigouri. La finesse se mua en maniérisme, l'amour du singulier tua le naturel. Les nouveaux génies s'enveloppèrent de nuages comme les Olympiens et, pour ces hiérophantes, l'Abscons devint un latin sacerdotal. La métaphore aux contours arrêtés ne suffit plus à rendre le nébuleux de leurs sensations; les vocables vertébrés, l'infinie désarticulation de leurs rêves hallucinés; « la syntaxe bien portante défaillait sous la purulence de leurs sensations (1) ». Ils inventèrent la théorie fameuse

(1) M. Ch.-Th. Féret.

de la couleur des mots, de la nuance des voyelles :

A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles (1)
Je dirai quelque jour vos naissances latentes...

Le pauvre grand Verlaine, confisqué par la bande, prêcha l'alambiqué dans son *Art poétique* :

Il faut surtout que tu n'ailles point
Choisir les mots sans quelque méprise,
Rien de plus cher que la chanson grise
Où l'indécis au précis se joint.

(1) C'est le fameux sonnet d'Arthur Rimbaud :

« A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu : voyelles
« Je dirai quelque jour vos naissances latentes,
« A, noir corset velu des mouches éclatantes
« Qui bombillent autour des puanteurs cruelles

« Golfes d'ombre ; E, candeur des vapeurs et des tentes
« Lancé des glaciers fiers, rois blancs, frissons d'ombelles;
« I pourpres, sang craché, rire des lèvres belles
« Dans la colère ou les ivresses pénitentes;

« U, cycles, vibrements divins des mers virides,
« Paix des pâtis semés d'animaux, paix des rides
« Que l'alchimie imprime aux grands fronts studieux ;

« O, suprême clairon plein de strideurs étranges,
« Silences traversés des mondes et des anges.
« — O l'Oméga, rayon violet de Ses Yeux ! »

« Il convient de remarquer, nous apprend M. Gustave Kahn, que Rimbaud pouvait fort bien être au courant des phénomènes d'audition colorée; s'il ne les connaissait peut-être pas par sa propre expérience, il a pu contrôler, avec la

Compréhensifs — ô combien! — les esthètes pâmaient à cette angoissante devinette :

Le vierge, le vivace et le bel aujourd'hui
Va-t-il nous déchirer avec un coup d'aile ivre,
Ce lac dur oublié que hante sous le givre
Le transparent glacier des vols qui n'ont pas fui (1)?

Plus embrumé que Perse, Mallarmé, grand prophète du groupe, inventait de nouvelles cadences verbales (2).



Mon Dieu, tout cela nous paraît aujourd'hui lointain, périmé et passablement ridicule : il

science réelle et imaginative de son ami Charles Cros, certaines idées à lui, se clarifier certains rapprochements à lui personnels, noter un son et une couleur... »

(1) *Les Poésies de Stéphane Mallarmé.* — « Si de tel vers, écrit Brunetière, ont quelque autre mérite, avec celui d'être inintelligibles, c'est de trahir, dans les rares endroits que l'on en croit comprendre, une ineffable ignorance de toutes choses et une inexpérience touchante de la vie. »

(2) Voir, notamment dans *Divagations*, l'article consacré à Manet et qui débute en ces termes :

« Qu'un destin tragique, omise la mort filoutant, complice de tous, à l'homme la gloire, dur, hostile, marquât quelqu'un enjouement et grâce, me trouble — pas la huée contre qui a, dorénavant rajeuni la grande tradition picturale, selon son instinct, ni la gratitude posthume... »

n'en allait pas ainsi aux beaux jours du président Grévy.

Alors, les cénacles péroraient et vaticinaient. Au *Rat Mort* ou au *François I*er, à Montmartre et au « Quartier », ces deux pôles de l'univers poétique, dans l'encens des pipes, les adeptes, à grand renfort d'onomatopées, distribuaient l'apothéose ou l'ignominie.

Nul n'aura de talent, hors nous et nos amis.

La gloire et ses blandices, ils l'accaparaient volontiers pour eux-mêmes, vouant au mépris des postérités le reste des mortels. — Au Philistin, les étrivières!... Et leurs revues ou leurs journaux : *la Vogue, les Hommes du jour, Lutèce, la Plume, l'Ermitage, Art et Critique,* etc. (1), les appliquaient profusément. Ils révélaient à l'admiration des foules les *Poètes maudits :* Jules Lafforgue, Arthur Rimbaud, Tristan Corbières et ses *Amours jaunes*. M. Anatole Baju prenait figure de Sainte-Beuve. Chez Vanier, libraire

(1) Auxquels il faut ajouter une revue belge, *la Wallonie*, qui se publiait à Liège. Fondée en 1885 elle a duré jusqu'en 1892. MM. Francis Viélé-Griffin, Stuart Merrill, Émile Verhaeren, Achille Delaroche, Albert Mockel, Charles van Lerberghe en étaient les principaux collaborateurs.

initiateur mais économe, vers et proses rythmées, « symphonies », « sonates », « variations », « scherzo », s'amoncelaient sous les presses : étonnant salmigondis où le meilleur côtoie le pire et l'œuvre de talent — car il s'en dépensa beaucoup — le prétentieux gribouillage. Verlaine publiait *Jadis et Naguère;* Moréas, les *Syrtes* et les *Cantilènes;* J. Lafforgue, les *Complaintes,* M. Laurent Tailhade, le *Jardin des Rêves;* Francis Poitevin, les *Derniers Songes;* M. Gustave Kahn, les *Palais nomades;* M. Henri de Régnier, les *Lendemains* et *Apaisement.*

Parmi tant de hardis pionniers, beaucoup des plus fougueux n'étaient Français que par voie de pénétration et, si j'ose dire, d'endosmose : Moréas était Grec, Charles Viguier Suisse, M. Stuart Merrill Américain; la Belgique fournissait un nombreux contingent : MM. Emile Verhaeren, Ch. van Lerberghe, Albert Mockel, et, je crois bien aussi, M. René Ghil. Ils n'en apportaient que plus d'ardeur à vouloir désarticuler la vieille langue de Rabelais, de Montaigne, de La Fontaine et de Voltaire.

Or, parmi les affiliés, au plus secret des cha-

pelles, au plus profond des sanctuaires, s'étaient glissés deux mauvais compagnons.



L'aîné, Gabriel Vicaire, ayant tard lâché la basoche pour la poésie, n'était encore connu que par ses *Émaux bressans,* au charme si tendre; beaucoup plus jeune, son complice Henri Beauclair, dans toute la fleur de son avril normand, venait de débuter par un pimpant recueil de triolets, à souhait ironiques, galants, impertinents et musqués, *l'Éternelle chanson,* qui avait attiré sur lui l'attention des *magister* de la nouvelle école. Soucieux de gagner à la *Cause* un talent si rempli de promesses, ceux-ci avaient incorporé le rimeur dans leur troupe, sans trop enquêter sur ses origines. Désastreuse imprudence! Bientôt la méchante recrue allait cruellement fusiller ses grands chefs.

Jobeurs, narquois et de bon sens aiguisé, — on n'est pas vainement de Lisieux, ni d'Alsace, — les deux camarades souffraient avec ennui la torture imposée au langage et au penser de

France, si limpide, si lumineux et comme pétri de clartés. Las de l'entendre cuisiner à la sauce belge, en quelque sorte par esprit de réaction nationaliste, ils résolurent un éclat.

Dans les premiers jours de mai 1885, paraissait une mince plaquette de vers, sous ce titre « alliciant » : les *Déliquescences, poèmes décadents d'Adoré Floupette* (1). La plupart des morceaux avaient été d'abord insérés dans *Lutèce,* sans y soulever de curiosité particulière ; réunis en brochure, il devait en être bien autrement et, par les Neuf Sœurs, ce fut un beau tapage !

Composées de courtes pièces caractéristiques, rappelant à s'y méprendre le rythme, la forme et les images employés par certains poètes des petites revues, les *Déliquescences* allaient draper d'un ridicule incoercible leurs nébuleuses utopies, et, charge triomphante en même temps que satire fort âpre de ses procédés littéraires,

(1) *Les Déliquescences, poèmes décadents d'Adoré Floupette.* Byzance, chez Léon Vanné, éditeur, 1885, petit in-12. (A la fin on lit : achevé d'imprimer sur les presses de *Lutèce*, le 2 mai 1885.)

lourdement peser sur l'avenir et les destinées de l'école symboliste.

En dépit de leurs efforts tumultueux, les bardes du *Décadentisme* demeuraient jusqu'alors ignorés du public. Désormais, ils lui étaient révélés, mais d'une autre manière, sans doute, qu'ils eussent pu souhaiter.

Adoré Floupette arrivait à l'heure faste. Tout de suite, le succès fut éclatant, l'édition s'enleva en un tour de main :

« Quel petit livre à souhait, écrivait Paul Arène, pour faire passer un bon quart d'heure à un galant homme. » Et curieusement il interrogeait : « Quel est cet Adoré Floupette? Nous aurions voulu connaître ses origines, sa naissance, la figure qu'il a, les habits qu'il porte, les femmes qu'il aime, le café où il dit ses vers, et surtout s'il ne cache pas un fonds de bourgeoise et candide honnêteté, sous les allures superbement sataniques qu'il affecte. »

L'invitation était tentatrice, les deux parrains du chantre nouveau style se hâtèrent de réparer leur oubli. Un second tirage des *Déliquescences* parut, augmenté d'une biographie

de Floupette, par son ami le pharmacien Marius Tapora (1).

O la joyeuse préface. toute de verve bouffonne et d'étincelante parodie! Comme elle bafoue les grimaceries, fouaille les présomptions, charivarise les attitudes!

Voici d'abord le héros qui « n'est pas Auvergnat, comme d'aucuns l'ont avancé, sans doute avec une pointe de malveillance », l'excellent Floupette, « avec sa grosse figure ronde, son gros nez camus, ses petits yeux malins, ses bonnes grosses joues roses. »

A peine échappé du collège, après avoir successivement découvert Hugo, Lamartine et Musset, il est accouru à Paris et malgré son placide physique et son atavisme bourgeois, verse à présent dans le satanisme et la perversité. Son ami, le « potard » Marius Tapora qui l'est venu rejoindre, en peine d'une officine, l'interroge curieusement :

« — Et la poésie? — De mieux en mieux, me répondit-il, je ne suis pas trop mécontent. — Alors,

(1) *Les Déliquescences, poèmes décadents d'Adoré Floupette, avec sa Vie par Marius Tapora.* Byzance, chez Léon Vanné, éditeur, 1885, petit in-12. L'achevé d'imprimer porte la date du 20 juin 1885.

Hugo?... — Peuh! fit-il avec une moue qui m'impressionna, un burgrave. — Et Coppée? — Un bourgeois. Ces paroles, je ne sais pourquoi, me consternèrent. J'étais surpris et je le laissai voir. J'avais tort, car Adoré s'en aperçut; mais avec sa bonté ordinaire : « Mon cher, me dit-il, tu arrives de province; tu n'es pas à la hauteur. Ne te désole pas, nous te formerons. » — Ainsi le Parnasse?... — Oh! vieille histoire. — La poésie rustique?... — Bonne pour les Félibres. — Et le naturalisme? — Hum, hum? pas de rêve, pas d'au-delà; la serinette à Trublot. J'étais devenu inquiet; sans réfléchir, je m'écriai : Mais enfin que reste-t-il donc?... Il me regarda fixement et, d'une voix grave qui tremblait un peu, il prononça : Il reste le *Symbole*. »

Et Floupette, frénétique et transporté, de révéler à son ami les arcanes du *Grand Mystère* :

« — Ce n'était pas tout d'avoir trouvé une source d'inspiration nouvelle, en un temps où l'imagination semble tarie, où la foi se meurt, où tout est bas et vulgaire. Ces inspirations fugitives, ces fleurs de rêve, ces nuances insaisissables, plus variées que celles de l'arc-en-ciel infini, il fallait bien les fixer. Et pour cela la langue française était décidément trop pauvre. Nos ancêtres s'en étaient contentés, mais c'étaient de petits génies à courtes vues qui n'avaient que des impressions simples et sans intérêt, de bonnes gens, sans le moindre

vice, pas du tout blasés, qui adoraient les confitures et ne songeaient même pas à mettre, dans leur soupe patriarcale, une pincée de poivre de Cayenne. A la délicieuse corruption, au détraquement exquis de l'âme contemporaine, une suave névrose de langue devait correspondre. La forme de Corneille, du bon La Fontaine, de Lamartine, de Victor Hugo était d'une innocence invraisemblable. Une attaque de nerfs sur du papier! voilà l'écriture moderne... Ici, Floupette se dressa, l'œil hagard, la parole pressée : — Sais-tu, potard, ce que c'est que les mots? Tu t'imagines une simple combinaison de lettres. Erreur! Les mots sont vivants comme toi et plus que toi : ils marchent, ils ont des jambes comme les petits bateaux. Les mots ne peignent pas, ils sont la peinture elle-même; autant de mots, autant de couleurs, il y en a de verts, de jaunes et de rouges, il y en a d'une teinte dont rêvent les séraphins. Quand tu prononces : Renoncule, n'as-tu pas dans l'âme toute la douceur attendrie des crépuscules d'automne? On dit un cigare brun. Quelle absurdité! Comme si ce n'était pas l'incarnation même de la blondeur que cigare. Campanule est rose, d'un rose ingénu; triomphe, d'un pourpre de sang; adolescence, bleu pâle; miséricorde, bleu foncé. Et ce n'est pas tout : les mots chantent, murmurent, susurrent, clapotent, roucoulent, grincent, tintinnabulent, claironnent; ils sont, tour à tour, le frisson de l'eau sur la mousse, la chanson glauque de la mer, la basse profonde des orages, le hurlement sinistre des loups dans les bois... »

On voit l'artifice, et comme les deux bons raillards blaguent férocement les extravagances de l'école, les divagations prétentieuses de sa syntaxe.

Que sera-ce tout à l'heure, quand ils nous introduiront au cœur même des cénacles, en cette parlotte du *Panier Fleuri* où discute l'élite du nouveau Parnasse, qu'ils mettront en scène les camarades, et sous de transparents pseudonymes, les déshabilleront vertement devant nous (1).

La suite du piquant opuscule répondait à son commencement.

De fines parodies, à peine chargées, pastichaient à ravir l' « écriture » et la « manière » des réformateurs.

Les *Énervés de Jumièges* persiflaient le *tædium vitæ,* le « mal à l'âme » cher aux modernes Obermann (2). *Suavitas* brocardait la théorie

(1) Étienne Arsenal et Bleucoton, entre autres, cachent Stéphane Mallarmé et Verlaine; Carapatidès, Jean Moréas.

(2) *Les Énervés de Jumièges*

L'horizon s'emplit
De lueurs flambantes
Aux lignes tombantes
Comme un ciel de lit.

du « Verbe musical » et le Symbole universel.

L'adorable Espoir de la Renoncule
A nimbé mon cœur d'une hermine d'or.

L'horizon s'envole,
Rose, orange et vert,
Comme un cœur ouvert
Qu'un relent désole.

Autour du bateau,
Un remous clapote,
La brise tapote
Son petit manteau,

Et lente, très lente
En sa pâmoison,
La frêle prison
Va sur l'eau dolente.

O doux énervés,
Que je vous envie
Le soupçon de vie
Que vous conservez!

Pas de clameur vaine,
Pas un mouvement!
Un susurrement
Qui bruit à peine.

Vous avez le flou
Des choses fanées,
Ames très vannées
Allant Dieu sait où.

Comme sur la grève,
Le vent des remords,
Passe en vos yeux morts
Une fleur de rêve!

Pour le Rossignol qui sommeille encor
La candeur du Lys est un crépuscule (1).

Certain *Rythme claudicant* évoquait, de façon burlesque, les *Rythmes boiteux* de Moréas dans les *Syrtes,* et la « façon » de Mallarmé se trouvait étonnamment « attrapée » dans *Pour avoir péché,* étourdissante salade de mots rares, sonores et... inintelligibles :

Mon cœur est un Corylopsis du Japon, rose
Et pailleté d'or fauve — à l'instar des serpents.
Sa rancœur, détergeant un relent de Chlorose,
Fait dans l'Ether baveux brâmer les Œgipans.

Et toujours hanté
D'un ancien Corrège
Je dis : quand aurai-je
Votre exquisité?

(1) Voici la pièce entière :

L'Adorable espoir de la Renoncule
A nimbé mon cœur d'une Hermine d'or.
Pour le Rossignol qui sommeille encor
La candeur du Lys est un crépuscule.

Feuilles d'ambre gris et jaune! chemins
Qu'enlace une valse à peine entendue,
Horizons teintés de cire fondue,
N'odorez-vous pas la tiédeur des mains?

O Pleurs de la Nuit! Étoiles moroses!
Votre aile mystique effleure nos fronts,
La vie agonise et nous expirons
Dans la mort suave et pâle des Roses!

Mon âme Vespérale erre et tintinnabule,
Par delà le cuivré des grands Envoûtements,
Comme un crotale pris aux lacs du Vestibule,
Ses ululements fous poignent les Nécromans.
Les Encres, les Carmins, flèches, vrillent la cible.
Qu'importe si je suis le Damné qui jouit,
Car un Pétunia me fait immarcescible,
Lys! Digitale! Orchis! Moutarde de Louit! (1)

(1) Citons encore : *Pour être conspué,* qui parodie une pièce de Mallarmé.

Devinés au coin des brocatelles,
J'ai perçu tes conteurs subtils, presque;
Je songeais alors à quelque fresque,
Remembrée avec des blancheurs d'aile!

C'est pourtant le Tourment d'un ascète.
Pourquoi pas? Je le sais, moi, nul autre,
— L'oiseau bleu dans le chrême se vautre —
Qui comprend, je le tiens pour mazette!

et l'*Andante de la Symphoien en Vert-Mineur* (variations sur un thème vert pomme) :

L'alme fragilité des nonchaloirs impies
A reflété les souvenirs glauques d'Éros.
La ligne a trop de feu des marbres de Paros,
Trop d'ombre l'axe des sorcières accroupies.
Le symbole est venu. Très hilares d'abord,
Ont été les clameurs des brises démodées
Tristes, aussi, leurs attitudes, tant ridées
Par la volonté rude et l'incessant effort.

Nous avons révisé pourtant : l'azur est rose
Depuis qu'il n'est plus bleu, nous voulons qu'il soit vert.
Je fermerai le Tabernacle encor ouvert,
En modulant l'Ennui de mon âme morose.



Dans la presse, ce fut un colossal éclat de rire. Les *Déliquescences* faisaient le juste départ entre les audaces nécessaires des chercheurs et les exagérations ridicules de quelques nigauds, visant seulement à « abrutir le bourgeois ». M. Jules Claretie dans *le Temps* (1), Ch. Leser au *Soir* (2), M. Robert Caze dans le *Voltaire* (3) applaudirent à l'étrillante pasquinade.

M. Maurice Barrès, surtout, comprit, expliqua, commenta délicatement la parodie (4).

(1) « Oh, oh! si la vie est démodée, le rire et la satire ne le sont pas. Et vive Adoré Floupette qui parle avec tant d'irrévérence des dieux du jour, Hartmann et Schopenhauer. »

(2) « Je n'ai rien vu depuis dix ans de plus amusant et de plus juste que cette ingénieuse satire. »

(3) « Les mystificateurs ont réussi si complètement que des lettrés eux-mêmes ont pris ces *Déliquescences* pour argent comptant. »

Malgré la préface qui aurait dû prévenir les naïvetés, il y eut des dupes en effet : Mermeix, qui chroniquait alors au *Dix-neuvième Siècle* sous le pseudonyme de Gabriel d'Encre, et aussi Philippe Gilles.

(4) Dans *la Vie moderne* : « C'est toute justice que ces spirituelles ironies, jetées à pleines mains sur les petits brouillons, qui masquent leur impuissance sous la prétention des idées, la bizarrerie des mots, l'incorrection des lignes. Cependant, les

Et le succès de la malicieuse plaquette monta. MM. Anatole France (1), Pierre Véron (2), George Montorgueil (3), Émile Blémont (4), Paul Foucher, Louis Marsolleau nuancèrent un peu partout l'éloge unanime.

Une voix pourtant discorda, celle d'Édouard Rod. Aigrement, il incrimina Floupette de vouloir discréditer Verlaine et d'attenter à l'avenir.

Par la voix de ses auteurs responsables, celui-ci répondit avec vivacité : « Floupette n'est pas l'une des mille formes de l'esprit de négation. Il *attend* les chefs-d'œuvre futurs et ne sera pas le dernier à les applaudir. Tout en conservant une estime profonde pour les vrais artistes, Floupette a cru pouvoir blaguer légèrement ce qui chez eux était un tantinet ridi-

plus audacieux talents de demain ont droit à la bienveillance des maîtres. Ces recherches du détail, des associations lointaines mais sûres de sensations, de couleurs et de sons, de toucher et d'odorat ne peuvent être tentées que par des esprits subtils et fins. Vicaire et Beauclair, après tout, ont plutôt signalé au public les efforts des nouveaux et déblayé leur chemin de quelques ridicules tout superflus. »

(1) Dans *l'Illustration*, sous le pseudonyme de Gérôme.

(2) *Monde illustré*.

(3) *Paris*.

(4) *Monde poétique*.

cule. » Surtout il se défendait d'avoir méconnu le poète de *Sagesse* et de la *Bonne Chanson*.

L'argument était de poids; pourtant, qu'ils l'eussent ou non voulu, les deux joyeux compères n'en venaient pas moins d'asséner au Symbolisme le coup dont il devait mourir. Leur mystification victorieuse allait entraîner des conséquences dont la portée dépassa singulièrement leur attente. Pour le public et la grande presse, la cause sera désormais entendue. En dépit des indignations, de tous les manifestes, de toutes les mises au point, l'école nouvelle va demeurer celle d'Adoré Floupette. Une impitoyable hilarité accueillera dorénavant ses tentatives, ses recherches, parfois curieuses, de subtilités poétiques. Avec *A rebours* de Huysmans, et beaucoup plus encore, les *Déliquescences* ont sonné le glas des cénacles, mené les funérailles littéraires de l'Artificiel et du Décevant. Ses auteurs, ce jour-là, firent office de bons chirurgiens de la Pensée.

Sic erat in fatis... Les vrais poètes, ceux dont le talent, pour s'affirmer, n'avait pas besoin de

se compliquer de névrose, se hâtèrent, Henri de Régnier et Moréas en tête, de quitter la désastreuse galère où ils s'étaient un instant fourvoyés. Les autres se dispersèrent. D'aucuns, brûlant leur idole de jeunesse, parcourent encore une brillante carrière de journalistes. Les plus intoxiqués préférèrent briser leur plume que d'abdiquer leur idéal. Ils gardent depuis un méprisant silence. A certains même, le commerce a servi de refuge. J'en sais un, jadis des plus véhéments, qui vend aujourd'hui des japoneries près du boulevard... Après tout, Schaunard lui-même a bien fini marchand de jouets! (1).

(1) On sait que Gabriel Vicaire a disparu prématurément en 1900, après avoir été le tendre et délicat poète du *Miracle de Saint-Nicolas*, de l'*Heure enchantée*, de *Rosette en paradis*. Quant à Henri Beauclair, il a écrit plusieurs romans parmi lesquels *Tapis vert* est une étude remarquable et fort âpre du monde des joueurs. Lâchant la Muse pour la grande presse politique, il est aujourd'hui rédacteur en chef du *Petit Journal*.

VII

LA GAIETÉ DE BAZOUGE

(1892)

VII

LA GAIETÉ DE BAZOUGE

Voici vingt ans, paraissaient dans le *Gil Blas* des articles d'une verve narquoise, à l'esprit frondeur, au tour à la fois incisif et gamin. Cela n'était ni de la critique régulière, ni de la chronique parisienne, participait cependant des deux genres et s'appelait *les Grands Enterrements*.

Chaque quinzaine, illustres, notoires ou simplement mal famés, les contemporains s'y voyaient troussés de belle sorte.

L'auteur imaginait de les enterrer avant l'heure et de confier leur dernier éloge à des ennemis triés sur le volet, quand il n'en chargeait pas, avec une perfidie plus gracieuse encore, les meilleurs amis du défunt prématuré.

Henri Becque parlait ainsi sur Sarcey; Edmond de Goncourt sur Renan; M. Naquet

célébrait M. Georges Ohnet et, plus modestement, Arsène Houssaye, une vieille dame hospitalière.

Une ironie singulièrement aiguisée emplissait ces morceaux d'éloquence. C'était de la gaieté extraite de l'oraison funèbre, de l'humour appliquée à la nécrologie.

Comme signature, un nom de circonstance : *Bazouge,* le croque-mort de *l'Assommoir,* un pseudonyme qui sentait la cire, le phénol et le catafalque.

Le critique idéal, assurait Sainte-Beuve, serait celui qui, parvenant à se substituer aux individus qu'il juge, à pénétrer leur moi le plus intime, les apercevrait tels qu'ils sont réellement, et non plus à travers sa propre personnalité.

C'est, par parenthèse, sans oublier M. Maurice Barrès avec ses *Dix jours chez M. Renan,* ce que réalisa Hérault de Séchelles, dans le récit de sa *Visite à Montbard* qui est, tout ensemble, un petit chef-d'œuvre d'auscultation morale et une très divertissante parodie des travers et des vanités de M. de Buffon.

Ainsi procédait également cet énigmatique *Bazouge :* seulement sa critique à lui s'inscrivait

sur le feuillet des billets de faire-part et il n'avait pas du tout — oh! mais là pas du tout — la moindre notion du respect.

Bien au contraire, son ironie à double tranchant s'exerçait, sans distinguer, aux dépens de celui qu'il mettait en terre et de l'orateur qui pérorait près de la fosse ouverte.

Et quel discernement amusé de l'existence chez un modeste employé de la maison Borniol! Quelle connaissance des dessous de la vie littéraire, du Paris écrivain, boulevardier ou galant!

Asmodée se contentait d'enlever le toit des maisons pour découvrir les secrets de leurs habitants; raffinant sur le Diable boiteux, *Bazouge* détachait la calotte des crânes pour mieux divulguer leurs pensées.

Trois mois durant, de Tortoni à la Madeleine, le médisant personnage intrigua le boulevard et dérouta sa perspicacité. Quel Parisien narquois, averti et sceptique se cachait sous ce masque funèbre?

Il fallut l'apparition du volume (1) pour que fût percé cet *incognito* si bien gardé.

(1) Une plaquette in-8°. Paris, 1892. Simonis-Empis, éditeur.

Bazouge n'était autre qu'un chroniqueur, déjà fort apprécié, M. Francis Chevassu, qui depuis a parcouru la plus brillante carrière de critique et d'écrivain.

L'ouvrage, illustré de dessins goguenards par Forain, Guillaume, Steinlen et Willette, est aujourd'hui épuisé. L'auteur ne l'a pas fait réimprimer, en sorte qu'il est devenu une façon de rareté bibliographique. Nous sommes heureux de pouvoir en donner ici de larges extraits.

Qu'il mette en scène Renan, Edmond de Goncourt, Meilhac, M. Jules Claretie, M. Maurice Barrès ou M. Jules Lemaître, Bazouge, on s'en aperçoit vite, s'amuse à pasticher le style de ses personnages. Imitation fort réussie. Il est déjà passé maître dans le genre frondeur qu'ont, après lui, porté à sa perfection MM. Paul Reboux et Charles Müller, les malicieux auteurs d'*A la manière de...*

Dès la préface, les intentions satiriques transparaissent :

« Quelle pâture ne devait pas fournir à un observateur attentif le spectacle de nos grands enterrements ! La comédie humaine qui se joue, pour chacun, dans

un cadre différent, se poursuit autour des catafalques, avec une netteté qu'on rencontre rarement dans les boudoirs, dans les salons ou dans les académies. Il suffit, pour en jouir, de posséder des yeux assez vifs afin de pénétrer, derrière la majesté des gestes ou le mensonge des décors, la finesse des truquages ou les ruses de la machination.

« Bazouge fut appelé depuis longtemps à suivre nos plus belles obsèques. Il vit les frères Lionnet (1), statues moroses de la Condoléance, distribuer les mêmes poignées de main attendries aux illustrations d'un quart de siècle. Durant vingt-cinq ans, son chapeau ciré essuya la petite pluie des oraisons lénifiantes et l'orage des éloquences tumultueuses.

« Le soir, rentré dans sa chambre, il s'ingéniait à imiter les discours qu'il avait entendus. Toutefois, il appliquait les siens à des personnages vivants, par convenance. »

Nous voici dûment avertis. Le dessein moqueur de l'écrivain s'affirme à nos yeux. Écoutons à présent M. Jules Lemaitre parler sur la tombe de Sarcey (2).

Le critique du *Temps* avait, on le sait, ses

(1) Les jumeaux célèbres, qui se ressemblaient « comme un frère », passaient pour suivre avec complaisance les enterrements notoires.

(2) Il est oiseux de rappeler que celui-ci n'était pas mort à cette époque (1892).

idées fort arrêtées en matière théâtrale et ne se montrait rien moins qu'indulgent, pour les audacieux et les novateurs qui offusquaient son esthétique. L'auteur du *Député Leveau* venait d'en faire la fâcheuse expérience :

« Il est impossible, en rendant ce dernier hommage au maître que nous pleurons, de ne pas évoquer le souvenir du grand écrivain dont l'influence agit si heureusement sur ses débuts littéraires et domina toute sa vie : je veux nommer Edmond About. Cette communion parfaite d'idées et de sentiments qui unissait les deux camarades fut plus qu'une intimité morale, ce fut une association d'esprit. M. Francisque Sarcey fit son talent avec les parties de son esprit dont About ne se servait pas ; quand celui-ci avait levé cette rare farine dont il composait *le Roi des Montagnes* et *Madelon,* son respectueux ami recueillait la pâte qui restait pour en pétrir ses substantiels feuilletons.

« Cela n'était peut-être pas de la même qualité, mais c'était de la même maison. Sarcey fut, lui aussi, un voltairien, mais qui, dans son scepticisme universel, avait conservé une foi touchante à deux idées : il croyait à ses théories et il croyait à son rôle. Il plaçait très haut cet emploi de censeur littéraire ; il n'admettait pas que le critique descendît des hauteurs contemplatives pour se mêler aux passions et se jeter lui-même dans la lutte, soit qu'il craignît de briser ses principes contre des faits, ou de compromettre son

autorité de juge dans une partie aventureuse. Je m'en aperçus bien quand je donnai *le Député Leveau* au Vaudeville : l'acrimonie de ses éloges me prouva alors qu'il ne me pardonnait pas cette désertion ; mon succès ne lui parut pas une raison suffisante, même pour rassurer son zèle amical.

« Je regrettai alors, je l'avoue, d'avoir affligé un maître aussi excellent. Mais, nous autres, écrivains venus trop tard, nous n'avons pas cette certitude arrogante que nous admirions d'abord chez Sarcey, comme simple phénomène de foi. Nous ne croyons plus à nos idées, encore moins à nos théories ; et nous tâtonnons humblement à la recherche de la vérité.

« Notre regretté maître avait cette bonne fortune, qu'ayant réfléchi une fois dans sa jeunesse, il se croyait prémuni pour sa vie entière contre les surprises du doute. Telle fut la cause de cette sécurité admirable que nous envierons toujours et que nous ne rencontrerons jamais.

« Il ne posséda jamais que deux ou trois idées, mais il y crut profondément, de là son action : la force est aux croyants.

« Mais cet élément de puissance se fortifiait encore d'un optimisme paisible et large qui lui faisait trouver, dans le succès, une raison suffisante au mérite. Nous autres, qui, dans la vie ou dans les couloirs de théâtre, nous tenons un peu à l'écart, laissant passer devant nous le flot noir et pressé des barbares, les foules ingénues et violentes, nous sommes bien plutôt disposés à

trouver blessantes, pour nos sensations, les sensations de tous. Tout au moins cherchons-nous, pour cette sensation, un autre point d'appui que le goût de M. Tout le Monde.

« Loin de connaître cette défiance, Sarcey s'abandonnait avec sécurité aux jugements de la foule : il se contentait de lui expliquer à elle-même les raisons de sa propre préférence. Nul, mieux que lui, n'excelle à débrouiller les motifs secrets de cette psychologie complexe qui est celle d'un public. Il a donné une conscience à la foule : elle l'a récompensé en lui donnant la popularité. »

N'est-ce point là, finement assaisonnée, *cum grano salis,* de bonne et savoureuse critique? *Bazouge* connaît son monde et se prononce avec exactitude. On n'est pas à la fois plus impertinent et plus juste, qu'il s'agisse d'apprécier le pyrrhonisme universel de M. Jules Lemaître, avant sa conversion, ou la lourdeur un peu terre à terre des jugements de feu notre Oncle.

A son tour, appelé à discourir, Henri Becque se montrait moins amène. Ses démêlés avec Sarcey sont demeurés célèbres : aussi quelle allocution dédaigneuse et perfide :

« Appelé par la Société des auteurs dramatiques à porter les regrets de nos confrères sur la tombe de

M. Francisque Sarcey, je serai bref : Sarcey n'entendit jamais rien au théâtre, mais ce fut un excellent homme. La confiance parfaite avec laquelle il riait aux facéties les plus usées des petits théâtres indique suffisamment une âme candide et un cœur sans reproches. Il fut, en effet, le dernier Français qui ait cru au calembour, au quiproquo de concierge et à M. Alexandre Bisson.

« Si le talent ne fut pas chez le critique regretté à la hauteur du caractère, il faut rendre néanmoins hommage à cette honnêteté d'esprit. Donnons donc nos regrets sincères au brave homme qui s'en va et songeons toujours que le théâtre s'anémie et que la fortune est au directeur qui écoutera enfin les audacieux (1). »

Mépris sincère chez quelques-uns, jalousie intéressée chez beaucoup d'autres, c'était alors un système, presque un dogme, pour tout ce qui tenait une plume, que de bafouer M. Georges Ohnet. On raillait son style, on persiflait sa psychologie, on daubait sa conception de la vie. M. Jules Lemaître l'exécutait implacablement, en un article fameux et si terrible qu'il est à peu près le seul exemple d'une critique définitive ayant, comme on dit, tué son homme.

(1) Becque plaide ici *pro domo sua*, pourtant les audaces de *la Parisienne* nous semblent aujourd'hui bien timides !

Bien entendu, *Bazouge* n'a garde de laisser échapper une occasion si merveilleuse.

Il enterre donc l'inventeur du *Maître de forges* et qui va-t-il charger de son apologie? Renan, l'écrivain prestigieux, le grand poète en prose.

Son discours, tout confit en douceur, parodie heureusement la manière suave de l'historien du peuple juif.

« Une indisposition de mon distingué confrère, M. Émile Richebourg (1), me vaut l'honneur de représenter la Société des gens de lettres à l'enterrement de M. Georges Ohnet, ce jeune homme enlevé si prématurément à la littérature, à sa famille, à sa patrie. C'est une tâche bien délicate pour un vieux pédagogue comme moi, qui n'est pas du tout un homme de lettres, et M. Richebourg eût analysé avec plus de sûreté que je ne saurais faire le mérite de notre brillant romancier.

« J'ai toujours admiré ces conteurs qui ont reçu du ciel la faculté d'imaginer des fables et de nous intéresser à des drames illusoires. Mon éminente amie Mme Sand possédait ce don à un degré qui m'émerveilla toujours. Elle sut mettre dans le regard de ses petites paysannes le reflet de son ciel du Berri et

(1) Émile Richebourg, Ernest Renan, le rapprochement de ces deux noms est déjà toute une suggestive ironie.

même le reflet du ciel de Palaiseau, et ils montraient tous deux la même couleur, car avant d'illuminer ces yeux naïfs, ils avaient traversé l'âme de notre grand poète. C'était une bien excellente dame. Elle ne concevait pas comme moi le dogme de l'Incarnation. Cette petite querelle théologique fit qu'elle me bouda quelque temps. Mais M. Beulé nous ayant réconciliés, aucune difficulté ne vint plus troubler la sécurité de nos rapports et de mon admiration pour son âme distinguée (1).

« J'ai moins pratiqué M. Georges Ohnet. A peine le rencontrai-je une fois, un soir que M. Brunetière nous avait placés côte à côte à un dîner chez M. Buloz. Cet homme, alors dans tout l'éclat de la popularité, désira connaître un pauvre professeur. Il me séduisit tout de suite, car je devinai d'abord qu'il avait la foi.

« C'est une bien belle qualité, messieurs. Ce n'est pas en vain que le Sage a proclamé qu'elle soulève les montagnes. Elle communique à l'imagination un ressort nouveau : c'est une force exceptionnelle, c'est une vertu indispensable. On ne saurait être un grand artiste, un grand photographe, un grand épicier sans la foi (2).

« M. Georges Ohnet est un témoignage éclatant de

(1) Un coup de griffe en passant à l'auteur de *l'Abbesse de Jouarre*, pour son habitude d'évoquer à tout propos des souvenirs ou des impressions personnels.

(2) Un grand épicier... Le parodiste montre l'oreille.

cette vérité. Un de mes jeunes amis (1), pour lequel j'ai autant de confiance qu'il professe d'admiration pour moi, écrivit un jour que les triomphes de cet auteur trouvaient une raison suffisante dans l'imbécillité de la foule. Il avait bien tort de croire que la médiocrité suffit à créer le succès; trop d'exemples démentiraient cette hypothèse. D'autres éléments plus importants encore y collaborent, et parmi eux la foi. M. Georges Ohnet crut à ses héros, à lui-même, à son génie, de là sa puissance. Ses personnages portent le signe de cette sincérité. Un spirituel journaliste lui reprocha d'avoir apporté dans sa recherche des élégances morales l'esthétique de la Belle Jardinière; mais mon collègue du collège de France, M. Deschanel, ne s'est jamais habillé ailleurs, et personne, je suppose, ne contesta jamais la recherche heureuse de sa tenue.

« En somme, si M. Georges Ohnet ne parut jamais avoir une conception bien nette de l'univers et sembla même ignorer parfois les dures servitudes de la langue, il montra dans son intimité des qualités morales bien autrement précieuses que sont tous les talents : il fut bon. Le souci du style signale toujours une âme égoïste; elle indique une préoccupation de coquetterie, dont le principe, admirable certes chez les femmes, semble être une diminution des énergies viriles. Il n'est pas une de ces futilités qui vaille le royaume des cieux

« Notre malheureux confrère, qui l'avait bien com-

(1) M. Jules Lemaitre. Cf. *les Contemporains*, t. I[er].

pris, y tient en ce moment la palme qu'il a si justement gagnée (1). »

Renan d'ailleurs, malgré sa gloire, n'échappait point non plus aux brocards de cet irrévérent *Bazouge*.

Edmond de Goncourt recevait mission de prononcer son éloge *post mortem*, belle occasion de rappeler, en les pastichant, les bilieuses appréciations, toute l'acrimonie du fameux *Journal* :

« Un soir, à la fin d'un de ces dîners chez Magny, où nous nous réunissions entre personnages illustres, je dis à M. Renan, qui causait de Port-Royal avec Sainte-Beuve, dans un coin :

— Pourquoi diable vous obstinez-vous à porter ces redingotes de séminariste? Vous me rappelez M. de Saint-Agathe.

— Plût au ciel que je ressemblasse à ce saint homme, répondit-il, en avançant avec effort son corps mouvant enfoui dans un fauteuil Voltaire — ironie délicieuse qui ne nous échappa pas, à mon frère ni à moi — ; j'ai souhaité aussi d'abdiquer ma volonté au profit d'un maître suprême et d'être seulement ici-bas un humble instrument entre les mains du Seigneur.

« Messieurs, je n'ai jamais goûté Molière, chez qui

(1) M. Naquet prenait ensuite la parole... Serait-ce pour certaine raison de similitude physique?

je ne rencontre pas le sens artiste : ce jour-là, je le compris. L'homme au petit collet se trouvait devant moi, en chair et en os, sous la lumière brutale des becs de gaz; je devinai tout de suite qu'il ne me pardonnerait jamais cette franche familiarité. Je ne me trompais pas. Plus tard, quand mon rôle d'historiographe des lettres me força de le mettre en scène, son acrimonie se réveilla soudainement.

« L'homme explique l'homme de lettres! Sa phrase a des caresses suspectes, des attouchements singuliers de bedeau excité : quand il apporta chez Magny son Saint Paul, développant avec complaisance les difficultés avec lesquelles il avait restitué le voyage de cet apôtre, le profit qu'il en attendait pour l'histoire de l'humanité, Théophile Gautier lui dit :

« — Mais allez donc à Montmartre, n. de D..., il y a plus d'humanité dans la tête d'une petite modiste que dans la cervelle de vos calotins historiques! »

« Nous nous amusions toujours des physionomies effarées qu'il opposait à ces rudes boutades. Mais Montmartre, les petites femmes, les modèles, rien de tout cela ne l'intéressait; ses vœux extrêmes de concupiscence n'allaient pas au delà de ce rêve platonique, qui est le dévergondage mystique des vieux ecclésiastiques : un fauteuil à l'Académie et peut-être un siège au Sénat.

« Son petit collet, en effet, aimait à se frotter à la puissance, au succès. Il se plaisait au commerce des pouvoirs établis et des gloires consacrées. Il nia Hugo,

jusqu'au jour où le coudoyer lui parut profitable. De même, il ne comprit jamais nos œuvres. Notre belle étude sur Manette Salomon, à laquelle Théo faisait allusion en l'opposant à son roman sur saint Paul, échappa tout à fait à son intelligence.

« La Société des gens de lettres, qui n'a pas à apprécier les caractères, mais les talents officiels, ne pouvait s'empêcher d'envoyer un représentant... »

Ici, le scandale éclatait, l'auditoire protestait non sans raison et l'orateur devait s'interrompre.

L'impitoyable railleur continuait encore d'exercer sa verve sur d'autres personnages moins illustres : M. Le Bargy aux glorieuses cravates, M. le président Toutée, qu'un récent débat venait de rendre momentanément notoire.

Ayant à juger un procès de presse, cet honorable magistrat au tribunal de la Seine avait eu l'imprudente hardiesse de faire entendre aux prévenus quelques fâcheuses vérités et ceux-ci, des journalistes, s'étaient cruellement vengés. A leur tour, ils avaient reproché au robin indiscret une déplaisante entrée de carrière, alors qu'avocat sans cause, il racolait la clientèle et

disposait un pot de fleurs sur la fenêtre de sa mansarde, dominant le Palais, « pour avertir les huissiers, en quête de défenseurs économiques, qu'il était là, prêt à descendre pour cent sous. » Ils avaient aussi rappelé son mariage avec la fille du propriétaire d'un bal public, dénommé sans bienséance par ses habitués.

Tout Paris s'était égayé aux dépens du malencontreux justicier et *Bazouge,* sans pitié, jetait à la fosse cette victime des gazetiers, honorant son cercueil, en hommage suprême, d'une oraison dogmatique de M. Bullier!

Ainsi, sous les espèces macabres du dernier amoureux de la pauvre Gervaise, M. Francis Chevassu faisait-il entendre aux célébrités du moment des vérités parfois cruelles et toujours savoureuses. Son observation narquoise ne se méprenait guère ; pour la plupart, les traits de cette censure « anthume » demeurent toujours justes. La mort, qui remet à leur plan toutes réputations, n'a pas bouleversé les jugements de *Bazouge,* et c'est le mérite exceptionnel de ces plaisantes chroniques, après avoir été à leur apparition de la critique la plus fine,

d'en être devenues avec le temps de la plus vérifiée (1).

(1) Rappelons, encore une fois, qu'au moment où *Bazouge* écrivait, ses victimes étaient bien vivantes. Plusieurs le demeurent encore. Elles pouvaient donc riposter et l'écrivain échappe pleinement au reproche d'avoir attaqué des morts.

VIII

LES CHANSONS DE BILITIS

(1894)

VIII

LES CHANSONS DE BILITIS

En 1894, M. Pierre Louys n'était pas encore l'auteur admiré de tant d'harmonieux chefs-d'œuvre : *Aphrodite, la Femme et le Pantin, Sanguines, Archipel, l'Homme de pourpre.* Son talent n'avait pas forcé l'attention du grand public. Déjà, pourtant, les lettrés retenaient son nom. Une plaquette de vers, *Astarté* (1), de subtiles traductions des *Épigrammes* de Méléagre, des *Mimes des Courtisanes* (2) de Lucien avaient mérité leur suffrage. Parmi les « jeunes », ce

(1) Les poèmes qui la composent furent d'abord publiés dans *la Conque,* le curieux recueil, aujourd'hui presque introuvable, fondé en 1891 et dirigé par M. Pierre Louys. Chaque numéro s'ouvrait par une poésie inédite signée d'un nom illustre : Leconte de Lisle, Swinburne, José-Maria de Hérédia, Stéphane Mallarmé, Paul Verlaine, Jean Moréas, Léon Dierx acceptèrent d'y collaborer.

(2) Auxquels il faut ajouter un conte païen : *Léda ou la Légende des bienheureuses ténèbres,* publié par le *Mercure de France* en 1893.

fervent d'hellénisme était de ceux sur qui se fondaient les plus légitimes orgueils. Dans son amour des formes impeccables, son culte pour la beauté sans voiles, ores se manifestait cette âme alexandrine, principe de son art et cause finale de son esthétique.

Après un assez long séjour en Allemagne, où il alla étudier la musique et se perfectionner au grec, M. Pierre Louys s'en fut visiter l'Algérie. Il habita Constantine, Alger, M'sila, Biskra, Bou-Saada, parcourut l'Aurès, la Kabylie et rapporta les *Chansons de Bilitis*.

Elles parurent d'abord par fragments dans le *Mercure de France,* puis furent réunies en volume en décembre 1894. Ce qu'est ce roman lyrique, je ne le rappellerai pas. Pour scabreux qu'en soient le sujet et les épisodes, il est — et délicieusement — dans toutes les mémoires.

On sait que s'y exalte, se déroule, se tord et s'y pâme la volupté défendue, que Sappho passe pour avoir glorifiée, et que depuis elle ont chantée Baudelaire et Verlaine.

Les ombres voluptueuses des deux amies, Bilitis et Mnasidika, s'animent à nos yeux et s'enlacent dans la nuit : « lorsque les chevelures

des femmes et les branches des saules se confondent. »

Quant au charme du style, à la précision du détail, à la prodigieuse évocation du décor, des sentiments, des milieux et des types, M. Camille Mauclair a pu écrire avec justesse : « C'est avec une netteté de composition absolue, dans la langue la plus savoureuse, la plus concise, la plus transparente, sur des sensations aiguës, que se déroule la vie apparue par aspects familiers ou passionnels de la petite courtisane grecque. Tout le séjour à Mytilène est plein de perversité et de poésie et c'est l'observation la plus étrange et la plus juste de l'anormal que j'ai lue (1). »



L'histoire littéraire nous enseigne, en effet, qu'au sixième siècle avant l'ère chrétienne, à Lesbos, chère à la fois et propice à Vénus, l'île mélodieuse où, suivant la légende, avait abordé

(1) *Mercure de France,* avril 1895.

la tête d'Orphée après sa mort, dans l'azur éternel de la mer et des cieux, vivait un peuple artiste, sensuel et raffiné, épris du plaisir et moins ami de la morale. La vie y conservait une simplicité toute bucolique, Terpandre y avait inventé ou tout au moins perfectionné la cithare.

Située entre la Grèce et l'Asie Mineure, Lesbos était bien placée pour recueillir les traditions musicales de la Thrace, en même temps que son voisinage lydien lui révélait des rythmes plus savants.

Par le fait, tous les genres lyriques y furent de bonne heure florissants, depuis l'*Iambe* ou l'*Élégie,* monodies accompagnées de maigres sons de flûte ou de phormynx, jusqu'au chant choral à la mode dorienne, aux *Epinicies* de triomphe, en passant par les *Nômes* liturgiques, le *Thrène*, l'*Hyménée,* l'*Épithalame*, le *Pæan*, la Chanson de table ou d'amour (1).

(1) Le *Thrène* est une lamentation funèbre; l'*Hyménée*, un chant nuptial; le *Pæan*, un chant d'actions de grâce. On peut y ajouter l'*Hyporchème*, décrit dans l'*Hymne à Apollon Délien*, qui est une ode accompagnée de danses imitatives, et le *Dithyrambe,* qui se rattache à la fête des vendanges et se distingue de tous les genres précédents pour son mouvement tumultueux.

Ces divers chants s'accompagnaient de musique et le poète était en même temps compositeur, parfois même exécutant.

Alcée, puis Sappho, y tinrent école de musique et de poésie, et cette poésie lassée de l'aventure épique, plus réaliste, plus immédiate, plus personnelle veut seulement chanter l'amour et la beauté... mais la beauté souriante de l' « aimable Aphrodite, aux bras de roses » (1), non plus la majestueuse Athéné.

La Mytilénienne formait de jeunes compagnes à l'exécution de ses œuvres. Petite et noiraude, selon Maxime de Tyr, elle avait néanmoins noué de chères amitiés : Anactoria, Télésippa, Mégara, Eurica de Salamis, Anagora la Milésienne, Gengyla de Colophon. Elle exaltait en elles les joies et les souffrances qu'apporte le divin Erôs (2), glorifiait la beauté des éphèbes et des vierges.

Toutefois, à l'inverse de ce qui se passe chez les modernes, la poésie, le « livret » dominait et la musique était reléguée au second plan.

Cette transposition s'explique par la nature de la musique grecque, qui fut toujours extrêmement simple en comparaison de la nôtre. L'harmonie était presque inconnue des Grecs ; les instruments et les voix chantaient le plus souvent à l'unisson, quelquefois à l'octave. (Cf. A. et M. Croiset, *Histoire de la Littérature grecque*.)

(1) « O pures Charites aux bras de rose, filles de Zeus, » s'écrie Sappho dans une de ses odes. (Fragment 65, cité par Croiset.)

(2) « Je désire et je brûle. L'amour me torture, dompteur

Ces aimables chorodies étaient particulièrement en honneur à Lesbos. On y célébrait la grâce merveilleuse des femmes et chaque année, au mois de Thargélion (1), des prix étaient décernés aux plus belles dans le temple d'Héré.

Ainsi chantait Sappho, fille de Scamandrinos. Plus tard, la Grèce cessa de comprendre cette grande liberté. La comédie attique s'en amusa d'abord et se complut ensuite à la déshonorer.

des membres, doux et amer à la fois, monstre invincible. L'amour ébranle mon âme, pareil au vent de la montagne qui s'abat sur les chênes. » (Fragments 23, 40, 42.)

Et surtout ce passage où la douceur des images, au début, contraste avec la véhémence des derniers vers : « Celui-là me paraît égal aux dieux qui s'assied devant toi, et de tout près, entend ta voix si douce, ton rire aimable qui fond mon cœur dans ma poitrine. Dès que mon regard t'aperçoit, la voix me manque. Ma langue est sèche, un feu subtil court sous ma peau, ma vue se trouble et mes oreilles bourdonnent. Je ruisselle de sueur, un tremblement me saisit tout entière, ma couleur ressemble à celle de l'herbe et je me sens presque mourir. » (Fragment 2.)

En outre, comme elle est femme, elle ne se montre pas insensible aux séductions de la toilette. Elle se moque d'une rivale qui ne sait pas disposer avec élégance les plis de sa robe. (Fragment 70)... « Ne fais pas la fière pour une bague », dit-elle à une autre. (Fragment 35.)

(1) Du 20 mai au 20 juin environ.



C'est là, dans ce cadre de langueur et de passion, que M. Pierre Louys « situait » son héroïne. En une préface, aux chatoyantes ciselures, il nous contait sa vie, la présentait toute gracile et menue à nos curiosités.

Fille d'un Grec et d'une Phénicienne, Bilitis était née dans un village, vers l'orient de la Pamphylie, « pays grave et triste, assombri par des forêts profondes ». Sur cette terre presque déserte, elle vivait une existence pastorale avec sa mère et ses sœurs, nourrissant à l'égard des nymphes une piété ardente.

On la retrouvait ensuite à Mytilène et son éloquent biographe, se mettant en peine d'érudition, citant le Saxon Bergk et un certain docteur Heim, dépeignait, sous des couleurs enchanteresses et précises, Lesbos et sa capitale « plus éclairée qu'Athènes et plus corrompue que Sardes ».

Alors « Sappho était encore belle » et Bilitis l'avait approchée. Cette femme admirable avait

appris à la petite Pamphylienne « l'art de chanter en phrases rythmées et de conserver à la Postérité le souvenir des êtres chers ». Elle avait aussi connu Mnasidika......

Après sa brouille avec l'adolescente trop chérie, Bilitis s'était retirée dans l'île de Chypre, au nombre des courtisanes sacrées d'Amathonte, inspirées d'Aphrodite, et devait y terminer ses jours.

Le docteur Heim avait, à Palæo-Limisso, retrouvé sa sépulture. « Le caveau spacieux et bas avait quatre murs recouverts par des plaques d'amphibolite noire, où étaient gravées les *Chansons* en capitales primitives. C'était là que reposait l'amie de Mnasidika, dans un grand cercueil de terre cuite, sous un couvercle modelé par un statuaire délicat qui avait figuré dans l'argile le visage de la morte ».

Et les traits célèbres de Bilitis avaient été maintes fois reproduits par les artistes de l'Ionie.

En vérité, malgré cette grande accumulation de détails historiques et archéologiques, il ne semble pas que l'inventeur de la nouvelle poétesse ait d'abord voulu mystifier son prochain. Ayant conçu — avec quel art consommé — un

pastiche des plus ardents *Épithalames* de Sappho, il cherchait naturellement à l'envelopper de la plus grande illusion possible. Il n'agit point de parti pris, comme Mérimée pour la *Guzla* ou le *Théâtre de Clara Gazul* (1). La mystification, ce furent la critique et la presse qui la créèrent, en acceptant ingénument pour vraie la réalité d'un fantôme né dans l'imagination d'un lettré. Un examen plus attentif eût dû cependant les mettre en garde.

Lorsque apparurent les *Chansons de Bilitis,* M. Pierre Louys venait, l'année précédente, de traduire *la Couronne* de Méléagre. Il était encore plein de son auteur. Or, en tenant compte de la différence d'époque, la vie de Bilitis semble calquée sur celle du poète de Gadara. Comme elle, Méléagre est né en Asie Mineure, non loin des pentes du Taurus, d'un père Grec et d'une mère Phénicienne; comme elle à Lesbos, il mène d'abord à Tyr une vie de plaisirs; comme elle encore, il souffre d'amour pour Héliodora; comme elle toujours, il s'exile après la rupture et chante les souvenirs de sa passion. L'analo-

(1) Voir le premier volume des *Grandes Mystifications littéraires,* chapitre VIII. (Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.)

gie est frappante, la réminiscence certaine. Et puis, cette Grecque du sixième siècle exprimait parfois des idées bien modernes. On eût dit qu'Henri Heine avait passé par là : un Henri Heine qui, par dilettantisme supérieur, se serait assimilé les sentiments d'une amoureuse antique !

Nul pourtant ne voulut s'en apercevoir. Partout on louangea flatteusement « la ravissante traduction d'un incomparable modèle » : Philippe Gilles au *Figaro,* M. Ginisty, bien qu'avec de prudentes réserves dans le *Gil Blas* (1). Mme Jean Bertheroy fit mieux encore. Elle versifia pour la *Revue des jeunes filles* (2) des « Morceaux choisis de Bilitis » , six des *Bucoliques en Pamphylie : le Réveil, la Pluie, Phitta Meliaï,* le *Tombeau des Danaïdes, le Passant, la Quenouille*... Ne fallait-il pas initier ces jouvencelles aux sublimités de l'art hellénique ?

Admettant pour véritable le fallacieux docteur Heim, l'adaptatrice, dans une façon d'avertissement liminaire, présentait en termes choisis la poétesse et son œuvre : « Bien que célèbres

(1) Numéro du 5 janvier 1895.
(2) *Ibid.*, 10 janvier 1896.

en leur temps, assurait-elle, et relatés par les auteurs anciens, ces poèmes n'eussent sans doute pas franchi la ligne bleue de la Méditerranée, si un savant professeur de l'Université de Leipzig, M. G. Heim, ne les avait tirés de l'oubli et publiés récemment dans une édition complète, augmentée d'un lexique qui en facilite singulièrement l'interprétation. »

Et, scrupuleusement, elle concluait : « Déjà M. Pierre Louys a donné de ces *Chansons* une savoureuse traduction en prose française, et malgré la crainte qu'on éprouve à toucher aux choses de pure beauté, j'ai pensé qu'il serait intéressant et curieux de *restituer* les grâces des *strophes* et du *rythme* à quelques-uns de ces petits chefs-d'œuvre. »

Passe encore pour des journalistes ou des romanciers. On ne saurait, en bonne justice, leur demander d'être infailliblement renseignés sur les origines de la poésie mélique... mais des universitaires et des spécialistes! Comment le nom, toujours, du fantastique docteur Heim n'éveilla-t-il pas leur juste méfiance?

En matière d'épigraphie grecque et de philologie allemande, on connaît Ahrens. Jacobs,

Bergk, Ottfried Müller, etc., etc., mais celui-là, ce nouveau venu, ce scoliaste inédit, cet intrus?...Ils l'acceptèrent pourtant. Un professeur de faculté provinciale, aujourd'hui maître de conférences à la Sorbonne, — ne le nommons point, pourquoi le chagriner? — écrivit à Pierre Louys pour le remercier de sa traduction, qu'il affirmait fort exacte, l'ayant pu comparer à l'original (1).

En Allemagne, deux savantissismes érudits, autorités de Gœttingue et d'Iéna, *herr doctor* P. Ernst, *herr professor* von Willamovitz-Möellendorff, consacrèrent leur docte prose à la petite

(1) On pouvait lire jusqu'à ces dernière années dans la 1re édition (1898) du *Dictionnaire des écrivains et des littérateurs* de Frédéric Loliée et Charles Gidel, l'article suivant, d'une merveilleuse précision, comme on peut le constater : « *Biblitis (sic)*, poétesse grecque du sixième siècle avant notre ère. On a conservé d'elle une série d'élégies et des pastorales d'un expressif et très particulier lyrisme. (Ed. Heim, Leipzig, 1894; traduction française de Pierre Louys). »

L'imprudente mention a disparu des éditions postérieures. Quatorze ans après la publication de son livre, au mois d'octobre 1908, M. Pierre Louys recevait encore d'un savant hellène, docteur ès lettres de l'université d'Athènes, une longue lettre où le signataire déplorait que l'original grec manquât à la bibliothèque de la Faculté. Il avait vainement cherché, affirmait-il, à faire venir d'Allemagne l'édition Heim et s'adressait, en désespoir de cause, au « traducteur français » pour obtenir l'indication bibliographique de l'ouvrage.

prêtresse d'Aphrodite. Ces messieurs se prononcèrent sans appel : son inhabile interprète avait commis maints contre-sens et force solécismes. Toujours la légèreté française !

La concordance trop exacte des amoureuses fantaisies de Bilitis avec la mensongère légende de Sappho, établie déjà par Ottfried Müller, malgré les réquisitoires de Mure, ne les avait pas arrêtés un instant (1). Sous la sanction d'un tel patronage, l'aimable Pamphylienne prenait, décidément, dans la littérature grecque sa place très authentique.

(1) On sait que M. Théodore Reinach acheva dernièrement cette réhabilitation.

Parmi les autres *Mystifications littéraires* auxquelles le nom de Sappho servit d'occasion et de prétexte, je citerai encore un roman de M. Gabriel Faure : *La dernière journée de Sappho*. Il portait en épigraphe une prétendue citation du légendaire Arion de Méthymne extraite d'une lettre à la poétesse : « Ανοοί μὲν'εντί χῆνοι οι ̎ ανευ Ερω τὰν ̏ ηδοναν λαζύμεναι νομιζοντες.. Insensés ceux qui croient trouver la volupté hors de l'amour... » Comme il ne reste rien d'Arion qu'un fragment fort contesté, ce texte inattendu intrigua fort nos doctes hellénisants, qui s'étant reportés à Bergk n'y trouvèrent rien et pour cause... Le savant aphorisme était l'œuvre d'un jeune normalien, ami de l'auteur.



L'année suivante, l'éclatant succès d'*Aphrodite* entraîna pour les *Chansons* un regain de faveur. La librairie du *Mercure de France* en publia une nouvelle édition. Cette fois, l'auteur ayant pris son parti, la mystification s'aggravait d'une effigie.

Un superbe portrait de Bilitis, à souhait archaïque, ornait les exemplaires, « exécuté d'après le buste polychromé du musée du Louvre ». Pour le dessiner, Paul-Albert Laurens n'avait eu qu'à copier l'une des nombreuses terres cuites qui sont l'orgueil de la section grecque. — O nécropoles de Tanagre et de Myrina, sépultures de Rhodes, de Smyrne, de Cyrénaïque ou d'Italie, combien de faux abritez-vous ainsi, sous votre artificieuse enseigne !

Mais alors la vie devint impossible pour les malheureux gardiens des Antiques. Chaque jour, d'importunes visiteuses venaient troubler la quiète solitude des salles ; Parisiennes accortes, Allemandes à Bædeker, Anglaises en

travelling dress. Et les survenantes s'affairaient et questionnaient : « — Bilitis, où donc se trouvait Bilitis? » Débordés, houspillés, vitupérés, les fonctionnaires à bicorne allaient en référer au conservateur. Et le savant M. Pottier s'indignait; jamais, au grand jamais, il le jurait, le Louvre ni *son* Département n'avaient recelé l'encombrante pécheresse... A la fin, excédé, il arrêta une résolution héroïque : « — Tenez, dit-il à ses subordonnés, en leur montrant une statuette quelconque, vous leur direz que c'est *Elle*. »

La sculpture ainsi désignée était d'époque hellénistique; mais bast, on n'y regardait pas de si près. Les curieuses à présent s'extasiaient :

— Délicieux, ma chère!

— *Ach, kolossal!*

— *Oh, so lovely one, capital indeed!*

Continuent-elles encore à se pâmer?...



Aujourd'hui — et de Pierre Louys lui-même — la mystification est avouée. On peut donc

rechercher à quelles sources il puisa pour composer son admirable pastiche.

D'abord, et sans nul doute, dans cette anthologie de Méléagre qu'il connaissait si bien, *le Bouquet,* précieusement dédié à son ami Dioclès, où le poète vieillissant lia, avec les siennes propres, une gerbe étrangère d'épigrammes, d'élégies et de chansons. Il dut consulter également le recueil byzantin de Constantin Kephalas qui forme le fonds principal de l'*Anthologie Palatine,* peut-être aussi la collection du pseudo-Anacréon (1). N'oublions pas non plus que les *Chansons de Bilitis* furent, pour la plupart, composées en Algérie : on y trouve par endroits l'influence et l'imitation des *ghazals* et des *cassideh* arabes. Enfin, il est indubitable que l'auteur, comme en toute œuvre d'art, dut y mettre surtout beaucoup de sentiments personnels, de souvenirs, d'impressions et sans doute de confidences reçues ou provoquées.

(1) C'est-à-dire le recueil des poèmes dit *anacréontiques*, réunion de brèves chansons composées pour de joyeuses réunions et célébrant en général le vin et l'amour. Leur titre vient de ce qu'ils procèdent d'Anacréon par l'esprit et par la forme. La collection qu'ils constituent s'est grossie à diverses époques. Dans son ensemble, elle représente toute la période de l'empire jusqu'au moyen âge byzantin. (CROISET, *op. cit.*)

Vous n'étiez donc pas, Bilitis, figurine légère pervertie et charmante! Pourtant d'austères docteurs à chaperons avaient cru en votre fragilité. Mais non, fantôme symbolique, image de l'éternel Désir, vous êtes retournée au pays d'Illusion. Ne vaut-il pas mieux ainsi?... Véritable, d'ennuyeux pédants à lunettes auraient fouillé dans votre vie, disséqué votre œuvre frivole, vous eussent déshabillée à nu pour vous trouver des laideurs... Bilitis, petite Bilitis, vraiment non, vous n'auriez pas valu pour nous le simulacre enchanteur que surent créer la fantaisie ailée, le style prestigieux d'un maître écrivain.

TROIS MYSTIFICATIONS
D'OUTRE-MANCHE



Les Anglais, autant que les Français, ont pratiqué volontiers la *Mystification littéraire.*

Sans parler d'autres satisfactions plus immédiates, ils y trouvaient à contenter ce penchant à l'*humour* et ce goût pour le *humbug* — la fumisterie anglo-saxonne — qui est une des caractéristiques de leur tempérament national.

Dans un précédent volume, nous avons conté la fructueuse odyssée de Mac-Pherson-Ossian qui causa une révolution littéraire, retracé le douloureux martyre du pauvre Chatterton.

Pour être moins célèbres, les aventures dont on va lire le récit nous ont paru également intéressantes à rapporter.

L'anecdote, affirmait Michelet, est le copeau de l'histoire. Rien de plus négligeable qu'un

copeau ! Pourtant, c'est au feu de leurs bûchettes qu'on illumine le passé (1).

(1) L'auteur, encore une fois, n'a pas ici la prétention d'être complet. Il lui resterait à narrer, pour demeurer outre-Manche, l'étonnant *avatar* de Bertram, le « Pausanias d'Angleterre » ; la querelle de Milton et de William Lauder, à propos du *Paradis perdu;* la vente, faite à un libraire de Londres, M. White, des fausses lettres de Byron et de Shelley ; d'autres encore... Peut-être le fera-t-il un jour.

IX

PSALMANAZAR OU LE JAPONAIS FANTASTIQUE

IX

PSALMANAZAR OU LE JAPONAIS FANTASTIQUE (1)

L'honorable sir George Lauder, major général des armées britanniques, tenait, en 1702, pour les coalisés de la « Grande Alliance » (2), la place de Fort-l'Écluse (3). On était alors au début de cette guerre de la Succession d'Espagne qui devait coûter à la France, avec tant de misère et de sang, la ruine de son hégémonie en Europe.

Écossais des Basses-Terres et zélé conformiste, le digne baronnet s'attachait à mainte-

(1) M. Théodore de Wyzewa a également conté l'histoire de Psalmanazar dans son curieux volume *Excentriques et aventuriers de divers pays*.

(2) C'est le nom donné par Guillaume III à la coalition formée contre la France, en 1701, par l'Angleterre, l'Autriche et la Hollande.

(3) Sluys en hollandais, ville des Pays-Bas (province de Zélande).

nir dans sa brigade, à la fois la stricte discipline et l'observation des lois du Seigneur. Il avait fort à faire, ses régiments, recrutés en Allemagne, comprenant plus de bandouliers sans aveu que de bigots de sacristie. Si la schlague et la barre de justice suffisaient pour le militaire, il avait dû, pour le spirituel, réclamer l'assistance de deux chapelains. Le ministre luthérien Isaac Amalvi et son confrère anglican le révérend William Innes étaient donc venus instruire et moraliser leurs ouailles en uniforme. En attendant la venue des Français, les soldats, dûment catéchisés, se montraient assidus au prêche et le bruit des cantiques venait, dans son logis, réjouir l'âme du gouverneur.

Une fâcheuse exception, toutefois, déparait cet édifiant ensemble. C'était une recrue du régiment de Mecklembourg, dernièrement engagée à Cologne. L'homme n'assistait pas aux homélies où l'un et l'autre des prédicants vouaient aux flammes éternelles les partisans de l'*hérésie romaine;* il n'entonnait point avec ses compagnons les Psaumes du roi prophète. Il y avait, de sa part, à cette abstention nombre

d'excellentes raisons et la meilleure qu'il était mécréant et Japonais.

Un Japonais!... Cela semblait en Europe, au commencement du dix-huitième siècle, un animal aussi prodigieux qu'une licorne ou qu'un dragon ailé. Vingt ans plus tard, Usbek et Rica nous diront l'étonnement de Paris à la vue d'un Persan... Encore passe pour un Persan, Xénophon affirmait qu'ils existent, mais comment concevoir un Japonais?

Celui qui se voyait, à Fort-l'Écluse, l'objet de la stupéfaction générale n'était pourtant ni vert, ni bleu, ni rouge, ainsi qu'on aurait pu croire, pas même jaune, comme d'aucuns prétendaient en avoir aperçu. Il apparaissait au contraire un assez bel homme, aux yeux vifs, aux traits réguliers, brun de poil, le teint ambré, et se nommait Psalmanazar.

Nul doute, au surplus, qu'il fût bien Japonais. Ne le voyait-on pas tous les jours adorer le soleil, marmonner des prières dans un gros livre tout rempli de caractères étranges. Il aimait aussi à provoquer ses camarades à de pieuses controverses, argumentant et disputant contre eux, défendant sa croyance païenne contre leur foi de vérité.

Pareilles excentricités vinrent aux oreilles de sir George. Le zélateur s'émut en lui : la présence d'un idolâtre dans ses troupes causait un insupportable scandale. Il fallait amener à Dieu ce malheureux égaré.

Par son ordre le révérend Amalvi entreprit l'infidèle. Ils tinrent ensemble plusieurs conférences. Chose étrange, l'Asiatique se montrait excellent latiniste. C'est dans la langue de Cicéron qu'il ripostait à son contradicteur. Il s'avérait aussi théologien subtil, rompu aux finesses de la dialectique et plus ferré qu'un docteur sur la Justice imputative. L'aumônier découragé préféra renoncer à si difficile conversion.

A son tour, William Innes entra en scène. Ce pasteur du troupeau évangélique n'avait rien d'un saint homme. Besogneux et dissolu, on incriminait à juste raison sa doctrine, ses mœurs et sa délicatesse. Son envoi, dans ce trou perdu de l'Écluse, ressemblait fort à une disgrâce. Il lui fallait rétablir sa fortune par quelque action éclatante qui le justifierait auprès de ses supérieurs.

Intelligent et madré, observateur habile, l'équivoque personnage n'était pas non plus

tout à fait ignorant des choses du Japon, pour avoir parcouru l'ouvrage d'un missionnaire flamand à Yeddo, le P. Candidius, publié quelques années auparavant. Sous l'indigène prétendu, il flaira le simulateur et l'aventurier. Quelques entretiens avec Psalmanazar achevèrent de le persuader.

Il aurait pu le dénoncer, il préféra s'entendre avec lui : sa clairvoyante audace devinait tout le parti qu'on pouvait tirer de l'occasion. Insinuant et doucereux, il capta la confiance de son néophyte, obtint des confidences. Psalmanazar lui révéla une partie de sa picaresque odyssée.

Français d'origine, né quelque part en Provence, « entre Avignon et Marseille, sur le chemin de Rome », de famille noble, « ancienne mais déchue », il avait reçu une excellente instruction, d'abord dans un collège de Jésuites, puis à l'université de Montpellier où il était venu étudier la théologie. Les « circonstances » l'avaient conduit à mener à travers l'Europe une vie de mendiant vagabond, exploitant la crédulité publique, se donnant tantôt pour un huguenot des Cévennes, chassé de son pays, ou

pour un catholique irlandais persécuté à cause de sa foi.

Chez les révérends pères, on lui avait parlé du Japon, de la Chine où ils envoyaient des missions et c'est ainsi, par fantaisie personnelle, pour mieux attirer l'attention sur soi et piquer la curiosité, que l'idée lui était venue de s'improviser Japonais. L'invention manquait pour lui de mal tourner. A Landau, les autorités méfiantes l'emprisonnaient comme espion ; à Liège, épuisé de misère, atteint d'une sorte de lèpre, il était tombé mourant à l'hôpital : guéri, revenu à Cologne, il s'engageait, en désespoir de tout, au régiment de Mecklembourg (1).

Innes accueillit sérieusement ses aveux. Tout un plan de campagne mûrissait dans son cerveau.

D'abord Psalmanazar ne serait plus Japonais. Si peu connus que fussent alors les sujets du Taïcoun, la fiction pouvait devenir dangereuse à se prolonger trop longtemps. Il aurait vu le

(1) A Cologne, il est vrai, un cafetier ingénieux avait engagé Psalmanazar comme garçon pour attirer la clientèle ; mais la curiosité se lasse vite et le pauvre « Japonais » était retombé sur le pavé,

jour dans l'île ignorée et quasi fabuleuse de Formose. Les Jésuites l'en avaient arraché, entraîné de force avec eux en France. Là, malgré ses résistances, acharnés à le convertir, ils n'avaient pas craint de le torturer et l'infortuné s'était enfui pour échapper à une mort affreuse.

Ensuite et bien entendu, Psalmanazar allait embrasser la vraie foi anglicane. L'honnête trigaud se réservait d'exploiter un succès aussi merveilleux. — Quel triomphe pour les Trente-neuf articles! quelle victoire remportée sur les suppôts de *l'erreur papiste* et quels pieux avantages ne devait pas manquer de recueillir l'intrépide champion qui l'avait obtenue!

Ainsi tombés d'acord et leur collusion bien arrêtée, les deux compères se mirent à l'œuvre. Psalmanazar abjura solennellement sa religion d'opérette. Ce fut une belle cérémonie : deux mille hommes glorifièrent l'Éternel, cependant qu'Innes officiait, rayonnant.

Le lendemain, il avertissait, avec force détails circonstanciés, l'évêque de Londres, Henry Compton. Après s'être, comme il convenait, réjoui dans le Seigneur, ce haut dignitaire

manda par devers lui l'heureux berger et sa brebis.

A la fin de 1703, les deux hommes débarquaient à Harwich.



Dès lors, va commencer et continuer plusieurs années, poursuivie avec une imperturbable assurance, la plus effrontée mystification où se prendront, avec le haut clergé, le monde savant et toute la meilleure société londonienne.

Le « Formosan », qui avait ajouté à son nom familial (1) le prénom plus chrétien de George, se vit, aussitôt son arrivée, l'objet de la curiosité et de l'engouement général. Le bon évêque Compton l'accueillit dans sa demeure. Il discourut savamment en latin avec le doyen de Westminster. Pairs et pairesses, tout le *lordship,* sans compter les prélats, se l'arrachaient à leur table.

(1) Sans doute avait-il forgé Psalmanazar, d'après le nom du roi assyrien Salmanazar (Shalmanoushshour) cité au *Livre des Rois.*

Comment suspecter le *formosanisme* d'un homme qui s'alimentait de viande crue et de racines bouillies, fournissait sans barguigner les renseignements les plus précis sur son île natale : affirmant par exemple que la durée moyenne de la vie y dépassait un siècle et qu'un régime hygiénique au bouillon de vipère avait permis à son aïeul d'atteindre cent vingt ans !

En outre, le converti utilisait dévotement ses loisirs à traduire, toujours en formosan, le Catéchisme de l'Église d'Angleterre et sa pieuse interprétation, soumise à des philologues, avait emporté leurs suffrages, tant cet idiome inédit leur apparaissait « original, riche, grammatical et souple », bien que sans analogie — et pour cause — avec aucune langue connue.

Bientôt, une éclatante victoire allait fortifier encore la position de Psalmanazar, ravir la confiance de ses partisans. Un Jésuite, le P. Fontenay, venait d'arriver à Londres, retour de la Chine et du Japon. Les étonnants récits de l'*insulaire* ébahirent le religieux.

Jamais, au courant de ses voyages, il n'avait assisté au moindre sacrifice humain et les Japonais, à l'en croire, préféraient le riz et le pois-

son à la chair des serpents. D'ailleurs Formose appartenait à la Chine (1) et le prêtre jurait n'y avoir jamais rencontré d'éléphants, de chameaux, de chevaux-marins ni de crocodiles « parfaitement apprivoisés et propres à toutes sortes de travaux domestiques ».

Les amis de Psalmanazar s'indignèrent. Ainsi, la haine des « papistes » ne désarmait pas et s'attaquait encore à la victime qui leur avait échappé ! Une réunion contradictoire fut provoquée dans la salle de la *Royal Society*. Elle tourna à la confusion du Jésuite. Psalmanazar entra dans les plus minutieux détails : les sacrifices humains, notamment, existaient si bien à Formose, que, tous les ans, on brûlait sur un autel les cœurs de dix-huit mille garçonnets de neuf ans, dans une fête rituelle qui durait dix jours.

Que répondre à si probatoire démonstration? Le pauvre P. Fontenay en fut écrasé. Huit jours plus tard, dans un grand dîner donné par sir Hans Sloane (2), le célèbre botaniste, sa déroute

(1) Il en fut en effet ainsi jusqu'en 1895, où le traité de Simonasaki donna l'île aux Japonais, qui y ont installé un vice-roi.

(2) Médecin et botaniste (1660-1752). On lui doit le pre-

se paracheva. Le comte de Pembroke, grand amiral et vice-roi d'Irlande, l'un des convives, se déclara tellement enchanté de Psalmanazar, qu'il lui accorda, sa vie durant, une pension de cent livres (1) sur sa cassette particulière.

Un mois après la séance mémorable, toujours aux frais de ses nobles gogos, le triomphateur partait pour Oxford.

Un grand projet venait de surgir dans l'esprit de l'évêque Compton. Il s'agissait, pour le nouveau chrétien, d'enseigner le formosan à quelques pieux volontaires qui l'accompagneraient ensuite évangéliser sa patrie. Psalmanazar habita six mois *Christ church college* (2), au bout desquels il se garda de partir... mais comment songer à lui tenir rancune, il rapportait un si prodigieux ouvrage.

Sa *Description historique et géographique de l'ile de Formose présentement sujette* (il s'y entêtait) *de l'Empereur du Japon* remporta le plus vif et le plus naturel succès. Documentée de nombreuses

mier dispensaire qui ait été établi en Angleterre. Le *British Museum* a hérité de ses collections.

(1) Environ 2 500 francs.

(2) Le plus célèbre des vingt-cinq *halls* d'Oxford, fondé au seizième siècle par le cardinal Wolsey.

gravures, on y trouvait d'admirables choses, faites à souhait pour provoquer l'émerveillement, telles aussi qu'on ne saurait les inventer.

L'auteur reproduisait les affirmations lancées contre le P. Fontenay : la mirifique histoire des dix-huit mille cœurs d'enfants et des animaux valets de chambre. Il en ajoutait bien d'autres tout aussi non-pareilles.

Dans cette île fortunée, l'or était si commun qu'on l'employait à construire les maisons. Les habitants se nourrissaient de reptiles dont la chair musquée constituait pour eux le plus friand des régals. On y mangeait bien aussi parfois son semblable, mais cette coutume — heureusement — tendait à disparaître. Elle n'était plus que l'usance du bas peuple et l'historien la proclamait tout à fait grossière et malséante.

Suivaient encore d'autres savoureux détails sur les mœurs, la religion, les lois, l'organisation sociale des indigènes et sur la manière ingénieuse dont les Japonais s'étaient rendus maîtres de l'île, par un stratagème homérique renouvelé de l'artificieux Ulysse (1).

(1) Psalmanazar rapportait ainsi cette merveilleuse aventure : « Les Japonais, sous prétexte d'offrir des sacrifices au dieu de

De la préface à sa conclusion, l'ouvrage n'était en somme qu'une réfutation du P. Candidius dont nous avons vu que l'estimable M. Innes n'ignorait pas la relation de voyage.

Aux sceptiques qui pouvaient s'étonner, Psalmanazar ripostait d'avance par un argument d'une irrésistible logique. « Si je ne connaissais pas mon sujet ou si j'inventais ce que je raconte, écrivait cet admirable logicien, est-il admissible que je prendrais le contre-pied de tout ce qu'ont avancé mes prédécesseurs? Le fait même que je suis en complet désaccord avec eux suffit à prouver ma véracité, sans que j'aie besoin d'ennuyer mes lecteurs de fastidieuses discussions. »

Quelle malveillance obstinée pouvait, après cela, soupçonner la bonne foi d'un pareil raisonneur, d'autant que le livre entier respirait, par surcroît, une haine vigoureuse des Jésuites, dont les « crimes » étaient stigmatisés avec une énergie délicieuse à des âmes protestantes.

Formose, y avaient débarqué une nombreuse armée. Plusieurs centaines de grands chariots traînés par des éléphants dissimulaient chacun 30 à 40 soldats. Aux fenêtres de ces voitures, les envahisseurs avaient placé des têtes de bœufs ou de béliers pour enlever tout soupçon aux habitants. Après quoi, les soldats étaient descendus l'épée à la main et avaient obtenu, sans effusion de sang, la soumission de l'île à leur maitre. »

La *Description de Formose* réussit donc à souhait. Plusieurs éditions en furent épuisées coup sur coup. Une traduction française parut à Amsterdam, une version allemande à Francfort.

Psalmanazar se voyait plus que jamais un héros de la mode et le demeura plusieurs saisons. Grassement pensionné, il avait depuis longtemps renoncé à la viande crue et menait la vie joyeuse. Ses bonnes fortunes furent, paraît-il, nombreuses et d'importance.

A la longue, pourtant, son étourdissant récit trouva des incrédules. Les Jésuites, déjà, avaient récriminé bruyamment, invoquant l'autorité de saint François-Xavier ou le témoignage de leurs missionnaires. Plusieurs capitaines-marchands qui revenaient de trafiquer dans les mers de Chine démentirent ses belles imaginations. Son crédit diminua.

Sur ces entrefaites, Innes, promu, en récompense d'une si méritoire conversion, aumônier en chef des troupes anglaises au Portugal (1),

(1) A la fin de 1703, le Portugal avait fait défection à l'alliance française et traité avec la coalition. Aux termes de cette convention, négociée par lord Methuen et qui a gardé son nom,

s'embarqua pour Lisbonne. Ce départ était fâcheux pour l'associé qu'il dirigeait. Psalmanazar éprouva les retours de la Fortune. L'humour britannique s'exerça à ses dépens. En 1711, on montait à *Drury Lane* un opéra nouveau, *la Vengeance d'Atrée;* le *Spectator* annonça ironiquement que la scène où Thyeste dévorait ses enfants mis en sauce, serait jouée « par le fameux M. Psalmanazar récemment arrivé de Formose ».

Néanmoins, il conservait des partisans, surtout dans le clergé, et quelques bonnes âmes lui continuaient leurs subsides.

Il en fut ainsi jusqu'à 1728. A cette date, une épreuve inattendue frappa le mystificateur. Il tomba gravement malade, manqua de trépasser. En face de la Mort, son formidable aplomb fléchit tout à coup. Les pieux enseignements de son enfance lui revinrent à la pensée; avec l'épouvante du châtiment, le remords le saisit de sa vie de mensonges. Lorsqu'il put se relever, guéri, le Formosan n'existait plus, il ne restait qu'un pénitent résolu à l'expiation.

les Anglais obtenaient le droit de débarquer des troupes dans la péninsule. Le Portugal allait être placé ainsi, pendant plus d'un siècle (1703-1810), sous la domination économique de l'Angleterre.



Une nouvelle vie, toute de labeur et d'humilité, commence alors pour le repenti. Il quitte Londres, renonce à ses pensions, se dissimule dans un faubourg, à Clerkenvell (1). Désormais, pour subsister, il s'emploiera chez des libraires à d'obscures besognes anonymes. Travailleur acharné, il a le courage, à cinquante ans, de reprendre ses études, acquiert une réputation méritée d'érudit. Il a toujours eu le don des langues, apprend le syriaque et l'hébreu. Son renom d'orientaliste lui vaut de la part des éditeurs les travaux qui le font vivre. Il collabore ainsi à l'*Histoire universelle* d'Archibald Bower, écrit sans la vouloir signer une savante *Histoire de l'Imprimerie* (2). Sur sa demande expresse, Bower le charge encore de rédiger pour le *Système complet de Géographie,* les articles relatifs à la

(1) Sur la rive gauche de la Tamise, entre *Islington* et *Hatton garden,* c'est le district des horlogers et des ouvriers en métal.

(2) Publiée sous le nom de Palmer, son éditeur.

Chine et au Japon. Avec une vertueuse rigueur, il y dénonçait les agissements « d'un prétendu indigène de Formose nommé Psalmanazar », mettait le public en garde contre cet imposteur.

Ses voisins admiraient la douceur, la modestie, l'édifiante pureté chrétienne du vieillard qu'ils citaient en exemple. Le bruit de ses mérites parvint jusqu'au docteur Johnson, alors à l'apogée de sa gloire (1). Le célèbre moraliste s'en fut le visiter, reçut ses aveux et devint son ami. Ils se voyaient chaque semaine dans un modeste cabaret d'*Old street*. Un unique verre de punch était la seule débauche que s'accordât l'ancien favori des salons de Londres, et le bon Johnson, ému d'une telle repentance, s'extasiait, répétant « qu'elle passait tout ce qu'il avait lu de plus admirable dans la Vie des saints. »

(1) Samuel Johnson (1709-1784), l'éditeur fameux du *Rambler (le Rôdeur)*, l'auteur de *Rasselas* et des *Lives of the Poets*, si parfaitement « biographé » par Boswell, son disciple et son ami, dont la *Vie du docteur Johnson* peut passer pour le modèle du genre. Moraliste chrétien, causeur étincelant, critique acerbe et volontiers pédant, il exerça une véritable dictature et devint, en quelque sorte, le centre du monde littéraire anglais pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Psalmanazar mourut à quatre-vingt-quatre ans, le 3 mai 1763, après avoir stoïquement supporté les souffrances d'une douloureuse maladie.

Par un testament daté d'avril 1754, il laissait à quelques amis le soin de publier ses *Mémoires* (1).

Dans ces *Confessions de *** connu sous le nom de Georges Psalmanazar,* il reprenait, en les amplifiant, les confidences autrefois reçues par le subtil Révérend Innes et renouvelées depuis à Samuel Johnson.

Il contait en détail son enfance, pour la plus grande part écoulée près de sa mère, avouait des fautes de jeunesse dont plusieurs frisaient l'escroquerie (2), rappelait enfin ses avatars en Allemagne et sa venue à Fort-l'Écluse.

Toutefois, bien que battant sa coulpe avec

(1) Notamment à son « hôtesse et amie » Mrs. Sarah Rewalling à laquelle il abandonnait tous les profits qu'elle en pourrait tirer.

(2) C'est ainsi qu'à Beaucaire, après s'être présenté à de crédules Franciscains, comme un étudiant irlandais se rendant à Rome, admis à prier dans la chapelle, il aperçut un habit complet de pèlerin suspendu en *ex-voto* à la statue de saint Jacques. Se trouvant pour l'instant fort dépourvu de hardes, il n'hésita pas à dérober au bienheureux sa défroque à coquilles.

une touchante humilité, il continuait de garder le silence sur son véritable nom et ses origines, en sorte qu'on est encore aujourd'hui réduit aux conjectures sur sa véritable personnalité.



Nos aïeux gaulois, assure le vieux Caton, aimaient par-dessus tout deux choses : *bellum gerere et argute loqui*... L'occasion faillit à Psalmanazar de montrer sa vaillance : reconnaissons du moins que cet ancêtre de Tartarin s'était bien rattrapé sur la faconde !

Et j'ignore ce qui est plus surprenant en lui de sa longue gasconnade ou de sa conversion soudaine... Un Janséniste eût rendu hommage à la Grâce justifiante... mais notre homme était élève des Jésuites !

X

HORACE WALPOLE
ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU
(1765)

X

HORACE WALPOLE ET JEAN-JACQUES ROUSSEAU

Le souvenir d'Horace Walpole est inséparable de Mme du Deffand. Chacun sait la passion tyrannique, attendrissante et ridicule dont, à soixante-dix ans passés, fut saisie la pauvre marquise, pour cet Anglais quinquagénaire, dilettante, sec, égoïste et dédaigneux. On a souvent conté ce singulier épisode de la vieillesse d'une femme qui, jusqu'alors n'avait fait que « bâiller sa vie », comme Chateaubriand l'écrira plus tard de lui-même (1), dont l'existence entière, brillante et dissipée, semble une paraphrase de la mélancolique pensée de Pascal : « On ne recherche la conversation et les divertissements que parce qu'on ne peut de-

(1) Voir les *Mémoires d'Outre-Tombe*.

meurer chez soi avec plaisir... », qui, avec tout son esprit, ne sut jamais s'intéresser à rien, aux êtres ni aux choses, et s'en vit châtiée par un attachement trop tardif pour n'être pas lamentablement entaché de ridicule.

E. Caro (1), entre autres, a exposé avec une pénétrante lucidité « comment cette amitié si vive était la revanche d'un cœur qui n'avait jamais aimé, » expliqué « la physiologie de ce cœur qui se révèle tout à coup plus jeune que son âge et où la faculté d'aimer se réveille avec une vivacité compromettante pour qui va en subir l'étrange tyrannie. »

Quand lui advint ce fâcheux accident, celle qu'on a surnommée la Sévigné du dix-huitième siècle, partageait avec Mme Geoffrin et Mme du Châtelet, son ennemie intime, la souveraineté de l'esprit parisien.

Depuis vingt ans, elle était une des puissances de l'opinion.

Rue Saint-Dominique, en son appartement du couvent Saint-Joseph, les écrivains les plus illustres coudoyaient l'élite de la société du temps.

(1) Cf. *la France du dix-huitième siècle*, t. II. — *La Société française en 1765*.

Je ne puis ici qu'énumérer pêle-mêle quelques-uns de ses hôtes habituels, des membres de l' « Ordre de Saint-Joseph » : le président Hénault, « le plus grave des hommes frivoles » qu'elle connut à Sceaux, chez la duchesse du Maine, et auquel elle resta liée par habitude jusqu'à sa mort, Ferriol du Pont de Veyle (1), frère du comte d'Argental (2), Formont (3), conseiller au Parlement de Normandie, le chevalier d'Aydie, Montesquieu, les Luynes, les Vintimille, les Rochefort, M. et Mme de Mire-

(1) Antoine de Ferriol, comte de Pont de Veyle (1697-1774). Fils d'un président à mortier du Parlement de Metz, il refusa de suivre la carrière paternelle pour s'adonner aux lettres. On a de lui des pièces sans grand mérite : *le Complaisant* (1733); *le Fat Puni* (1738), tiré d'un conte de La Fontaine; *la Somnambule* (1739), en collaboration avec Sallé, sans compter un grand nombre de chansons parodiques.

Il était, avec son frère d'Argental et Thiériot, du comité littéraire de Voltaire, que celui-ci appelle son *Triumvirat*.

A l'âge de vingt-deux ans, en 1719, il avait fait la connaissance de Mme du Deffand, et cette connaissance, suivant la marquise elle-même, était devenue une liaison intime, nonobstant le président Hénault.

(2) Frère cadet du précédent (1700-1788). D'abord conseiller au Parlement de Paris, puis ministre du duc de Parme auprès du roi de France, il est connu par son amour pour Adrienne Lecouvreur et son amitié pour Voltaire.

(3) Jean-Baptiste-Nicolas de Formont. Encore l'un des « élus » de Mme du Deffand, qu'il avait connue aux petits soupers de la duchesse du Maine. Jusqu'à sa mort, en 1748, il compta au nombre des amis les plus intimes de Voltaire.

poix, M. et Mme de Forcalquier, le maréchal de Luxembourg, le duc de Richelieu, M. et Mme de Maurepas, les d'Argenson, les d'Aiguillon, les Choiseul, les Broglie, les Beauveau, les Brienne, etc., etc. Les étrangers en renom : Bernstorff (1), Scheffer (2), Caraccioli (3), Schouvaloff (4), Pulteney (5), Burke (6),

(1) Bernstorff (Jean-Hartwig-Ernest, 1712-1772), ministre d'État en Danemark. C'est lui, qui après la mort du tsar Pierre III, opéra le rapprochement avec la Russie, ce qui valut à sa patrie d'adoption (il était né à Hanovre) le Holstein ducal.

(2) Chimiste et mathématicien suédois (1710-1759).

(3) Le marquis Dominique Caraccioli (1715-1789), ambassadeur napolitain près la cour de France et l'un des hommes les plus spirituels du dix-huitième siècle. On trouve rapportés dans Grimm un grand nombre d'anecdotes dont il est le héros et de bons mots qui lui sont attribués.

(4) Le comte André Schouvaloff, fils du feld-maréchal de ce nom, favori de la tsarine Élisabeth. Chargé de missions par son gouvernement, il séjourna de longues années à Paris où il connut Voltaire, avec lequel il entretint une correspondance suivie.

Il composait agréablement le vers français et on lui doit une *Épître à Ninon*, qui fit quelque bruit à son apparition. Il mourut en 1789.

(5) Guillaume Pulteney, comte de Bath (1682-1764). Secrétaire d'Etat à la Guerre, dans le ministère Stanhope, ami et défenseur de Robert Walpole, il se brouilla par la suite avec lui, devint son adversaire acharné et l'un des rédacteurs du *Craftsman*, le terrible pamphlet politique dirigé contre le ministre *whig*, accusé de prévarication.

(6) Edmond Burke (1730-1797), le célèbre orateur et ministre anglais, adversaire de Pitt et antagoniste, avec Fox

Fox (1), Gibbon (2), tenaient à honneur d'être présentés chez elle et les souverains qui visitaient Paris, le roi de Suède et de Danemark, l'empereur Joseph II, voulaient la voir, et souper à ses côtés.

Par excellence, le salon de Mme du Deffand fut la grande réunion sceptique du dix-huitième siècle. Son incrédulité universelle n'exceptait que l'esprit, sans se piquer d'opposition ni de philosophie. On n'y prêchait point les idées nouvelles, on n'y accueillait pas complaisamment les réformateurs, comme chez la « Divine Émilie » (Mme du Châtelet) ou chez Mme Geoffrin, cette « Mère de l'Église » des Encyclopédistes. Bien au contraire, on s'y moquait de tout et ce persiflage incessant ne contribuait pas moins à l'œuvre de destruction générale.

La marquise est demeurée célèbre pour ses reparties cinglantes, ses jugements à l'emporte-pièce.

et Sheridan, de Warren Hastings, dans le fameux procès, intenté en 1786 au créateur de la puissance anglaise aux Indes.

(1) Charles-James Fox, le grand ministre *whig*, rival et adversaire de Pitt (1749-1806).

(2) Édouard Gibbon (1737-1796), l'historien auteur de *la Décadence et la chute de l'Empire romain.*

Sainte-Beuve affirme qu'elle a dit les mots les plus vifs et les plus justes qu'on ait retenus sur les hommes de son temps.

Il semble, à vrai dire, qu'ils soient pour la plupart plus vifs que justes.

C'est elle qui définissait le grand ouvrage de Montesquieu « de l'esprit sur les lois », tout en professant la plus haute estime pour le président. Au contraire, Jean-Jacques lui est antipathique : « C'est un sophiste, un esprit faux et forcé. Il remettrait tout dans le chaos, je n'ai rien vu de plus contraire au bon sens que son *Émile*, rien de plus contraire aux bonnes mœurs que son *Héloïse*, de plus ennuyeux et de plus obscur que son *Contrat social.* »

Elle n'est pas moins sévère pour Buffon : « Il est d'une monotonie insupportable; il sait bien ce qu'il sait mais il ne s'occupe que des bêtes; *il faut l'être un peu soi-même* pour se divertir à une telle occupation (1). »

Voltaire à peu près seul trouve grâce devant ses rigueurs. Elle ne s'empêche point de l'admirer, ni même de l'aimer : « Vous m'avez fait passer,

(1) Correspondance, *passim.*

lui écrit-elle, les moments les plus agréables... je rejette tout et je redemande du Voltaire. » Pourtant, même à son égard, elle sait conserver l'indépendance de ses jugements. Elle déteste les philosophes et le dira tout crûment à leur chef : « Jamais il n'y a eu d'hommes moins tolérants que vos amis... Votre livrée me hait, je sais pourquoi :

Je n'ai point devant eux pu fléchir les genoux
Ni leur rendre un honneur que je ne dois qu'à vous (1).

Elle blâmera son enthousiasme pour Catherine II, marquera sa surprise en apprenant que le châtelain de Ferney s'est avisé de faire ses Pâques en 1768. Si, dans ses lettres, elle lui prodigue les compliments les plus flatteurs — ce qui d'ailleurs n'est qu'un échange, — elle apprécie parfois sans indulgence ses écrits et son caractère. Elle distingue très bien dans ses œuvres dernières le « rabâchage » et les signes de vieillesse : « Avez-vous lu les *Pélopides* de Voltaire? De tous les genres, il ne lui manquait que le genre ennuyeux ; il ne lui manque plus rien. »

(1) Racine : *Esther*.

Tels apparaissent, au crayon d'une esquisse rapide, la femme et le milieu que va bouleverser la venue d'Horace Walpole, Roméo malgré soi d'une Juliette hors d'âge, aveugle par surcroît.

Du jour où paraît cet irrésistible, l'Ordre de Saint-Joseph va être dissous, il n'y a plus qu'un personnage auquel tous les autres seront sacrifiés, et une foule de comparses et de figurants qui passeront sur la scène sans l'occuper.



Il arrivait, précédé d'une flatteuse réputation d'original et de bel esprit, curieux et fin, mais bizarre et paradoxal. Les Anglais, et ils n'ont pas tort, le considèrent encore aujourd'hui comme le prince de leurs épistoliers.

De fait, son innombrable correspondance avec les Conway, les Mason, les Montague, les Mann (1), lady Hervey (2), lady Ossory, Anna

(1) Sir Horace Mann (1701-1786), ministre plénipotentiaire de Grande-Bretagne à Florence, l'un des correspondants ordinaires d'Horace Walpole. C'était, au dire de Thomas Gray, « l'homme le plus obligeant du monde ».

(2) Lady Mary Hervey (1700-1768), fille du brigadier géné-

Moore, etc., témoigne de qualités d'humour, de grâce, de légèreté, de piquant dans le récit, l'anecdote ou l'épigramme, qu'on chercherait vainement ailleurs dans son pays. Byron, sans trop exagérer, le proclame incomparable. Ses lettres sont comme un miroir qui reflète, avec une netteté et une délicatesse extrêmes, les folies et les faiblesses du dix-huitième siècle.

Né pauvre, ce grand seigneur de lettres se serait fait un nom illustre : il s'est contenté d'écrire la chronique spirituelle et parfois scandaleuse de son époque, avec une négligence apparente, mais gamine et distinguée, qui lui vaudra toujours des admirateurs.

Quatrième fils de Robert Walpole, le ministre qui gouverna l'Angleterre pendant vingt et un ans avec une puissance sans limite, il avait tâté, sans grand éclat, de la politique.

Retiré dans son manoir pseudo-gothique de Strawberry-Hill (1), il passait son temps à l'or-

ral Nicolas Lepell et célèbre pour son esprit et sa beauté. Elle épousa en 1720 lord Hervey, comte d'Ickworth, dont elle se sépara par la suite.

H. Walpole lui a dédié ses *Anecdots of painting in England* et lui conserve dans toute sa correspondance un sentiment de respectueuse admiration.

(1) Aux environs de Twickenham, dans le Middlesex. Il

ner et à l'embellir, suivant les préférences d'une esthétique capricieuse, l'encombrant à la billebaude d'un pêle-mêle disparate : livres, tableaux, gravures, porcelaines, émaux de Petitot et de Zincke, miniatures de Cooper et d'Olivier, camées et intailles, qui donnaient à la fois au château l'aspect d'un musée et d'une boutique de bric-à-brac.

Parfois aussi, le collectionneur s'arrêtait d'entasser, l'homme du monde de correspondre.

Négligemment alors, comme pour tuer le temps, il entreprenait d'écrire, fort offensé d'ailleurs qu'on pût le prendre pour un professionnel, se défendant avec acrimonie d'être autre chose qu'un simple amateur, affichant de parti pris une ignorance affectée. La liste de ses ouvrages est assez fournie (1), un seul cependant mérite de retenir l'attention : cet

l'avait acheté en 1747, après la mort de son père, et consacra dix années à l'agrandir, construisant successivement une salle à manger, une bibliothèque, une galerie pour ses tableaux, un cloître et un donjon.

(1) Citons entre autres une compilation artistique : *Anecdots of painting in England* (1762-71); *Aedes Valpoliana*, sorte de catalogue de ses richesses d'art; *Historic doubts on Richard III* (1768), une tragédie pleine de beautés et d'inconséquences; *The Mysterious Mother* (1768) et une jolie comédie légère, *Nature will prevail* (1773).

extraordinaire *Château d'Otrante,* qui obtint un véritable succès de terreur, exerça une influence considérable sur l'évolution du roman anglais et ouvrit la voie à l'école historique, dont Walter Scott sera plus tard le plus illustre représentant.

La vogue du livre fut inouïe et sa fortune franchit le détroit. M. Eidous, interprète ordinaire de la littérature d'outre-Manche, en écrivit la traduction. Grimm constate cet engouement dans sa *Correspondance littéraire :* « On vient de traduire un roman gothique intitulé le *Château d'Otrante.* C'est une histoire de revenants des plus intéressantes. On a beau être philosophe, ce casque énorme, cette épée monstrueuse, ce portrait qui se détache de son cadre et qui marche, ce squelette d'ermite qui prie dans un oratoire, ces souterrains, ces voûtes, ce clair de lune, tout cela fait frémir les cheveux du sage, comme d'un enfant et de sa mie, tant les sources du merveilleux sont les mêmes pour tous les hommes. »

Pareil triomphe acheva de décider Walpole à exécuter le grand projet qu'il caressait depuis longtemps déjà : revoir la France, visitée quelque trente ans auparavant, aux jours de sa jeu-

nesse, en compagnie de son ami Thomas Gray, le poète lyrique.

C'était l'époque où l'anglomanie faisait rage. Le whist remplaçait le *pharaon* et le *biribi*. *Clarisse Harlowe* tournait toutes les têtes. Pour disgracieux et balourd qu'il fût, David Hume, le critique philosophe, se voyait l'idole des salons. A son tour, Walpole résolut de mettre à profit cet enthousiasme universel, se promettant de malicieuses voluptés d'observation, au contraste de cette société parisienne la plus brillante, la plus délicate, la plus policée d'Europe, avec la *gentry* britannique, encore si froide, solennelle et guindée.

Le 12 septembre 1765, il arrivait à Paris comptant bien y séjourner de longs mois.

*
* *

Le nouveau venu n'était pas complètement un étranger pour le monde pimpant et frondeur qu'il ambitionnait de conquérir. Deux ans auparavant, plusieurs de ses représentants les plus accomplis, le duc de Nivernois, le comte

d'Usson et sa femme, Mme de Boufflers avaient visité *Strawberry-Hill,* dont le châtelain s'était surpassé pour eux en magnificences et en galanteries.

Cependant, avec tout son esprit, en dépit de tels patronages, Walpole ne réussit pas à s'imposer immédiatement. Au début, il semble même tout désorienté. La contrainte entraînée par l'usage d'une langue étrangère lui enlève une partie de ses moyens. Peu à peu, néanmoins, il se reprend, se fait accepter tel qu'il est, écouter quand il parle, malgré son accent et ses anglicismes : « Je m'étais d'abord, avoue-t-il lui-même, trouvé enveloppé d'un affreux nuage de whist et de littérature et j'y étouffais ; à présent, je commence en véritable Anglais à établir mon droit de vivre à ma guise. Je ris, je débite des folies et je me fais entendre. »

Pourtant, il cherche encore l'occasion d'un succès décisif qui le mette hors de pair, dans une société oisive et curieuse d'incidents. Ce fut en s'égayant aux dépens de Jean-Jacques qu'il devait la rencontrer.

Mme du Deffand et Rousseau sympathisaient fort peu. On a vu comment la première appré-

ciait son visiteur d'occasion. De son côté, dans l'un des passages les plus acerbes des *Confessions,* Rousseau exprime toute son antipathic raisonnée pour la marquise (1). Walpole commençait alors de fréquenter au cloître Saint-Joseph. Son scepticisme gouailleur répugnait

(1) Voici ce morceau où les travers de la femme sont signalés d'une plume impitoyable.

« J'avais d'abord commencé par m'intéresser fort à Mme du Deffand, que la perte de ses yeux faisait aux miens un objet de considération; mais sa manière de vivre si contraire à la mienne, que l'heure du lever de l'un était presque celle du coucher de l'autre; sa passion sans bornes pour le petit bel esprit, l'importance qu'elle donnait soit en bien, soit en mal, aux moindres torche-culs qui paraissaient, le despotisme et l'emportement de ses oracles, son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettait de parler de rien qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portait l'opiniâtreté de ses jugements passionnés, tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulais lui rendre. Je la négligeai, elle s'en aperçut. C'en fut assez pour la mettre en fureur, et quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvait être à craindre, j'aimai mieux m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié. » (*Confessions*, XII.)

De même, Mlle de Lespinasse écrira, il est vrai, après sa brouille fameuse avec la marquise : « La passion préside à la plupart de ses décisions; on la voit s'engouer d'abord et se dégoûter ensuite à l'excès des mêmes ouvrages et des mêmes personnes, déchirer ce qu'elle louait il y a quelques jours et louer ce qu'elle déchirait, tout cela sans fausseté dans aucun temps, uniquement pour satisfaire au sentiment actuel qui la domine, auquel elle se livre de la meilleure foi du monde, et qu'elle croit très fermement avoir toujours été de même. »

aux convictions solennelles de l'apôtre de la Nature. D'autre part, il n'était pas fâché de se montrer agréable à son hôtesse, en ridiculisant un adversaire.

Je m'amusai un soir, écrit-il à son ami le maréchal Conway (1), dans la société de Mme Geoffrin, à plaisanter sur les prétentions et les contradictions de Rousseau et avançai quelques propositions qui divertirent la compagnie. Rentré chez moi, j'en formai une lettre que je fis voir le lendemain matin à Helvétius et au duc de Nivernois, qui en furent si contents, qu'après m'avoir indiqué quelques fautes de langage à corriger, ils m'engagèrent à la faire voir.

On connaît la date de cette « plaisanterie ». Elle est de fin décembre 1765. Dans une lettre du 28, Mme du Deffand annonce, en effet, à

(1) Henry Seymour Conway, second fils de Francis Seymour, premier lord Conway (1720 1795). Après avoir embrassé très jeune la carrière des armes, il devint lieutenant général en 1759 et servit avec ce grade en Allemagne pendant la guerre de Sept ans. Rentré en Angleterre, il reprit au Parlement le siège qu'il y occupait depuis 1741 et devint membre du Conseil privé dans le ministère Rockingham.

En 1772, il fut chargé du gouvernement de l'île de Jersey, puis de 1778 à 1783, du commandement des forces anglaises. Enfin, il fut promu field-marshall en 1793.

Conway aimait et cultivait les lettres. On a de lui une comédie intitulée *les Fausses apparences* (1789) et des *Mélanges* en vers et en prose.

Voltaire qu'on s'en divertit fort autour d'elle.

L'épître, prétendument signée Frédéric II, allait faire son tour de France et d'Europe. A Paris, on s'en arracha les copies. Sous une forme quasi sérieuse, elle est un modèle de malice et d'ironie mordantes.

Mon cher Jean-Jacques, mandait le roi de Prusse, vous avez renoncé à Genève votre patrie, vous vous êtes fait chasser de la Suisse, pays tant vanté par vos écrits. La France vous a décrété. Venez chez moi. J'admire vos talents, je m'amuse de vos rêveries qui (soit dit en passant) vous occupent trop et trop longtemps. Il faut à la fin être sage et heureux. Vous avez fait assez parler de vous par vos singularités peu convenables à un véritable grand homme; démontrez à vos ennemis que vous pouvez quelquefois avoir le sens commun; cela les fâchera sans vous faire tort. Je vous veux du bien et je vous en ferai si vous le trouvez bon; mais si vous vous obstinez à rejeter mon concours, attendez-vous que je ne le dirai à personne. Si vous persistez à vous creuser l'esprit pour trouver de nouveaux malheurs, choisissez-les tels que vous voudrez. Je suis roi, je puis vous en procurer au gré de vos souhaits; et ce qui sûrement ne vous arrivera pas vis-à-vis de vos ennemis, je cesserai de vous persécuter quand vous cesserez de mettre votre gloire à l'être.

Votre bon ami.

Frédéric.

Le succès de la spirituelle goguenardise fut éclatant. Walpole est désormais à la mode. Il partage avec Hume la faveur des salons. Mme du Deffand se prend d'amitié amoureuse pour son cher « fou moquer ». Le triomphateur constate sa réussite sans modestie : « Cette plaisanterie s'est répandue partout comme le feu... Les dévotes à Rousseau ont été furieuses. Mme de Boufflers, sur le ton du sentiment et avec les accents de l'humanité souffrante, m'a déchiré de tout son cœur, tout en se plaignant à moi-même avec la plus extrême douceur. »

La scène recommence chez le prince de Conti : « On a couru après moi comme après un prince africain ou un serin savant, et j'ai été mené de force chez la princesse de Talmont, cousine de la reine, logée au Luxembourg. »

Rousseau fut très sensible à la nasarde, sans douter, dans son orgueil, que la missive fût authentique. Frédéric, pourtant, avait naguère essayé de s'intéresser à lui, comme en témoigne sa correspondance avec Milord maréchal (1).

(1) George Keith, maréchal héréditaire d'Écosse, il dut quitter l'Angleterre pour avoir pris le parti du prétendant Charles-Edward et entra au service de Frédéric, qui le fit gouverneur de Neufchâtel.

On a retrouvé dans les papiers de l'irritable écrivain le brouillon d'une lettre grandiloquente, où il reproche amèrement au roi ce qu'il appelle une cruelle insulte à l'infortune : « Sire, il manquait à mes malheurs d'être le jouet de celui que la Providence a placé au-dessus des autres hommes en lui imposant le devoir de les rendre heureux.., » etc.

D'Alembert, heureusement, s'interposa et fit connaître la vérité.

Les ennuis et les chagrins sans nombre, entraînés par la publication de l'*Emile,* avaient singulièrement accru l'ombrageuse susceptibilité et la mélancolie naturelle de Jean-Jacques. Chaque jour plus hypocondriaque, il commençait alors cette cruelle maladie mentale qui devait, ainsi qu'on sait, finir en véritable délire de la persécution. La mystification dont il se voyait victime exaspéra ses défiances morbides. Elle allait provoquer des conséquences douloureuses et que n'avait certes pas entrevues ce mauvais plaisant d'Horace Walpole.

Quelques semaines plus tard, en janvier 1766, David Hume, sa mission terminée, retournait en Angleterre. Il emmenait avec lui Rousseau,

l'installait à Wooton, dans le Derbyshire, le comblait d'attentions et de prévenances. C'est là que se manifesta le premier accès de cette folie intermittente qui devait assombrir les dernières années du grand homme. Parce que Hume était demeuré l'ami de Walpole, de Mme du Deffand, de d'Holbach, de Grimm, toutes ses haines, il se brouille subitement avec lui, l'incriminant des plus noirs desseins, l'accusant de l'avoir conduit en Angleterre « pour le perdre et le déshonorer ». M. le marquis de Ségur a conté par le menu cette attristante aventure. Je renvoie le lecteur à son récit si vivant et si documenté.

Sans doute, le souvenir de la fausse lettre de Frédéric II devait-il hanter à ce moment le cerveau du pauvre halluciné.

Dès lors, les germes de vésanie qu'apercevait M. de Conzié dès 1738 vont aller se développant dans sa tête. On connaît les misérables visions qui remplissent son esprit quelques années plus tard. Il les a consignées dans ses étonnants *Dialogues,* œuvre prodigieuse d'éloquence et de folie, qu'il voulait déposer sur le maître-autel de Notre-Dame.

En irritant la blessure d'un cerveau déjà malade, l'injurieuse facétie d'Horace Walpole a certainement contribué à augmenter chez Rousseau les tendances au délire de la persécution. A ce titre fâcheux, elle mérite au moins une mention dans notre histoire littéraire.

XI

UN SHAKESPEARE EN BOUTIQUE

(1794)

XI

UN SHAKESPEARE EN BOUTIQUE

Shakespeare occupe chez les Anglais la même place qu'Homère chez les Grecs : il est à lui seul toute une littérature.

Son œuvre *océanique,* pour emprunter le mot de Coleridge, touche à tant de sujets, soulève tant de questions, continue d'exercer un tel ascendant, qu'on ne saurait en exagérer l'intérêt, ni l'importance. Elle a subi, depuis des siècles, tous les éloges et tous les assauts de la critique et de l'érudition. Elle a eu pour commentateurs les grands poètes de toutes races, des historiens, des philosophes, et les volumes qu'elle a suscités forment une bibliothèque immense. On l'a expliquée *à la lueur des éclairs* (1) ou bien examinée au microscope de la méthode scientifique.

(1) COLERIDGE.

Pourtant, malgré ce déluge de scolies et cette avalanche de conjectures, la personnalité même du « Grand Will » demeure une énigme : dépouillés de la légende ou des probabilités, les faits certains de sa vie tiennent en dix lignes (1).

Sur ces données si maigres, si irritantes dans leur insuffisance, le roman et la tradition ont bâti tout un échafaudage d'hypothèses, dont quelques-unes semblent plausibles, alors que la plupart croulent au contact d'une critique un peu sévère. On s'est demandé où le poète avait puisé l'universalité de ses connaissances, mais on ne peut même pas prouver qu'il ait fréquenté quelque *Grammar school* (2) de Stratford. On a torturé le vers de Ben Jonson : « Tu savais peu de latin et moins encore de grec (3) » pour en tirer un sens favorable. On a fait étudier à Shakespeare le droit et la médecine, on l'a fait voyager en Italie et en Allemagne, mais jamais on n'a pu transformer ces suppositions en certitudes.

(1) Deux signatures peu lisibles au bas de son testament et d'un contrat hypothécaire et quelques anecdotes sans intérêt sur son esprit et sa personne.

(2) École secondaire.

(3) « Though thou hadst small latine and lesse greeke. »

Entre ceux qui veulent qu'il ait tout appris et tout retenu et ceux qui prétendent prouver qu'il ne savait rien, pas même écrire, il y a un terme moyen, mais où le placer? Sa vie, disent les uns, fut celle d'un penseur et d'un sage. Non, soutiennent les autres, ce fut celle d'un directeur de troupe, ignorant, mais habile à exploiter le génie des autres.

Nous n'avons pas à discuter ici les raisons, au surplus fort douteuses, qui font attribuer à Francis Bacon la paternité de son théâtre. Reconnaissons du moins la troublante contradiction que l'on sent entre l'œuvre et l'homme, entre la splendeur du monument et la vulgarité entrevue de l'ouvrier. Il y a là un mystère, le plus grand de la littérature anglaise, et l'exclamation de Hallam demeure toujours vraie : « S'il y eut un Shakespeare de la terre, il y en a eu aussi un du ciel et c'est de celui-là que nous voudrions savoir davantage (1). »

Dans ces ténèbres, un fait apparaît cependant démontré : c'est l'indifférence absolue de Shakespeare pour sa gloire. Nul ne se montra

(1) Henry Hallam : *An Introduction to the Litterature of Europe.*

jamais moins soucieux d'assurer son nom dans le souvenir des hommes. Aucun de ses manuscrits n'est parvenu jusqu'à nous. Seize seulement de ses pièces furent publiées, sa vie durant, en des éditions in-quarto. En 1623, sept ans après sa mort, John Hemminge et Henry Condell, ses camarades de scène et ses associés dans la propriété du *Globe*, réunirent et publièrent ses trente-six *Comédies, Histoires* et *Tragédies*. C'est le fameux in-folio, orné du portrait si discuté, qui a servi de base à toutes les éditions postérieures.

Les éditeurs prétendaient donner un texte exact, assurant avoir eu entre les mains « les vraies copies originales » , affirmation qui n'est pas sans appeler d'ailleurs les plus formelles réserves (1).

En 1632 fut publié un second in-folio, suivi d'un troisième en 1664, qui donnait à Shakespeare sept pièces nouvelles (2), dont la critique

(1) On a pu constater, en effet, que toutes les fois qu'un texte in-quarto existait, c'est de ce texte qu'a été pris celui de l'in-folio, et il est à peu près certain que lorsque aucune édition antérieure ne se montre, le texte de l'in-folio vient, non directement des manuscrits de Shakespeare, mais d'une transcription plus ou moins fautive.

(2) *Périclès, Locrina, Sir John Oldcastle, Lord Cromwell, The London Prodigal, The Puritan, An Yorkshire tragedy.* La réunion de ces diverses pièces forme le neuvième volume de l'édition de Pope (1727-35), le huitième de l'édition *picto-*

n'a gardé que *Périclès* (1), qu'elle ajoute aux drames du premier recueil, pour former ainsi le *Canon shakespearien* (2).

rial de Knight, le dixième de l'édition Pickering (1825). On trouvera les commentaires qu'elles ont soulevés dans *The supplementary works of Shakespeare* de W. Hazlit.

(1) *Périclès* ne figure pas dans l'édition de 1623. Pope l'a rejetée en la qualifiant de misérable *(a wretched play)*. Rowe et Farmer ont admis que la main de Shakespeare se montrait dans certaines parties. Edmund Malone avança d'abord que la pièce était tout entière de Shakespeare, mais il se rallia ensuite à l'opinion de Steevens qui y voyait l'œuvre d'un auteur inconnu, largement et complaisamment remanié par Shakespeare. Cette opinion a prévalu, Collier, Hallam, Drake y ont adhéré. Toutefois Ch. Knight a soutenu avec chaleur que *Périclès* était une des premières, peut-être la première pièce de Shakespeare.

(2) En voici le détail, avec la division adoptée par l'in-folio de 1623 :

COMÉDIES.	HISTOIRES.	TRAGÉDIES.
I. Tempest.	XV. King John.	XXV. Troilus and Cressida.
II. Two Gentlemen of Verona.	XVI. Richard II.	XXVI. Coriolanus.
III. Merry Wives of Windsor.	XVII. Henry IV, part. I.	XXVII. Titus Andronicus.
IV. Measure for measure.	XVIII. Henry IV, part. II.	XXVIII. Romeo and Juliet.
V. Comedy of Errors.	XIX. Henry V.	XXIX. Timon of Athens.
VI. Much ado about nothing.	XX. Henry VI, part. I.	XXX. Julius Caesar.
VII. Love's labours lost.	XXI. Henry VI, part. II.	XXXI. Macbeth.
VIII. Midsummer night's dream.	XXII. Henry VI, part. III.	XXXII. Hamlet.
IX. Merchant of Venice.	XXIII. Richard III.	XXXIII. King Lear.
X. As you like it.	XXIV. Henry VIII.	XXXIV Othello.
XI. Taming of the shrew.		XXXV. Antony and Cleopatre.
XII. All's well that ends well.		XXXVI. Cymbeline.
XIII. Twelfth night.		
XIV. Winter's tale.		

On conçoit donc que les contrefacteurs pouvaient avoir beau jeu, étant données la facilité des mœurs théâtrales de l'époque et l'ignorance absolue de toute protection littéraire. Dès 1598, nous apprend un auteur contemporain, Francis Meres, dans sa *Palladis Tamia,* Shakespeare « à la langue de miel » avait conquis la faveur du public. « De même que Plaute et Sénèque passent, chez les Latins, pour les meilleurs auteurs de comédies et de tragédies, ainsi est-il pour la scène, chez les Anglais, le plus excellent dans les deux genres. »

Les directeurs de troupes rivales ne se faisaient, en conséquence, nul scrupule de démarquer la manière d'un aussi habile homme, et lorsqu'ils ne parvenaient point à l'imiter, ils plaçaient bonnement, sous son nom, des productions apocryphes. *Arden of Faversham* (1), *An Yorkshire tragedy* furent ainsi représentées sous un pavillon trompeur.

Plus tard, quand fut définitivement consacrée la gloire de l'écrivain, d'autres intrigants

(1) Le sujet de ce drame est la mort d'un gentilhomme qu'une épouse infidèle fait assassiner par deux bandits. Il est peut-être de John Marston.

voulurent, à l'abri de son nom, donner le change sur leurs propres ouvrages. *Édouard III, The Puritan Widow, Merry devil of Edmonston* se rattachent à cette catégorie de pastiches.

En 1728, à Londres, un certain M. Théobald fit paraître la *Double Fausseté,* « pièce retouchée de sa main, mais primitivement écrite par Shakespeare » ... Hélas, par la platitude du style et la médiocrité de l'invention, elle lui appartenait bien tout entière! (1).

La critique allemande, par ses voix les plus autorisées, Lessing (2), Schlegel, Tieck, a accepté d'emblée et admis par acclamation le pseudo-Shakespeare à côté du véritable; la critique anglaise, au contraire, l'a rejeté impitoyablement.

Ce fut, en grande partie, l'œuvre des érudits britanniques, au dix-huitième siècle, d'opérer ce départ nécessaire. En 1780, Edmund Malone publia une édition spéciale, avec notes et commentaires, des pièces supposées *(spurious)* ou simplement douteuses.

(1) On trouvera, sur la plupart de ces pièces, des détails étendus dans la traduction de Shakespeare par François-Victor Hugo.

Cf. notamment : *Contribution à l'étude et aux progrès du théâtre* et surtout la *Dramaturgie de Hambourg.*

Il semblait donc bien que le terrain fût, cette fois, définitivement déblayé, la carrière à jamais fermée aux faussaires de toutes plumes.

C'est pourtant le moment où allait s'élaborer et triompher de longs mois la plus étonnante supercherie de lettres qui devait agiter tout le monde savant du Royaume-Uni, soulever de virulentes polémiques, émouvoir jusqu'à la Couronne, ruiner de réputation un pauvre diable de libraire : incroyable mystification, inventée, préparée, organisée, poursuivie par le stratagème d'un galopin de dix-sept ans!



En 1794, vivait à Londres, *8, Norforlk street,* un bonhomme assez bizarre, artiste de tempérament et bouquiniste par vocation.

Il s'appelait Samuel Ireland et défrisait la cinquantaine.

C'était un artisan parvenu, comme on répète volontiers aujourd'hui à l'américaine, un *self made man.* Ancien ouvrier tisserand dans une

fabrique de Spitafields (1), il avait un beau jour lâché le métier à mailles pour s'improviser aquafortiste. La métamorphose lui avait réussi. Dessinateur adroit, il s'était perfectionné soi-même, après avoir vaguement étudié sous Reynolds. Le *British Museum* conserve de lui des gravures d'après Téniers, Ruysdaël ou Hogarth, non dépourvues de mérite. Il avait obtenu une médaille de la Société des Arts, exposé même à l'Académie Royale (2). Surtout on l'appréciait comme paysagiste : il avait accoutumé de partir, son album et ses crayons en poche, pour de longues randonnées à travers l'Angleterre, la Belgique ou la France, rapportait ensuite quelqu'un de ces volumes d'impressions illustrées, dont le public d'alors se montrait si friand (3).

A tant courir le monde, pour la délectation

(1) Quartier septentrional de Londres, encore aujourd'hui, avec *Shoreditch*, le district des fabriques et de la population pauvre.

(2) En 1784.

(3) On lui doit de la sorte toute une série de *Voyages pittoresques : A picturesque tour through Holland, Brabant and a part of France,* 2 vol. 1790 ; *Picturesque Wiews on the river Thames,* 2 vol. 1792 ; *on the river Midway,* 1793 ; *on the Warwickshire, Avon,* etc., 1795.

des voyageurs en chambre, le digne Samuel avait acquis une petite aisance et gagné du même coup la passion de l'ancien : pierres vétustes, meubles ou bibelots séculaires, vieux livres et reliures antiques.

Cette préférence, qui n'excluait pas le sentiment des réalités utiles, l'avait conduit encore à ouvrir dans sa demeure une façon de bouquinerie, où venaient s'approvisionner les amateurs londoniens. Des critiques, des érudits, des professeurs, des théologiens, force savantes gens, fréquentaient chez lui.

On y discutait littérature, exégèse, archéologie et, forcément, le grand nom de Shakespeare revenait maintes fois dans ces entretiens. Le bibliophile vouait au poète un véritable culte de latrie. Tout ce qui touchait cette illustre mémoire le jetait en des transports. Il recherchait avidement les moindres glanes sur son idole. Son enthousiasme était ardent, religieux, frénétique... Mais il manquait de clairvoyance ; on allait trop bien le voir.

Outre le vieil Ireland, la maisonnée de Norfolk street comprenait encore une cousine, Mrs Freeman, officiellement chargée de gou-

verner le *home*, mais qui passait pour égayer son veuvage, et deux enfants, miss Jane, une fillette, avec son frère, adolescent qui venait de terminer ses études, William-Henry (1).

Quelque mystère entourait la naissance de ce dernier. D'aucuns l'affirmaient enfant naturel. Lui-même, plus tard, signera fréquemment ses lettres : W. H. Freeman, pour clairement indiquer qu'il se croyait uni à la parente pauvre par des liens plus étroits qu'un simple cousinage (2).

Après avoir reçu une première instruction dans les écoles publiques de Kensington, d'Ealing et de Soho, son père l'envoyait en France achever son éducation. Il y était demeuré quatre ans, et venait de regagner Londres pour entrer, comme petit clerc, chez un homme de loi (3) des *New Inn Court*, William Bingley.

(1) Une fille aînée était devenue Mrs Barnard.

(2) Une note manuscrite d'Edmund Malone, conservée au *British Museum*, le fait naître, au contraire, des amours paternelles avec une certaine Mrs Irwin séparée de son mari. L'enfant aurait été baptisé, sous le nom d'Irwin, à la paroisse de Saint-Clément Danes, dans le Strand. On ne trouve pas confirmation du fait sur les registres de l'église. Dans une lettre de janvier 1797, William Ireland met son père en demeure de lui révéler le secret de sa naissance.

(3) *Conveyancer*. Leurs attributions sont analogues à celles des notaires.

A dix-sept ans, nous le trouvons un jouvenceau précoce, intelligent et sournois.

Pour flatter la marotte paternelle, il affectait l'amour des livres, avait même réussi quelques trouvailles heureuses. Grand liseur, il affectionnait surtout l'ancienne littérature : la *Ballade de la Charité* de Chaucer, la *Mort d'Arthur* de Malory. Il avait aussi dévoré les *Reliques of ancient Poetry* de Thomas Percy (1) et l'*Armorial* de Groses.

Heureux de ces belles dispositions, le bon Samuel l'encourageait de son mieux. Le soir, ils déclamaient ensemble, à haute voix, les *Poèmes de Rowley*.

L'histoire de Chatterton impressionna vivement l'enfant orgueilleux. Lui aussi, de hautes ambitions littéraires le possédaient. Il crut apercevoir une analogie de destinées entre sa propre vie et celle du petit « bluet » de *Colston's Hopital,* du saute-ruisseau de l'étude Lambert, à Bristol (2). Ce que l'audacieux avait osé, qui le faisait célèbre, un autre pou-

(1) Érudit et poète anglais (1728-1811).

(2) Voir notre étude sur Chatterton dans le premier volume des *Grandes mystifications littéraires,* chap. II : Plon-Nourrit et Cie, éditeurs.

vait le risquer à son tour... Seulement, mieux armé pour la lutte, plus défendu contre la misère, William-Henry se garderait bien de finir par un suicide!

Les archives de son procureur étaient farcies de vieux actes sur parchemin, datant des règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier; il avait, par ailleurs, libre accès au minutier d'un autre basochien, grand ami de son père, l'avoué Albany Wallis. Il utilisa les matériaux qu'un sort favorable mettait ainsi à portée de sa main : découpant les feuilles blanches, raturant, grattant, ponçant, défigurant les autres.

Le 16 décembre 1794, Samuel Ireland connut l'ivresse d'un grand bonheur. Son fils lui apportait un document rarissisme, exhumé de la paperasserie des cartons Bingley : l'original d'un contrat d'hypothèque passé entre Shakespeare et un certain Michel Fraser, propriétaire à Stratford. La signature du grand homme, le style de l'acte légal, l'ancienneté du vélin, la décoloration de l'encre, tout paraissait impeccablement authentique...

Il y avait à cette perfection d'admirables motifs : la pièce, à part les noms, était copiée

d'une convention véritable, publiée deux ans auparavant, par Steevens (1) en *fac simile*. Le graveur-bouquiniste fut transporté et sa joie ne connut plus de bornes quand le savant sir Frédéric Eden (2) lui eut, après examen, certifié l'importance de la découverte.

Désormais, les trésors vont continuer à pleuvoir dans la boutique de *Norfolk street*. Toute la bibliographie shakespearienne en parut soudain bouleversée.

Trois mois durant, successivement fournie par l'astucieux William, découvreur infaillible, arriva toute une splendide collection : un *memorandum* théâtral, plusieurs engagements d'acteurs et d'actrices, force livres, portant, outre le paraphe auguste, des notes marginales et des vers autographes, une transcription du *Roi*

(1) Georges STEEVENS (1736-1800), le plus célèbre avec Malone des commentateurs de Shakespeare.

L'édition en douze volumes qu'il a publiée du poète (1793) fit autorité jusqu'à 1838 où Knight en a donné une plus parfaite encore.

(2) Sir Frederick Morton EDEN (1766-1809) économiste, auteur de *The State of Poor*, fondateur de la célèbre compagnie d'assurances *le Globe* et l'un des précurseurs du malthusianisme.

Au dire de Karl Marx, il est, de tous les disciples d'Adam Smith au dix-huitième siècle, le seul qui ait fait œuvre utile.

Lear avec variantes, des fragments inédits d'*Hamlet,* enfin deux lettres d'amour à Mrs Anne Hathaway accompagnées, relique inestimable, d'une boucle de cheveux du poète (1).

Le bon Sammy s'étonnait parfois de cette avalanche de richesses; beau parleur, son fils apaisait son inquiétude d'une mirobolante histoire.

Il avait fait, chez son ami Montague Talbot (2), la connaissance d'un mystérieux personnage qui dépouillait, à son profit, des chartes de famille. La complaisance de cet estimable gentleman était sans limites. Il mettait à ses largesses la seule condition qu'on ne le nommerait point, s'entêtant à n'être désigné que par les initiales M. H..... Un peu surpris, le libraire voulut se mettre en rapport avec ce donateur énigmatique. Il écrivit, reçut une honnête ré-

(1) Tout ce bric-à-brac, d'une écriture facticement vieillie, était caractérisé, à l'imitation des *Poèmes de Rowley,* par le redoublement artificiel des consonnes et l'adjonction d'e muets à la fin des mots.

(2) Ce camarade de W. H. Ireland deviendra, dix ans plus tard, l'un des acteurs les plus célèbres d'Angleterre. Il aurait, dit-on, surpris un jour William dans la confection de ses faux et serait devenu son complice, l'aidant à parfaire sa mystification.

ponse, où son correspondant persistait dans le refus de livrer son nom et s'enflammait d'éloges sur William-Henry, qu'il proclamait « un enfant de génie, frère intellectuel de Shakespeare. »

Un témoignage aussi flatteur enchanta la fierté du père et satisfit sa curiosité. Bientôt, répugnant à jouir, comme un avare, des joyaux tombés en sa possession, il résolut de les dévoiler à la foule, ouvrit une exposition publique et convia pompeusement le monde des lettres, en février 1795, à « venir communier avec lui dans le culte du génie ».



Ce fut d'abord un enthousiasme universel. Six mois durant toute l'Angleterre eut les yeux tournés vers le parloir de *Norfolk street,* où, dans un coffret d'orfèvrerie, reposaient les miraculeuses trouvailles.

Le nom de l'heureux Ireland était dans toutes les bouches. L'âme de Shakespeare, disait-on, palpitait à chaque ligne des merveilleux autographes. Au nom de la science, les archivistes

du *Herald's College* vinrent affirmer leur authenticité. Le vieux Boswell, le biographe de Samuel Johnson, se mit dévotement à genoux pour embrasser les « saintes reliques » et Warton, le fameux théologien, s'écriait : « Nous avons de bien beaux passages dans les prières de notre liturgie, mais cet homme-ci les a tous dépassés. »

Le pieux docteur s'exaltait ainsi à la lecture d'un acte de foi où Shakespeare, entre autres effusions lyriques, implorait Dieu de « chérir les hommes à la manière de cette douce petite poule, qui, sous le couvert de ses ailes étendues, reçoit son innocente couvée et, planant sur elle, la garde intacte et en sûreté (1) ».

A son tour, la fleur des écrivains, des savants et des érudits voulut attester sa conviction. George Chalmers (2), les docteurs Parr (3) et

(1) Cité par M. Téodor de Wyzewa dans son volume : *Excentriques et Aventuriers de divers pays.*

(2) George Chalmers (1742-1825). On lui doit des ouvrages d'histoire politique et de littérature : *Annales politiques des colonies unies* (1780); *Vie de Daniel de Foë* (1790) et surtout un *Aperçu historique de l'économie domestique de la Grande-Bretagne depuis les temps les plus reculés* (1820).

(3) Samuel Parr, théologien et critique (1747-1825), un moment célèbre pour son *Sermon de l'Hôpital*, dirigé contre les philosophes qui donnent l'intérêt pour base à la morale.

Valpy, sir Isaac Heard (1), Herbert Croft (2), Pye (3), le poète-lauréat, avec seize autres signèrent un *affidavit* pour en certifier. L'émotion gagna jusqu'aux palais. Le 17 novembre, les deux Ireland portèrent le coffret à Saint-James, où le duc de Clarence et Mrs Jordan s'intéressèrent vivement à son contenu. Le 30, le prince de Galles les convoquait dans sa résidence de Carlton House.

Pourtant, dans ce concert d'éloges et cet emballement général, des voix, d'abord timides et bientôt raffermies, chicanaient et discutaient.

(1) D'abord marin, sir Isaac Heard (1730-1822) devint par la suite roi d'armes et chevalier de l'ordre de la Jarretière. C'était un héraldiste consommé. Il est enterré au château de Windsor, dans la chapelle Saint-Georges.

(2) Sir Herbert Croft (1751-1816), d'abord avocat, finit par entrer dans les ordres. Après avoir collaboré à l'*Histoire des Poètes anglais* et au *Dictionnaire* de Johnson, il vint se fixer en France après la paix d'Amiens. C'est lui qui a découvert le manuscrit du *Parrain magnifique* de Gresset que l'on croyait perdu.

On lui doit également un *Horace éclairé par la ponctuation* (1810), des *Réflexions sur le Congrès de Vienne* (1814), etc.

(3) Pye (Henry-James, 1745-1813). Il menait de front la politique et la poésie. Député du Berckshire en 1782, il succéda en 1790 à Th. Wharton comme poète-lauréat et devint deux ans plus tard juge de paix à Londres.

Parmi ses œuvres, d'une pénible médiocrité, un poème épique, *Alfred*, et les *Commentaires sur les commentateurs de Shakespeare*, demeurent les moins illisibles.

Edmund Malone, le plus averti des critiques shakespeariens, avait refusé de paraître à *Norfolk street*. Dans le *Morning Herald*, Ritson et George Steevens brocardaient les « avaleurs de bourdes ». James Boswell, d'abord persuadé et soudain incrédule, mettait son journal l'*Oracle* à la disposition des sceptiques.

Les attaques redoublèrent en décembre, quand Samuel Ireland se fut décidé à publier par souscription ses fameux *Papiers de la main et sous le sceau de William Shakespeare* (1). Porson essaya de ridiculiser l'entreprise, en composant en vers iambiques *les Aventures de trois enfants glissant sur la glace,* par lui présentées comme un fragment retrouvé de Sophocle (2). Un autre et méprisant pamphlet de Waldron contenait en appendice un pseudo-drame shakespearien, *la Reine Vierge*. En revanche, il est vrai, les parti-

(1) *Miscellaneous Papers and legal instruments under the hand and seel of William Shakespeare : including the tragedy of* King Lear *and a small fragment of* Hamlet, *from the original Mss in the possession of Samuel Ireland of Norfolk street, with fac similes*. Londres 1796.

(2) Par une lettre signée S. England, il annonça du moins cette publication dans le *Morning Chronicle*.

L'un des premiers philologues d'Angleterre et du monde, Richard Porson (1759-1808) est surtout connu par ses travaux sur Homère et les Tragiques grecs.

sans de l'authenticité, W. C. Oulton, Philathetes (le colonel F. Webb), ripostaient et s'indignaient de bonne encre.

Sur ces entrefaites, le facétieux créateur de mirages qui ressuscitait les chefs-d'œuvre dans son pupitre de fesse-cahier, apportait à l'auteur de ses jours, tremblant d'une émotion sacrée, le manuscrit d'une tragédie en vers blancs, *Vortigern et Rowena,* « écrit tout entier de la main même de Shakespeare », en vertu des procédés énumérés plus haut.

C'était un drame national, à la façon des *Histoires* du grand Will, évoquant la lutte du *pentyern* légendaire de la Grande-Bretagne contre les Pictes et les Écossais, après le départ des légions d'Honorius. Le vieillard s'empressa de crier la bonne nouvelle. Aussitôt Sheridan, directeur de Drury-Lane, et Harris, *manager* de Covent-Garden, réclamèrent la pièce.

Après de longs pourparlers, la préférence fut accordée à Sheridan. Dans l'âme double du vieux Sam, le commerçant s'était réveillé. Il exigea deux cent cinquante guinées (1) pour

(1) Environ 6 600 francs.

accorder son autorisation, et promesse de la moitié des recettes qui dépasseraient trois cent cinquante livres (1).

Au commencement de mars, les rôles de *Vortigern* furent solennellement distribués aux plus illustres interprètes du théâtre britannique : John Kemble (2), Mrs Siddons (3) et Palmer en tête. Pye accepta d'écrire un prologue pour présenter la pièce au public, William Linley (4) composa la musique des chœurs et Robert Merry un épilogue à la louange d'Ireland que devait réciter Mrs Jordan. Une soirée triomphale s'annonçait.

Par malheur, dès les premières répétitions, de sérieux désappointements se manifestèrent.

Le Shakespeare d'outre-tombe apparaissait d'une désolante platitude, ses tirades insipides

(1) 8 785 francs.

(2) L'illustre tragédien (1757-1823), justement célèbre pour son interprétation d'Hamlet.

(3) Sœur de John et Charles Kemble (1755-1831). La lady Macbeth idéale. Son portrait à la *National Gallery* est l'un des chefs-d'œuvre de Gainsborough. John Kemble et Mrs Siddons sont enterrés à Westminster, dans la chapelle Saint-André.

(4) Compositeur de musique (1771-1835), auteur de la *Lune de miel*, du *Pavillon* et collecteur des *Shakespeare's dramatic songs* (1816).

ne montraient nulle trace de génie. Dépitées, Mrs Jordan, puis Mrs Siddons invoquèrent des prétextes de santé, pour se retirer d'une aventure qui ne semblait pas sans danger.

Autour de la pièce tapageuse, une âpre polémique continuait. Malone se lançait dans la bataille, en publiant son ironique *Enquête sur l'authenticité des papiers attribués à Shakespeare*.

Le soir de la première se leva, le 2 avril 1796, dans une atmosphère d'orage. Aux portes de Drury-Lane, des camelots s'affairaient, distribuant un *factum* où Malone s'élevait avec véhémence contre « une odieuse supercherie ». Furibond et combatif, Ireland ripostait en faisant installer au foyer du théâtre des registres de protestation (1).

De l'orchestre aux cintres, une foule bruyante et discuteuse emplissait la salle. Il s'agissait d'une gloire nationale, pour tout bon Anglais, « la plus grande qui soit au monde », et ce public à l'ordinaire si réservé, comme figé dans sa *respectability*, témoignait une insolite agitation.

(1) Le même soir, à *Covent Garden*, Harris, passé au camp des protestataires, faisait afficher une comédie nouvelle, sous ce titre significatif : *le Mensonge du jour*.

Les premières scènes passèrent sans encombre, mais bientôt, devant la puérilité du drame et des épisodes, la pauvreté des vers, l'incohérence des situations, rires et facéties éclatèrent. Kemble semblait trouver un malin plaisir à dénaturer son personnage, tournant au burlesque le pathétique de son rôle. Les spectateurs étaient déjà fort égayés, quand *Vortigern* prononça cette phrase malencontreuse : « Je voudrais que cette lugubre farce s'achevât bientôt (1). »

La réplique « accrocha », comme on dit au théâtre. Une énorme hilarité secoua l'assistance. Le rideau tomba parmi les quolibets. La tragédie s'achevait en mascarade. C'était l'effondrement, et l'annonce d'une seconde représentation déchaîna un tumulte (2).

Une chute si profonde n'ébranla pas la confiance robuste du libraire, mais elle entama très fort celle de ses partisans. La peur du ridicule fut pour eux le commencement de la sagesse.

(1) « And when this solemn mockery is o'er ».

(2) Ce désatre n'en rapportait pas moins à Ireland un profit fort appréciable. La recette s'était élevée à 555 livres 6 shillings et 6 pence (13 940 francs), sur lesquels il toucha 102 livres 13 shillings et 3 pence (2 580 francs).

Les moins aveuglés se constituèrent en tribunal. William-Henry comparut à deux reprises devant eux. Sévèrement interrogé, il finit par confesser ses mensonges et se hâta de quitter la maison paternelle.

Le vieil Ireland pouvait encore sauver la face, reconnaître sa méprise, se disculper, en invoquant sa bonne foi ! Par orgueil, par entêtement sénile, par auto-suggestion aussi, il s'y refusa obstinément, déclarant son fils « trop borné pour pouvoir écrire dix vers de suite ».

De son côté, celui-ci, espérant peut-être racheter ses torts, avait publié un récit de sa mystification : *l'Histoire authentique des manuscrits de Shakespeare*. Son père, exaspéré, le renia publiquement et, l'accusant d'être payé par ses ennemis, riposta par une *Justification* de sa conduite, dans laquelle il tombait sur Malone et sa « bande » à bras raccourcis.

Dès lors, la destinée du pauvre homme va devenir à la fois navrante et grotesque. Les clients désertaient sa boutique, ses meilleurs amis se détournaient de lui. Les journaux l'avaient pris pour plastron. Reynold le ridiculisa en plein Covent-Garden, dans le personnage

de sir Bamber Blackletter de *Fool of Fortune*.

Plus intraitable que jamais, ancré dans une persuasion ridicule et définitive, l'opiniâtre gobe-mouches répondait, disputait, controversait, intentait force procès, dont la poursuite épuisait ses ultimes ressources.

Quand il mourut, en juillet 1800, il se trouvait à peu près ruiné et d'autant mieux convaincu. Le docteur Latham, son médecin, raconte qu'au lit de mort, il criait toujours sa foi dans la camelote frelatée qui avait causé son malheur : figure tout ensemble ridicule et touchante d'un jobard, si l'on veut, mais aussi d'un sincère et d'un croyant (1).

(1) Les livres anciens, les gravures et les estampes qui formaient le *fonds* du magasin de Norfolk street, furent vendus aux enchères à Londres, les 7-15 mai 1801. Toute la correspondance concernant les illusoires manuscrits shakespeariens a été acquise par le *British Museum* en 1877. Elle a du moins aidé à réhabiliter la mémoire de Samuel Ireland, en montrant qu'il avait été la dupe, non le complice de son fils.

Quant aux planches gravées et aux différents clichés qui avaient servi à établir l'édition des *Miscellaneous Papers*, devenus la propriété de miss Jane Ireland, ils furent détruits par ses ordres. Les cent vingt-deux exemplaires souscrits, auxquels il faut ajouter ceux envoyés aux bibliothèques publiques : en tout cent quarante environ, sont devenus une curiosité bibliographique, dont le *Bibliographer's Manual* de Lowndes signalait déjà la rareté en 1864.



Pendant ce temps, trébuché de son rêve d'orgueil, le désenchanté William connaissait la misère et la faim. Son père demeurait sourd à ses appels de détresse. Pour avoir attenté, sacrilège, à la majesté d'un dieu, une immense réprobation pesait sur ses épaules. Il avait espéré la gloire de Chatterton, et sa vie se traînera lamentable comme la sienne, avec la renommée posthume en moins. Une implacable persécution le poursuivra jusqu'à la fin, et malgré ses efforts désespérés, il ne parviendra jamais à remonter ce courant d'hostilité.

Successivement, on le voit aborder tous les métiers, également malchanceux à chaque tentative, tour à tour courtier en librairie, gérant d'un cabinet de lecture, acteur, copiste, écrivain public. Toujours aussi, après chaque avatar, il retourne à cette littérature, objet de ses ambitions premières, et s'essaie dans tous les genres : poésie, roman, théâtre, journalisme. Certains de ses ouvrages, des romans : *la Femme sensible (the Woman of feeling), Gandez le Moine,* un pam-

phlet en vers, *la Moderne Nef des Fous,* ne manquent ni d'invention ni de facilité. Il y a de la verve dans sa *Calcographimanie,* satire plaisante des bibliophiles et de leurs travers.

En 1822, on retrouve William Ireland à Paris, où il s'intitule glorieusement « membre de l'Athénée des Sciences et des Arts ». Ce séjour en France ne semble pas lui avoir mieux réussi, car il se hâta, l'année suivante, de regagner l'Angleterre. Il mourut obscurément à Sussex, place Saint-Georges-des-Champs, le 17 avril 1835.

Parce qu'il expia cruellement une faute de jeunesse, sa pitoyable destinée lui doit mériter quelque indulgence. Peut-être eût-il fourni carrière honorable, s'il n'avait point osé la commencer en trichant avec le génie. Mais, comme tant d'autres, il avait trop présumé de ses forces, et la morale du Bonhomme peut douloureusement s'appliquer à son cas :

Il faut se mesurer; la conséquence est nette :
Mal prend aux volereaux de faire les voleurs.
L'exemple est un dangereux leurre :
Tous les mangeurs de gens ne sont pas grands seigneurs;
Où la guêpe a passé, le moucheron demeure (1).

(1) La Fontaine, *Le Corbeau voulant imiter l'Aigle*, II, 16.

INDEX ALPHABÉTIQUE

Les chiffres romains renvoient aux chapitres, les chiffres arabes indiquent les pages.

A

About (Edmond), vii, 150.
Ælien, ii, 32.
Ahrens, viii, 175.
Aiguillon (duc d'), x, 214.
Alain-Barbe-Torte, ii, 34.
Alain Fergan, ii, 31.
Alcée, viii, 169.
Alde, iii, 52.
Alembert (d'), x, 228.
Allais (Alphonse), iii, 67.
Amalvi (Révérend Isaac), ix, 190, 192.
Ammien-Marcellin, ii, 32.
Anacréon, viii, 180.
Anactoria, viii, 169.
Anagora, viii, 169.
Annessens, iii, 60.
Antoine (André), iv, 78.
Aphrodite, viii, 169, 172, 177.
Appius-Claudius, iv, 74.
Arago (Étienne), iv, 84, 89.
Arbois de Jubainville (d'), ii, 40.
Arène (Paul), vi, 130.
Argens (marquis d'), i, 6.
Argenson (marquis d'), i, 3; x, 214.
Argental (comte d'), x, 213.
Arion de Méthymne, viii, 177.
Aristote, iv, 87.
Arthur (le Roi), ii, 34, 36.
Assalin, v, 103.
Asselineau (Charles), i, 23.
Astaroth, i, 4.
Athéné, viii, 169.
Augier (Émile), iv, 72.
Aumale (duc d'), v, 95.
Ausone, ii, 32.
Aydie (chevalier d'), x, 213.

B

Bacon (Francis), xi, 235.
Bailly, i, 15.
Baju (Anatole), vi, 126.
Banville (Théodore de), iv, 71.
Barnard (Mrs), xi, 243.
Barré, acteur, iv, 79, 89.
Barrès (Maurice), vi, 138; vii, 146, 148.
Baruch, i, 20.
Basilide, i, 5.
Basselin (Olivier), v, 93, 95 et suiv.
Bataille (Henry), vi, 122.
Baudelaire (Charles), viii, 166.
Bazouge, pseudonyme, 143, 145 et suiv.
Beauclair (Henri), vi, 128, 141.
Beaumarchais, i, 9.
Beaurepaire (Eugène de), v, 102, 110.
Beauveau (famille de), x, 214.
Becque (Henri), vii, 145, 152, 153.
Béjart, iv, 75.
Ben Jonson, xi, 234.
Bensérade, ii, 35.
Bergk, viii, 171, 176, 177.
Bernstorff (J. H. E.), x, 214.
Bertheroy (Mme Jean), viii, 174.
Bertram, ix, 186.
Beuchot, i, 20, 21.
Beulé, vii, 155.
Bilitis, auteur supposé, viii, 163, 171 et suiv.
Bingley (William), xi, 243, 245.
Bisson (Alexandre), vii, 153.
Blémont (Émile), vi, 139.
Blessebois (Corneille), iii, 58.
Bocage, iv, 71.
Boileau, acteur, iv, 82.
Boileau (Nicolas), iv, 75.
Bois (Louis du), v, 103.
Boisrobert, iv, 76.
Borniol (de), xii, 147.
Boswell (James), ix, 205; xi, 249, 251.
Boufflers (Mme de), x, 223, 227.
Boulard, i, 20, 22.
Bower (Archibald), ix, 204.
Brassart (François), iii, 60.
Brienne (famille de), x, 210.
Brizeux (Auguste), ii, 44.
Broglie (famille de), x, 214.
Browning (Robert), vi, 119.
Brunet (J.-C.), iii, 54.
Brunet (P.-G.), iii, 54.
Brunetière (Ferdinand), vi, 125; vii, 155.
Buffon, vii, 146; x, 216.
Bullier (M.), vii, 160.
Buloz (Charles), vii, 155.
Buloz (François), iv, 77.
Burke (Edmond), x, 214.
Burne-Jones, vi, 119.
Bylandt (général), iii, 64.
Byron (lord), ix, 186; x, 219.

C

Cabanis, i, 14.
Cagliostro, i, 5.
Calonne (Ernest de), iv, 69, 71 et suiv.

Calonne (Fabius de), iv, 73.
Candidius (le Père), ix, 193, 201.
Caracalla, i, 4.
Caraccioli (Dominique), x, 214.
Caro (Edme), x, 212.
Castermann, iii, 62.
Castiau, iii, 62.
Catherine II, x, 217.
Caton l'Ancien, ix, 207.
Caze (Robert), vi, 138.
Cazotte (Élisabeth), i, 10.
Cazotte (Jacques), i, 5, 6 et suiv.
Chalmers (Georges), xi, 249.
Chalon (Rénier), iii, 51, 67, 68.
Cham, iv, 71.
Champfort, i, 9, 12, 14, 16, 17.
Chateaubriand, x, 211.
Chateau-Giron (marquis de), iii, 63.
Chatelet (Mme du), i, 17; x, 212, 215.
Chatterton (Thomas), ii, 44; ix, 185; xi, 244, 288.
Chaucer, xi, 244.
Chaudesaigues, iv, 84.
Chénier (André), i, 16.
Chevassu (Francis), vii, 148, 160.
Chevrier, iii, 61.
Choiseul (famille de), x, 214.
Cicéron, ix, 192.
Clarence (duc de), xi, 250.
Claretie (Jules), vi, 138; vii, 148.
Coigny (duchesse de), i, 9.
Coleridge, xi, 233.
Collier, xi, 237.
Compton (Henry), ix, 195, 196, 199.
Condell (Henry), xi, 236.
Condorcet, i, 9, 13.
Conquet, iii, 57.
Conscience (Henri), iii, 63.
Conti (prince de), iv, 75; x, 227.
Conway (maréchal), x, 218, 225.
Conzié (M. de), x, 229.
Cooper, miniaturiste, x, 220.
Coppée (François), vi, 132.
Corbières (Tristan), vi, 126.
Corneille (Pierre), iv, 76, 90; vi, 138.
Cornelius Nepos, iv, 73.
Couëdic (du), ii, 35.
Crane (Walter), vi, 119.
Croft (Herbert), xi, 250.
Croiset (Alfred), viii, 167, 168.
Croiset (Maurice), viii, 169, 170, 180.
Cros (Charles), vi, 125.
Crozet, iii, 62.
Cuvillier-Fleury, v, 95.
Cyrano de Bergerac, iv, 76.

D

Daniel, i, 20.
Debure (G.), iii, 53.
Debure (G.-F.), iii, 53.
Deek, iii, 62.
Deffand (marquise du), x, 211, 212 et suiv.

Delaroche (Achille), vi, 126.
Delord (Taxile), v, 107,
Descartes, i, 9.
Deschanel (Émile), vii, 156.
Diderot, i, 5, 9, 12.
Dierx (Léon), viii, 166.
Dinaux (Arthur), iii, 63.
Dioclès, viii, 180.
Diodore de Sicile, ii, 32.
Drake, xi, 237.
Du Guesclin, ii, 34.
Duplessis, iii, 63.

E

Eden (sir Frédéric), xi, 246.
Eidous (M.), traducteur, x, 221.
Elagabale, i, 4.
Elisabeth (reine), xi, 245.
Élisabeth (tzarine), x, 214.
Elzévir, iii, 52, 57.
Ernst (P.), viii, 176.
Ernst (P.-A.), iii, 64.
Eurica de Salamisi, viii, 169.

F

Failly (comte de), i, 9.
Farmer, xi, 237.
Farnèse (Alexandre), iii, 60.
Faure (Gabriel), viii, 177.
Fauriel, ii, 32.
Féret (Ch.-Th.), vi, 123.
Ferriol du Pont de Veyle (A.), x, 213.
Festus, ii, 32.
Flavigny (marquis de), i, 9.
Floupette (Adoré), pseudonyme, vi, 117, 119 et suiv.
Fontaine, iii, 57.
Fontanes, i, 11.
Fontenay (le Père), jésuite, ix, 197, 198, 200.
Forain (J.-L.), vii, 148.
Forcalquier (M. et Mme de), x, 210.
Formont (J.-B. de), x, 209.
Fortsas (comte de), pseudonyme, iii, 45, 51, 53 et suiv.
Foucher (Paul), vi, 137.
Fox (Charles-James), x, 214, 215.
France (Anatole), i, 67; vi, 139.
François-Xavier (saint), ix, 202.
Fraser (Michel), xi, 245.
Frédéric II, x, 226, 227, 229.
Freeman (Mrs), xi, 240.
Fréminville (chevalier de), ii, 32.
Fresne (Charles du), iv, 75.

G

Garay de Montglave, ii, 43.
Gasté (Armand), v, 109, 111.
Gautier (Théophile), iv, 79, 84, 89; vii, 158.
Gengyla de Colophon, viii, 169.
Gennsse (Guillaume), iii, 67.
Geoffrin (Mme), x, 212, 215, 225.
Ghil (René), vi, 127.
Gibbon (Édouard), x, 215.
Gidel (Charles), viii, 176.

Gilles (Philippe), viii, 174.
Ginisty (Paul), viii, 174.
Girardin (Mme de), iv, 84.
Goncourt (Edmond de), vii, 145, 148, 157.
Gralon, ii, 34.
Gramont (duchesse de), i, 16, 17, 18.
Gray (Thomas), x, 218.
Gresset, xi, 250.
Grévy (Jules), vi, 126.
Grimm, x, 214, 221, 229.
Groses, xi, 244.
Guédron, v, 112.
Guérault-Lagrange, pseudonyme, iv, 74, 77 et suiv.
Guillaume (Albert), vii, 148.
Guillaume III, ix, 189.
Gwench'lan, ii, 33, 36.

H

Hallam (Henry), xi, 235, 237.
Harris, xi, 252, 254.
Hartmann, ii, 35.
Hastings (Warren), x, 215.
Hathaway (Mrs Anne), xi, 247.
Havet (Louis), ii, 38, 40, 41.
Havoïse, ii, 31.
Hazlit (W.), xi, 237.
Heard (sir Isaac), xi, 250.
Hébert (sir Richard), iii, 57.
Hécatée, ii, 32.
Hegel, vi, 120.
Heim (docteur), viii, 171, 172, 174, 175, 176.
Heine (Henri), viii, 174.
Héliodora, viii, 173.
Helvétius, i, 5; x, 225.
Hemminge (John), xi, 236.
Hénault (président), x, 213.
Henri V, roi d'Angleterre, v, 96.
Hérault de Séchelles, i, 14, vii, 146.
Héré, viii, 170.
Hérédia (José-Maria de), viii, 165.
Hervey (lady), x, 218.
Hippocrate, iii, 67.
Hogarth, xi, 241.
Holbach (d'), i, 5; x, 229.
Hollmann Hunt, vi, 119.
Homère, xi, 233, 251.
Honorius, xi, 252.
Horace, iv, 91.
Houssaye (Arsène), vii, 146.
Hoyois (Emmanuel), iii, 52, 61, 65.
Hugo (Victor), iv, 72; v, 103; vi, 132, 133; vii, 158.
Hugo (François-Victor), xi, 239.
Hume (David), x, 222, 227, 228
Huysmans (J.-K.), vi, 140.
Hyvarnion, ii, 33.

I

Innes (William), ix, 190, 192, 194, 201, 202, 206.
Ireland (miss Jane), xi, 243, 257.
Ireland (Samuel), xi, 240, 242 et suiv.
Ireland (William-Henry), xi, 243, 245 et suiv.

Irwin (Mrs), xi, 243.
Isaïe, i. 20.

J

Jacob (bibliophile), iii, 63; v, 106.
Jacobs, viii, 175.
Jacques Ier, xi, 245.
Janin (Jules), iv, 84, 89.
Jasmin, ii, 28.
Johnson (Samuel), ix, 205, 206; xi, 250.
Jordan (Mrs), xi, 250, 253.
Joseph II, x, 215.
Josèphe, i, 18.

K

Kahn (Gustave), vi, 124, 127.
Karr (Alphonse), iv, 84.
Keith (George), x, 227.
Kemble (Charles), xi, 253.
Kemble (John), xi, 253, 255.
Képhalas (Constantin), viii, 180.
Kerdrel (de), ii, 35.
Ketel (Jacob), iii, 62.
Knight (Charles), xi, 237, 246.

L

Lafforgue (Jules), vi, 126, 127.
La Fontaine, i, 6, 20; vi, 127, 133; xii, 259.
Lagrange, iv, 74, 76, 79.
La Harpe, i, 11, 16, 18, 20, 21, 22, 23.
Lamartine, vi, 131, 133.
Lambert (M.), xi, 244.
Latham (docteur), xi, 257.
Lauder (sir George), ix, 189, 192.
Lauder (William), ix, 186.
Laurens (Paul-Albert), viii, 178.
La Villemarqué (Théodore Hersart de), ii, 27, 29 et suiv.
Le Bargy, vii, 159.
Lebon (Joseph), iii, 59.
Le Braz (Anatole), ii, 43.
Leconte de Lisle, viii, 165.
Lecouvreur (Adrienne), x, 213.
Le Glay, iii, 63.
Le Houx (Joseph), v, 109, 110 et suiv.
Leibniz, iii, 61.
Lemaitre (Jules), vii, 148, 149, 152, 153, 156.
Le Men, ii, 37, 41.
Lenoir, i, 4.
Léopold Ier, iii, 64.
Le Roux de Lincy, v, 102, 105, 108.
Leser (Charles), vi, 138.
Lessing, xi, 239.
Ligne (princesse de), iii, 58.
Linley (William), xi, 253.
Lionnet (les Frères), vii, 149.
Lireux (V.-A.), iv, 71, 73 et suiv.
Loliée (Frédéric), viii, 176.
Lombard (Jean), i, 4.
Lorrain (Jean), vi, 122.
Loth (M.), ii, 34.

Louis XIV, III, 58, 61.
Louis XVI, I, 4; III, 61.
Louis-Philippe, IV, 73.
Louys (Pierre), VIII, 165, 166 et suiv.
Lowndes, XI, 257.
Lucas (Hippolyte), IV, 72, 84, 89.
Lucien, VIII, 165.
Ludwig, traducteur, II, 35.
Luxembourg (maréchal de), X, 214.
Luynes (famille de), X, 213.
Luzel (F.-M.), II, 37, 39, 40, 43.

M

Mac-Pherson (James), IX, 185.
Maëlcamp, III, 62.
Maërtens (Thierry), III, 50.
Maeterlinck (Maurice), VI, 122.
Magny, restaurateur, VII, 157, 158.
Maine (duchesse du), X, 213.
Maistre (Joseph de), I, 13.
Malherbe, V, 112.
Mallarmé (Stéphane), VI, 120, 125, 134, 136; VIII, 165.
Malone (Edmund), XI, 237, 239, 243 et suiv.
Malory, XI, 244.
Manet, VI, 125.
Mann, X, 218.
Manuce (Paul), III, 52.
Marie-Antoinette, IV, 73.
Marot, I, 6; V, 112.
Marsolleau (Louis), VI, 139.
Marston (John), XI, 238.
Martin (Henri), II, 28; V, 95, 105, 106 et suiv.
Martinez-Pasqualis, I, 5, 7.
Mary-Lafon, II, 44.
Mason, X, 218.
Mauclair (Camille), VI, 121; VIII, 167.
Maurepas (M. et Mme de), X, 214.
Mauzin (Alexandre), acteur, IV, 79.
Marx (Karl), XI, 246.
Maxime de Tyr, VIII, 169.
Mégara, VIII, 169.
Meilhac (Henri), VII, 148.
Méléagre, VIII, 165, 173, 180.
Meredith (Georges), VI, 119.
Meres (Francis), XI, 238.
Mérimée (Prosper), VIII, 173.
Merlin, bibliophile, III, 63.
Merlin (l'enchanteur), II, 34, 36.
Merrill (Stuart), VI, 126, 127.
Merry (Robert), XI, 253.
Méry (Jules), IV, 84.
Mesmer, I, 5, 10.
Mesnard (P.), IV, 75, 76.
Methuen (lord), IX, 202.
Meulan (comtesse de), I, 9.
Meyer (Paul), V, 108.
Michaëlis (Sébastien), III, 60.
Michel (Francisque), IV, 83.
Michelet, II, 5, 28; IV, 73; IX, 185.
Middlehill (sir Philips), III, 63.
Milton, IX, 186.
Mirepoix (M. et Mme de), X, 213.

Mirès, iv, 71.
Mnasidika, viii, 166, 172.
Mockel (Albert), vi, 126, 127.
Molière, i, 9; iv, 74, 75 et suiv.; vii, 157.
Momus, iii, 68.
Monmerqué, i, 11.
Monrose, acteur, iv, 79, 89.
Montague, x, 218.
Montaigne, vi, 127.
Montesquieu, x, 213, 216.
Montfort (Jeanne de), ii, 34.
Montorgueil (Georges), vi, 139.
Moore (Anna), x, 219.
Moréas (Jean), vi, 121, 122, 127, 134, 141; viii, 165.
Morgan, iii, 57.
Moriz, traducteur, ii, 35.
Morris, vi, 119.
Mourlon (Me), iii, 53, 62.
Müller (Charles), vii, 148.
Müller (Ottfried), viii, 176, 177.
Mure, viii, 177.
Musset (Alfred de), vi, 131.

N

Napoléon Ier, i, 10.
Napoléon III, iv, 71.
Naquet, vii, 145, 157.
Nerval (Gérard de), i, 7.
Nicolaï (de), i, 15.
Nisard (Désiré), iv, 83.
Nivernois (duc de), x, 222, 225.
Nodier (Charles), i, 22, 23; iii, 62, 63; v, 103.
Noménoë, ii, 34.

O

Obermann, vi, 134.
Ohnet (Georges), vii, 146, 153, 154, 155, 156.
Olivier, miniaturiste, x, 220.
Orphée, viii, 168.
Ossian, ii, 43; ix, 185.
Ossory (lady), x, 218.
Oulton (W.-C.), xi, 252.

P

Palmer, xi, 253.
Palmer (James), ix, 204.
Paris (Gaston), ii, 44.
Parr (docteur) xi, 249.
Pascal (Blaise), x, 211.
Pasquin, iv, 72.
Patin, iv, 84.
Pausanias, ix, 186.
Pembroke (comte de), ix, 199.
Penguern (de), ii, 37.
Percy (Thomas), xi, 244.
Périers (Bonaventure des), v, 112.
Pernetty (dom), i, 6.
Perse, vi, 125.
Petitot (Claude-Bernard), i, 11, 20.
Petitot, émailleur, x, 220.
Pickering, xi, 237.
Pierre III (tsar), x, 214.
Pischart (le Père), iii, 61.
Pitt (William), x, 214, 215.
Planche (Gustave), iv, 84.
Plantin, iii, 52.
Plaute, xi, 238.

Poisson (F.-A.), iii, 60.
Poitevin (Francis), vi, 127.
Polain (Auguste), iii, 59.
Pomponne (duc de), iv, 80, 91.
Ponsard (François), iv, 72.
Pontcalec (de), ii, 34.
Pope, xi, 235, 237.
Porson (Richard), xi, 251.
Pottier (M.), viii, 179.
Pouteau, i, 10.
Praslin (marquise de), i, 9.
Psalmanazar, pseudonyme, ix, 187, 189 et suiv.
Puiseux (Léon), v, 109.
Pulteney (Guillaume), x, 214.
Pye, xi, 250, 253.

Q

Quellien, ii, 43.
Quérard, iii, 63.

R

Rabelais, iii, 55; v, 97, 109, 112; vi, 127.
Racine (Jean), i, 4; x, 217.
Rameau (J.-B.), i, 9.
Raynouard, ii, 28.
Reboux (Paul), vii, 148.
Récamier (Mme), iv, 84.
Regnard, iv, 92.
Régnier (Henri de), vi, 127, 141.
Reiffenberg (baron F. de), iii, 64, 66.
Reinach (Théodore), viii, 177.
Renan (Ernest), vii, 145, 148, 154, 157.
Rewalling (Mrs Sarah), ix, 206.
Reynold, xi, 256.
Reynolds (sir Joshua), xi, 241.
Rica, ix, 191.
Richebourg (Émile), vii, 154.
Richelieu (maréchal de), iii, 58.
Richelieu (duc de), x, 214.
Richemont (connétable de), v, 100.
Rigal (E.), iv, 75.
Rimbaud (Arthur), vi, 124, 126.
Ritson, xi, 251.
Rochefort (famille de), x, 213.
Rod (Édouard), vi, 139.
Rojoux (baron de), v, 103.
Rollinat (Maurice), vi, 122.
Ronsard, v, 112.
Roqueplan (Nestor), iv, 84.
Rosières (marquis de), v, 103.
Rosseti (Dante-Gabriel), vi, 119.
Rotrou, iv, 76.
Roucher, i, 15.
Rousseau (Jean-Jacques), i, 3; x, 209, 211 et suiv.
Rowe, xi, 237.
Ruysdael, xi, 241.

S

Saint-Germain (comte de), i, 5.
Saint-Martin, i, 5, 7.
Sainte-Beuve, i, 22; vi, 126; vii, 146, 157; x, 216.

Sallé, x, 213.
Salmanazar, ix, 196.
Sand (George), ii, 36, vii, 154.
Sappho, viii, 166, 169 et suiv.
Sarcey (Francisque), vii, 145, 149 et suiv.
Scamandrinos, viii, 170.
Scarron, iv, 76.
Schaunard, vi, 141.
Scheffer, x, 214.
Schlegel, xi, 239.
Schouvaloff (André), x, 214.
Scott (Walter), ii, 33; x, 221.
Ségalas (Anaïs), iv, 84.
Ségur (marquis de), x, 229.
Sénèque, i, 15, xi, 238.
Serrure (M.), iii, 60.
Shakespeare, xi, 231, 233 et suiv.
Shelley, ix, 186.
Sheridan, x, 215; xi, 252.
Siddons (Mrs), xi, 253, 254.
Sieyès (l'abbé), i, 15.
Sloane (sir Hans), ix, 198.
Smith (Adam), xi, 246.
Solar, iv, 72.
Sonnet de Courval, v, 113.
Sophocle, iv, 39; xi, 251.
Souvestre (Émile), ii, 32.
Stanhope, x, 214.
Steevens (George), xi, 237, 246, 251.
Steinlen, vii, 148.
Sue (Eugène), iv, 84.
Sulio (Saint), ii, 33.
Surville (Clotilde de), v, 104.
Swedenborg, i, 5.
Swinburne, vi, 119; viii, 165.

T

Tabarin, iv, 76.
Tailhade (Laurent), vi, 127.
Talbot (Montague), xi, 247.
Taliésin, ii, 33.
Talmont (princesse de), x, 227.
Tapora (Marius), pseudonyme, vi, 131.
Tarquin-Collatin, iv, 72.
Taylor (baron), iv, 77.
Taylor (Tom), traducteur, ii, 35.
Techner, iii, 55, 57, 62, 63.
Télésippa, viii, 169.
Téniers, xi, 251.
Tennyson, vi, 119.
Terpandre, viii, 168.
Théobald (M.), xi, 239.
Thiériot, x, 213.
Thierry (Amédée), v, 95.
Thierry (Augustin), ii, 27, 28, 31, 40.
Thyeste, ix, 203.
Tieck, xi, 239.
Tite-Live, iv, 73.
Toutée (président), vii, 159.
Travers (Julien), v, 103, 106, 107 et suiv.
Tristan-l'Hermite, iv, 76.
Tyrtée, v, 100.

U

Ulysse, ix, 200.
Usbek, ix, 191.
Usson (comte d'), x, 223.

V

Valentin, I, 5.
Valpy (docteur), xi, 250.
Van Bever (Adrien), v, 113.
Van de Weyer, iii, 59.
Vanier, vi, 126.
Van Lerberghe (Charles), vi, 126, 127.
Van Schepdaal (Cornelius), iii, 60.
Verhaeren (Émile), vi, 126, 127.
Verlaine (Paul), vi, 124, 127, 134, 139; viii, 165, 166.
Véron (Pierre), vi, 139.
Vicaire (Gabriel), vi, 128, 141.
Vicq d'Azyr, i, 15.
Viélé-Griffin (Francis), vi, 126.
Viennet, iv, 73.
Viguier (Charles), vi, 127.
Villars (abbé de), i, 6, 7.
Villemain, iv, 83.
Vintimille (famille de), x, 213.
Viollet-le-Duc, iv, 76, 79.
Voisin, iii, 58.
Volet (Mlle), actrice, iv, 79, 89.
Voltaire, i, 3, 16, 20; vi, 127; x, 213, 216, 217, 226.

W

Waldor (Mélanie), iv, 84.
Waldron, xi, 251.
Wallis (Albany), xi, 245.
Walpole (Horace), x, 209, 211 et suiv.
Walpole (Robert), x, 214, 219.
Warton, xi, 249.
Webb (F), xi, 252.
Westphalie (Jean de), iii, 50.
Wharton (Thomas), xi, 250.
White, ix, 185.
Willamovitz-Moellendorff (von), viii, 176.
Willette (Ad.), vii, 148.
Wolsey (cardinal), ix, 199.
Wyzewa (Téodor de), ix, 189; xi, 249.

X

Xénophon, ix, 191.

Z

Zincke, émailleur, x, 220.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

Avant-propos i

I. — La Prédiction de Cazotte (1796-1806) 1
II. — Un faux barde d'Armor (1839) 25
III. — La prodigieuse bibliothèque du comte de Fortsas (1840) 47
IV. — Le Molière inédit de M. de Calonne (1845) . . 69
V. — Les Métamorphoses d'Olivier Basselin (1826-1866) 93
VI. — Les Déliquescences d'Adoré Floupette (1885). 117
VII. — La Gaieté de Bazouge (1892) 143
VIII. — Les Chansons de Bilitis (1894) 163
Trois mystifications d'outre-Manche 183
IX. — Psalmanazar ou le Japonais fantastique 187
X. — Horace Walpole et Jean-Jacques Rousseau (1765) 209
XI. — Un Shakespeare en boutique (1794) 231

Index alphabétique 261

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

8, RUE GARANCIÈRE

A LA MÊME LIBRAIRIE

PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 18720.